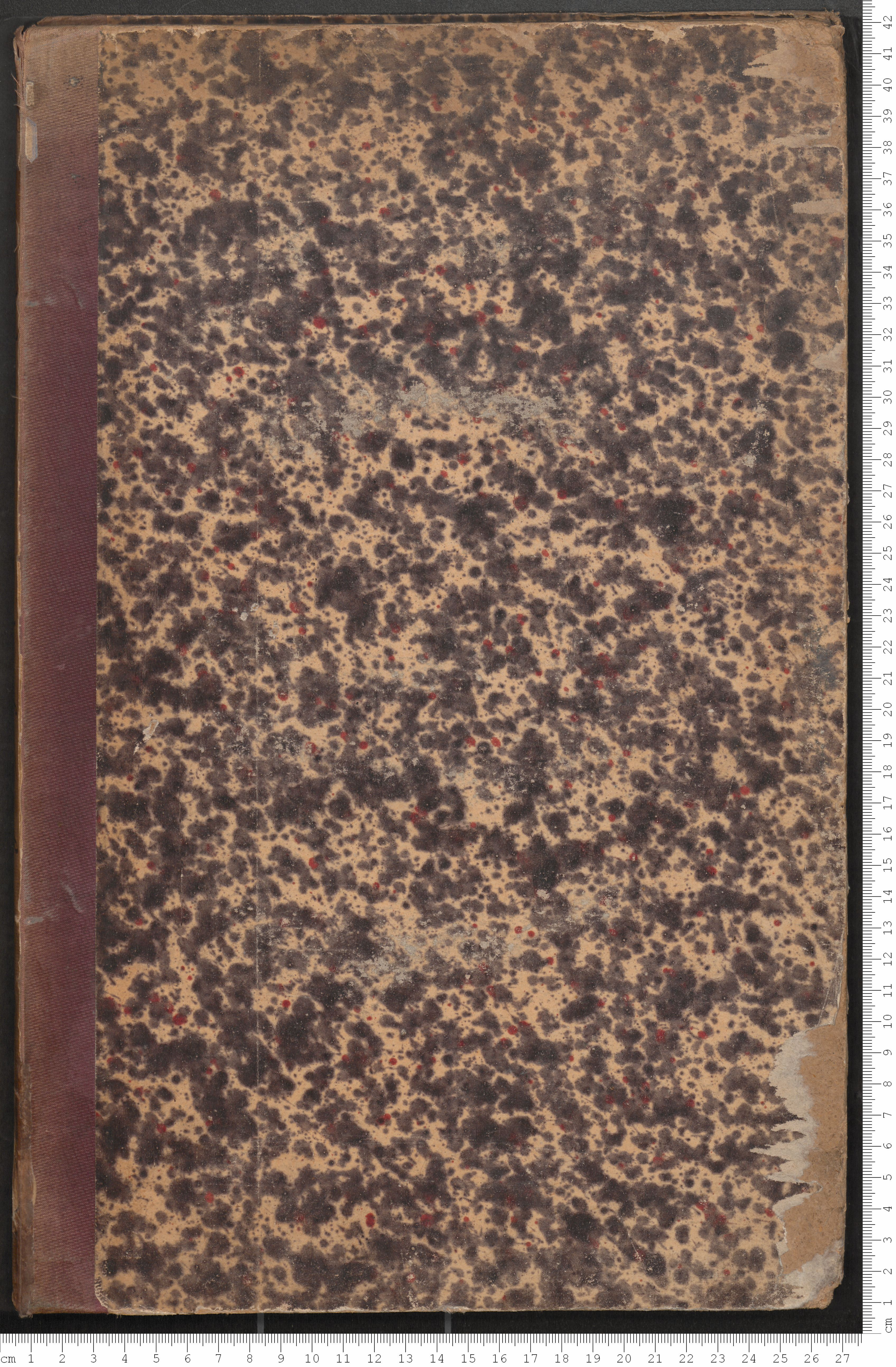
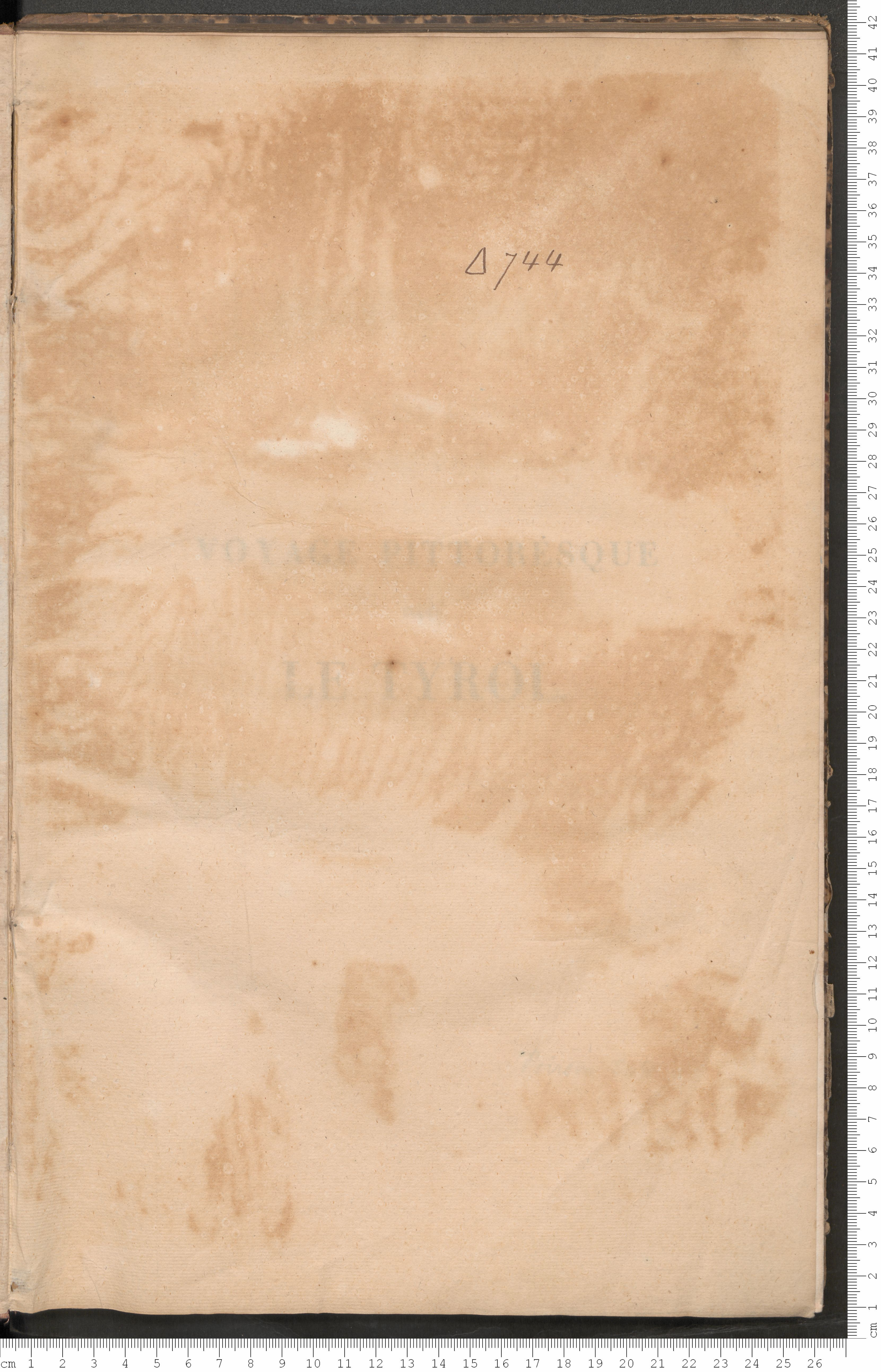
Voyage Pittoresque dans le Tyrol

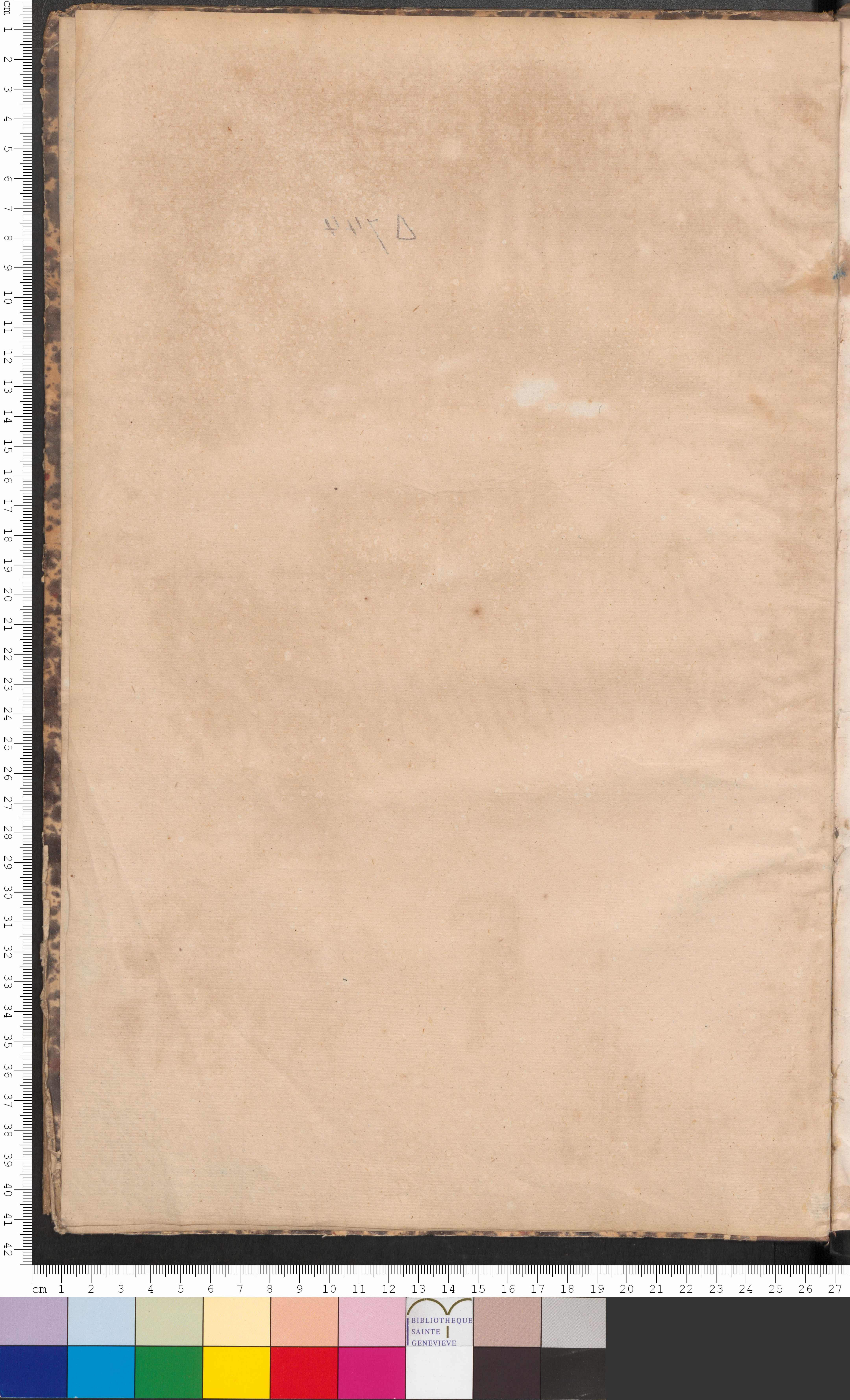


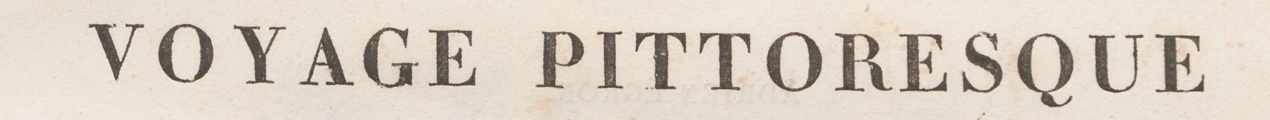




xx



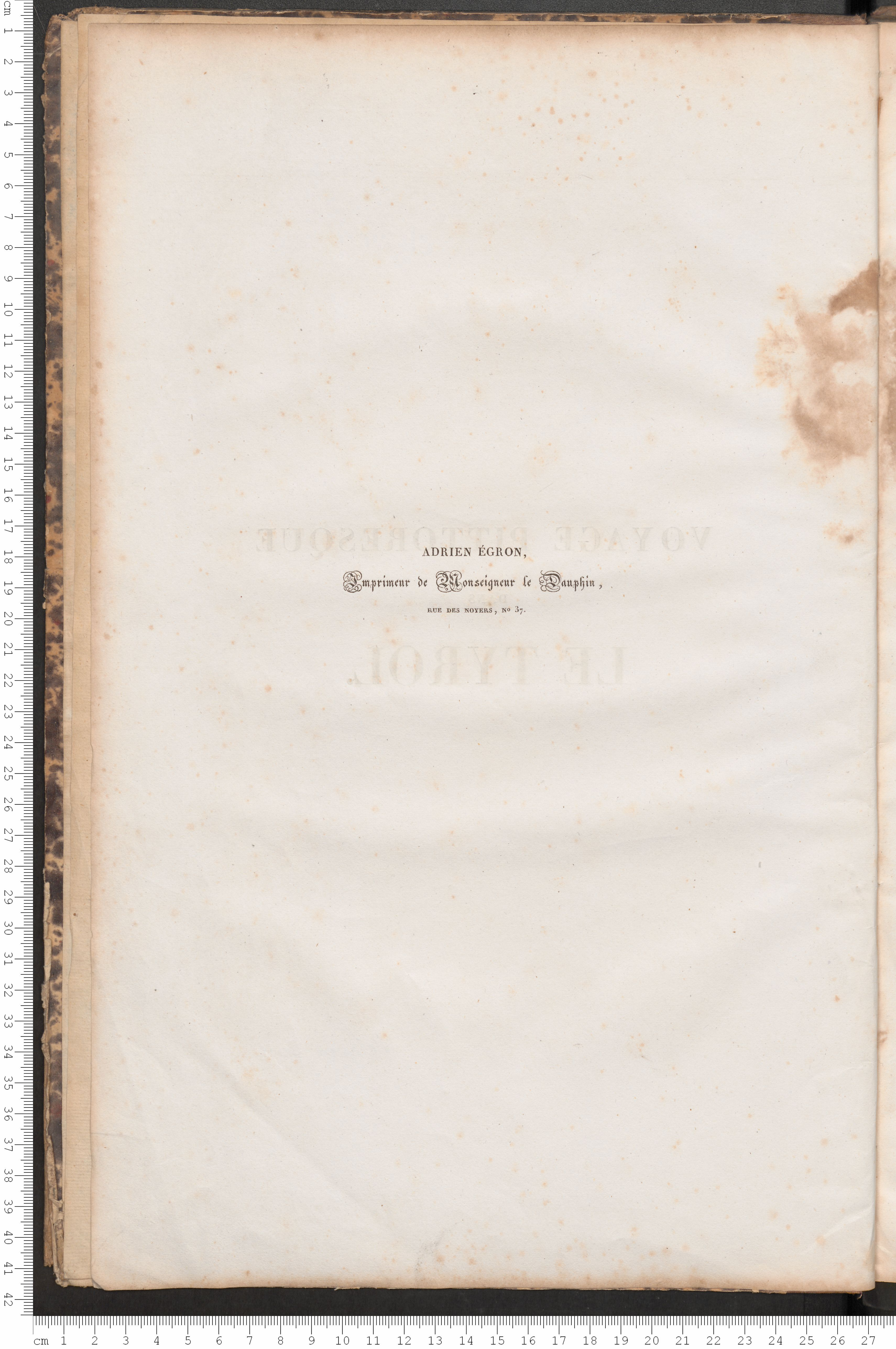

447 Δ
BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE



VOYAGE PITTORESQUE

DANS

LE TYROL.



ADRIEN ÉGRON,
Imprimeur de Monseigneur le Dauphin,
RUE DES NOYERS, N° 37.

VOYAGE PITTORESQUE

DANS

LE TYROL;

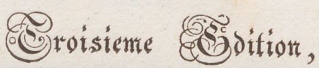
AUX SALINES

DE SALZBOURG ET DE REICHENHALL,

ET DANS UNE PARTIE DE LA BAVIÈRE.

*Par M. le Comte de B***,*

MEMBRE DES ACADÉMIES IMPÉRIALE ET ROYALE DE SAINT-PÉTERSBOURG ET DE MUNICH,
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE RATISBONNE, ETC., ETC.



Troisieme Edition,

REVUE, AUGMENTÉE ET ORNÉE DE VINGT-QUATRE GRAVURES.



> Hìc gelidi fontes, hìc mollia prata, Lycori;
> Hìc nemus, hìc ipso tecum consumerer ævo!
> VIRG.

PARIS,

Librairie de Gide Fils,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1825.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Ce Voyage a déjà eu deux éditions, in-octavo et in-douze, l'une en Allemagne, l'autre en France; il a reçu dans l'un et l'autre pays l'accueil le plus flatteur et le mieux mérité, par le bon ton qui y règne, par l'instruction qui y est répandue, et par le style facile et animé qui en rend la lecture extrêmement attachante.

On est étonné que M. le comte de Bray ait pu, dans un si petit nombre de pages, faire parfaitement connoître des lieux si variés, si remarquables par leur site, si curieux par les productions diverses qu'ils offrent aux naturalistes, et qu'il ait en même temps donné des notions exactes sur les mœurs, les usages et la vie pastorale des hommes simples, mais heureux, qui habitent ces contrées.

Il n'a rien omis; ressources industrielles, commerce, population, entretien des routes, état des rivières, tributs que peut supporter le sol, forces militaires que doit fournir à son souverain ce peuple chasseur, rien enfin n'a été oublié de ce qui peut peindre les pays que M. le comte de Bray a parcourus; mais tout y est dit en peu de mots, et bien dit : on y retrouve enfin l'élégant écrivain à qui nous devons l'excellente *Histoire de la Livonie*.

Quelle différence de ces tableaux agréables où tout est rapproché, tout est lié, tout est instructif, avec ces volumineuses productions qu'on appelle *statistiques*, et qui sont pour la plupart aussi lourdes, aussi repoussantes pour le goût que le mot même, nouvellement introduit dans la langue pour exprimer un genre de travail fait de pièces et de morceaux, où l'on ne trouve la plupart du temps ni plan, ni liaison, ni ensemble!

On avoit regretté que le *Voyage au Tyrol* ne fût pas accompagné

de gravures, et depuis long-temps des artistes distingués s'occupoient du soin d'en orner la belle édition que nous offrons au public. Le genre de l'*Aquatinta* qu'ils ont choisi, le plus favorable peut-être pour bien rendre leur pensée, a l'inconvénient de ne permettre qu'un tirage très-borné ; mais cette considération n'a pas dû nous arrêter : les exemplaires peu nombreux seront d'autant plus recherchés des connoisseurs.

Cette édition se distingue d'ailleurs par des augmentations considérables. Les Voyages dans le comté de Verdenfels en 1807, et dans la vallée du Haut-Adige en 1819, qui n'avoient pas encore vu le jour, y ajouteront sans doute un grand prix.

VOYAGE PITTORESQUE

DANS LE TYROL.

INTRODUCTION.

Etabli depuis long-temps à Ratisbonne où, pendant les orages de la révolution, j'avois trouvé l'asile le plus agréable et le plus hospitalier, j'avois cherché à me consoler des dégoûts de la politique par l'étude des sciences naturelles. Bientôt des rapports de goût et de sentiment m'unirent particulièrement aux professeurs Hoppe et Duval; et plus tard au célèbre comte de Sternberg. Nous étions alors jeunes, sans renommée, et plutôt avides du savoir qui la donne, que de la gloire qui en est le résultat.

La Société Botanique de Ratisbonne, aujourd'hui si justement célèbre, dut sa naissance au concours et à l'union des personnes qui viennent d'être nommées, et surtout aux soins et à l'infatigable activité de Dav. Henr. Hoppe, de Funck et de Martius, père du savant voyageur de ce nom.

Quelques contributions volontaires formèrent les premiers fonds de la société, qui, ensuite richement dotée par le Prince-Primat, et plus tard par S. M. le Roi de Bavière, a obtenu de ce dernier prince des priviléges et un appui qui ont établi son existence sur des bases aussi honorables que solides. C'est avec ces compagnons chéris que j'ai multiplié d'agréables excursions dans les charmans environs de Ratisbonne. Il n'est pas un seul point à huit ou dix lieues de rayon de cette ancienne capitale des Agilolfinges, qui n'ait été soigneusement exploré dans ces courses animées par l'étude et l'amitié.

La vallée de la Naab, avec ses coteaux calcaires, et les rians environs qui la décorent depuis son embouchure dans le Danube à Marien-ort jusqu'au-dessus d'Edertshausen, les vallées de la Laber, du Regen, et les coteaux calcaires au-dessus de Ratisbonne, et au-dessous de cette ville, en commençant à Schvabelveiss jusqu'à Donau Stauf, où le terrain primitif de granit et de gneiss commence, ont souvent été le théâtre de leurs excursions. C'est auprès d'Edertshausen qu'est la fameuse grotte de ce nom : son enceinte formée par la nature dans la roche calcaire, est spacieuse et élevée. Sa forme presque circulaire lui donne l'apparence d'un temple mystérieux qui s'ouvre à une égale hauteur sur la vallée que la Naab arrose, et d'où l'œil suit avec ravissement les contours de cette tranquille rivière.

Les environs de Donau Stauf sont peut-être les plus agréables de toute la Bavière. Cet ancien domaine des comtes de Pogen de la maison d'Abensberg, depuis seigneurie immédiate appartenant aux princes-évêques de Ratisbonne, a été réunie dans les derniers temps, ainsi que la ville de l'évêché de ce nom, à la monarchie bavaroise à laquelle ils avoient jadis appartenu.

Du haut du rocher granitique couronné par les ruines pittoresques d'une ancienne forteresse, on domine la contrée la plus variée, la plus riante et la plus riche. Le Danube embellit et féconde la plaine et les coteaux que Bacchus et Cérès enrichissent à l'envi de leurs présens. C'est le seul point du duché de Bavière où la vigne soit cultivée en grand; au-dessus des vignobles s'élèvent de belles forêts et des sites variés, où le botaniste vient recueillir ses trésors.

Mais après avoir épuisé tout ce que la belle nature de ces environs pouvoit offrir à ses recherches, j'éprouvois le besoin d'aller l'interroger dans les Alpes de la haute Bavière et dans celles du pays de Salzbourg et du Tyrol : c'est ce qui a donné lieu à ce voyage.

VOYAGE A SALZBOURG, HALLEIN ET BERCHTESGADEN.

Dans l'été de 1801 je suis parti pour faire une tournée à Salzbourg, Hallein, Berchtesgaden et Reichenhall. Mes compagnons de voyage étoient, S. E. M. le baron de Montgelas, premier ministre d'état de S. M. le Roi de Bavière, M. le conseiller intime de Zentner[1], et M. le professeur Duval[2]. Arrivé à Salzbourg, mon premier soin fut de me rendre chez M. le baron de Moll. J'avois déjà fait la connoissance de ce savant à un premier voyage. Le gouvernement bavarois, toujours attentif à ce qui peut concourir aux progrès des sciences et des lumières, s'est depuis attaché M. de Moll qui transportera sûrement à Munich la précieuse collection qu'il avoit à Salzbourg. Cette collection faisoit de sa maison une des curiosités les plus intéressantes de cette ville. Je trouvai que M. de Moll avoit beaucoup perfectionné son cabinet. Ce qui en fait surtout le prix, c'est qu'il renferme la plus grande partie des productions du pays, de sorte qu'un voyageur peut, chez M. le baron de Moll, voir en peu d'instans tout ce que la nature a créé dans les limites du pays de Salzbourg, en animaux, minéraux, et végétaux.

De Salzbourg nous nous rendîmes à Hallein, ville située à trois lieues de Salzbourg sur les bords de la Salza. C'est dans le Dürrenberg qui domine cette ville, que sont les fameuses salines qui s'étendent depuis Hallein jusqu'à Reichenhall en Bavière; c'est-à-dire dans un espace de plus de six lieues en ligne droite.

Je recommande de lire à ce sujet les ouvrages de Flürl et de Schranck[3], le premier intitulé *Description des montagnes de Bavière*, le second *Voyage dans le pays de Salzbourg et de Berchtesgaden*[4]. On y trouvera des détails curieux sur l'origine et l'état actuel de ces salines. Je recommande aussi la lecture d'un excellent écrit de M. le comte de Marbois, actuellement pair de France. Cet écrit trop court, reproche qu'on fait à peu de livres, a été publié en France en 1797; il est intitulé *Voyage d'un Français aux salines de Bavière et de Salzbourg*; il m'a fourni plusieurs détails que je n'avois pas été à portée de recueillir moi-même.

Le point le plus élevé de ce grand amas de muriate de soude[5] se trouve à Hallein. On monte en partant de cette ville pendant trois quarts d'heure une montagne assez élevée (le Dürrenberg), et qui offre les points de vue les plus pittoresques. Toute cette chaîne de montagnes qui traverse le pays dans les environs de Salzbourg, est calcaire, et fournit de très-beau marbre. A l'endroit où l'on pénètre dans la mine, et où l'on en sort, on a creusé les galeries dans des couches de marbre qui ont jusqu'à mille pieds d'épaisseur. Le point où

l'on entre dans la mine est à environ deux mille pieds au-dessus du niveau de la Salza. La première galerie où l'on entre est horizontale, et on vous y introduit sur de petits chariots à quatre roues, traînés par des mineurs. Vous avez auparavant pris la précaution de vous revêtir de leur costume, qui consiste en une veste et de grandes culottes de toile blanche, un bonnet de feutre sans rebords, et un tablier de cuir qui s'attache par derrière, pour que l'on puisse avec plus de facilité glisser sur les plans inclinés qui vous conduisent dans l'intérieur de la mine.

Ordinairement cette course se fait en assez nombreuse compagnie. Chacun porte un flambeau; et quand la file est longue, cela produit dans les souterrains un tableau qui auroit quelque chose d'imposant et de funèbre, si le costume burlesque, et la gaîté des voyageurs, ne donnoient ordinairement à cette procession une physionomie faite pour bannir toute idée mélancolique. Il y a dans les mines de Hallein quatre grandes échelles ou couloirs, qui vous conduisent successivement jusqu'au plus profond de la mine Elles sont séparées par des galeries et des salles qui forment comme autant d'étages. On descend ces couloirs d'une manière assez inquiétante pour quelqu'un qui n'y est point accoutumé. On s'assied sur une espèce de coulisse qu'on appelle *rolle*. Ce sont des poutres rondes et lisses, de médiocre grosseur, aboutées l'une à l'autre du haut en bas du couloir, et se prolongeant sur deux lignes droites et parallèles, à la distance d'un pied l'une de l'autre. Un gros câble est à droite: il suit le rolle du même côté. Vous écartez les jambes, étant assis dans l'intervalle entre les deux coulisses, mais de manière que les cuisses posent sur les rolles ou poutres rondes décrites plus haut; vous saisissez de la main droite armée d'un gant, le câble que vous ramenez sur la cuisse droite, et qui sert à modérer la chute et à affermir votre position. On tient les jambes écartées et droites, et on renverse plus ou moins le corps en arrière, suivant que la pente du plan incliné est plus ou moins forte.

De cette manière vous vous laissez glisser à des profondeurs énormes. Quand vous avez descendu ainsi les quatre échelles, vous vous trouvez à seize cents pieds sous terre. A chaque étage de cet étonnant édifice souterrain, vous voyez le sel gemme qui s'offre dans les parois des galeries, tantôt en filons ou couches interrompues, tantôt en masses divisées.

La gangue du sel est toujours une espèce de roche argileuse très-molle, où quelquefois vous trouvez du muriate et du sulfate calcaires. La manière d'extraire le sel de cette montagne est celle-ci.

On a creusé d'immenses salles (il y en a trente-trois) d'une étendue et d'une forme irrégulière et différente. Les parois, le mur et le toit de ces salles sont toujours de cette argile chargée de muriate de soude, ou de cette dernière substance elle-même en masses considérables et presque homogènes. On introduit dans ces vastes réservoirs de l'eau douce, que l'on fait venir des sources intérieures par des canaux pratiqués à cet effet: on en bouche les issues avec soin, et on remplit d'eau les salles jusqu'à leur comble. Il y a une de ces salles qui contient sept cent mille *eimer* d'eau (l'*eimer* a soixante pots ou cent vingt pintes.) On laisse séjourner cette eau six semaines, plus ou moins, dans ces réservoirs. Son action dissout les parties salines attachées aux parois qu'elle baigne; ces particules salines forment une véritable saumure. Par des conduits ménagés vers l'entrée des salles, on s'assure du degré auquel l'eau est imprégnée du muriate de soude, et lorsqu'il est suffisant, on ouvre les tuyaux pratiqués dans le fond de ces réservoirs, et l'eau salée s'écoule par ces tuyaux jusque dans des bassins où elle est soumise à d'autres opérations, avant d'être versée dans les cuves, où on la fait bouillir pour en obtenir le sel pur.

Ordinairement on fait bouillir l'eau lorsqu'elle est chargée de dix-neuf parties de sel sur cent d'eau. Lorsque la saumure est conduite de l'intérieur de la mine dans les réservoirs d'Hallein, elle n'a pas les dix-neuf degrés nécessaires pour être soumise à la cuisson; on use pour la faire parvenir à ce degré, d'un autre moyen. On dirige cette eau dans de vastes bâtimens bien exposés qu'on appelle ateliers de graduation (*gradierhaüser*), et là on fait tomber cette eau imprégnée de particules salines, sur de vastes amas de fascines rangées symétriquement dans toute la longueur de l'édifice. L'eau en filtrant du haut de ces édifices jusque dans les bassins au-dessus desquels les fascines sont rangées, s'évapore en partie, de sorte que la portion qui tombe, se trouve imprégnée de la totalité des particules salines qui étoient répandues dans toute la masse primitive. On répète cette opération au moyen de pompes, jusqu'à ce que la saumure ait acquis le degré nécessaire pour être soumise avec succès au travail des chaudières.

On demandera peut-être pourquoi on ne porte pas le degré de salaison plus haut, et aussi haut que possible, vu qu'il faudroit moins de combustibles pour précipiter le sel : mais c'est qu'il en coûte beaucoup de temps et de soins pour amener la saumure à un degré supérieur; tandis qu'en la faisant bouillir à un degré moindre, si on consume plus de combustibles, on gagne infiniment sur le temps et conséquemment sur la quantité.

Ces cuves sont de vastes bassins composés de fortes plaques de fer rapportées et soutenues par quelques étais du même métal. On en enduit les jointures, avec un ciment composé d'un peu d'argile, de terre calcaire, et de muriate de soude.

On chauffe ces cuves pendant sept jours consécutifs, et on y entretient toujours, au moyen de conduits pratiqués à cet effet, l'eau à-peu-près à la même hauteur, ensuite on en retire le sel avec de longs râteaux.

A Hallein, on le verse aussitôt avec de grandes pelles, dans des tonneaux coniques dont deux cent quarante forment ce qu'on appelle en style marchand une livre (*ein Pfund*). Mais cette méthode a des inconvéniens; le sel sèche moins bien dans des tonneaux, et en général la forme des cuves qui sont circulaires, et du fond desquelles l'ouvrier enlève perpendiculairement avec de grands efforts le sel qui s'y est précipité, pour le verser dans les tonneaux dont je viens de parler, est bien moins commode, et moins bien entendue que celle de Reichenhall et de Trauenstein en Bavière. Là on a construit de beaux édifices bien distribués, où les chaudières sont moins grandes, de sorte qu'elles se chauffent plus facilement; la construction du fourneau annonce des connoissances pyrotechniques très-avancées, et l'ouvrier n'est plus exposé à la chaleur excessive des chaudières, comme à Hallein, où il est placé sur l'ouverture de la chaudière même, mais il en est séparé par un parapet en talus, sur lequel il attire et laisse égoutter le sel, avant qu'on le porte au séchoir.

En général, la construction des ateliers de Bavière indique des lumières et des progrès dans les connoissances économiques et mécaniques, qui font honneur à ce pays, trop peu connu.

Mais revenons à la mine elle-même. L'eau en s'imprégnant des particules salines de la roche qui compose les parois des salles où on l'introduit, enlève successivement des couches de ces parois, de sorte que le plafond qu'on appelle le ciel ou toit, s'élève gradativement. Mais les parties argileuses que l'eau a également détachées de la masse de la montagne, se précipitent au fond, et y forment des couches qui en élèvent le niveau dans une progression plus considérable, vu leur moindre degré de compacité, de sorte qu'on est obligé d'enlever en partie cette argile, et de la faire sortir hors de la mine. Pour y parvenir, on la transporte

dans des brouettes jusqu'à un puits profond de quinze cents pieds, creusé dans la montagne; on l'y précipite, et une eau courante dirigée à dessein, la délaie, et l'entraîne aussitôt par une ouverture hors de la montagne.

De cette manière on conçoit que le niveau de ces salles ou bassins monte successivement, et qu'ainsi par la seule action de l'eau, on déplace toutes les parties constitutives de la montagne où on la renferme, et que l'on convertit en sources salées la roche de sel dont elle est composée.

Il arrive donc qu'à la fin les places s'épuisent. Alors on forme d'autres salles, et ce foyer salin est si immense, que, depuis des siècles, à peine on s'aperçoit de quelque diminution dans les produits des mêmes localités.

On ne remplit d'eau les chambres qui viennent d'être décrites que tous les trois ans.

Comme leur niveau a été changé par l'élévation du ciel, et par celle du sol, il faut élever à proportion les galeries qui y conduisent. Le nombre des chambres étant de trente-trois, et l'usage ayant indiqué qu'il étoit bon de les laisser pendant trois ans sans être remplies, pour qu'elles puissent réparer leurs pertes[6], au moyen de la végétation saline dont je parlerai plus bas, il s'ensuit qu'il peut y avoir onze salles remplies par année.

Rien n'est plus beau et plus imposant que le spectacle de ces vastes souterrains, de ces galeries commodes, que l'on parcourt rapidement et sans danger; où l'on admire partout l'audace et l'industrie de l'homme; où vous voyez les mineurs errant comme des ombres, ou travaillant comme des cyclopes; où tous les élémens sont employés, pour arracher à la nature les trésors qu'elle sembloit avoir rendu inexpugnables; où le tonnerre des mines, le bruit sourd des eaux qui coulent dans des canaux souterrains, le silence profond qui succède aux explosions les plus terribles, la sombre lueur des flambeaux, l'éclat des cristaux de sel frappés par les lumières, où tout enfin forme un ensemble magique et attachant à la fois pour l'imagination et la réflexion.

La couche de muriate de soude qui est au-dessus de Hallein, et qui alimente les travaux des chaudières de cette ville, est la plus haute de toutes celles qui composent le vaste amas compris comme je l'ai déjà dit, dans l'espace entre Hallein et Reichenhall, en passant par Berchtesgaden.

Ce dernier endroit peut être regardé comme le centre de ce grand foyer salin; et à Reichenhall se réunissent les émanations des couches supérieures. Là ce n'est plus en effet comme à Hallein et à Berchtesgaden, une roche de sel, mais ce sont des sources qui, après avoir filtré à travers les couches supérieures, en ont emporté les particules salines, et ont ainsi produit, par la seule disposition naturelle des choses, le même résultat qu'on obtient à Berchtesgaden et à Hallein, par l'introduction artificielle des eaux dans les salles décrites plus haut.

A Berchtesgaden on exploite la mine comme à Hallein, en introduisant dans des salles ou bassins, l'eau destinée à s'imprégner de parties salines. En outre on brise la roche de sel avec la pioche, ou on la fait sauter au moyen des mines. On transporte cette roche à Reichenhall, où on la fait dissoudre dans les eaux de celles des sources qui ne sont point assez salées.

C'est un spectacle admirable que le travail intérieur de cette mine. Lorsque nous y fûmes conduits, les galeries étoient illuminées, et l'œil ne pouvoit atteindre le terme de ces longs canaux souterrains, qui sembloient être les avenues de quelque temple consacré aux divinités infernales. Dans les chambres où l'on faisoit sauter le roc avec la poudre, régnoit à l'entour de la fosse qui avoit été creusée, une galerie d'où l'on ne pouvoit en apercevoir

la profondeur. Le bruit de la sonde et des pioches des mineurs interrompoit seul un lugubre silence. On avoit chargé dix mines. On éteignit toutes les lumières avant de les faire sauter. Il est impossible de décrire l'effet de cette explosion, de la sombre clarté qui la précède, du tonnerre souterrain qui se fait entendre, de ce long et puissant ébranlement imprimé aux parois de ces obscurs caveaux dont les voûtes tremblent comme feroit la peau d'un énorme tambourin.

La détonation n'est répétée par aucun écho; mais la vibration résonne long-temps par la réaction des masses qu'elle a ébranlées, et qui tendent à reprendre une immobilité qu'on auroit pu croire indestructible.

La mine de Berchtesgaden est d'une richesse étonnante; la roche saline y est presque pure. Elle présente un aspect transparent et cristallin, mêlé de couleurs différentes, violettes, bleues, roses, jaunes, grises ou blanches. Ces couleurs sont presque toujours causées par l'oxide de fer.

Les travaux de Berchtesgaden et ceux de Hallein s'étant fait dans une direction convergente, déjà les galeries du premier endroit se sont prolongées au-dessous de celles du second et les mineurs pourroient facilement se rencontrer, quoiqu'il y ait plus d'une lieue de distance directe. Comme le produit des mines de Salzbourg appartenoit en grande partie à la Bavière qui avoit acheté celles de Berchtesgaden, on n'avoit eu jusqu'ici aucun intérêt à croiser les travaux l'un de l'autre. En effet Salzbourg étoit obligé de céder à un prix très-modique neuf cents ou onze cents livres (*pfund*) de sel à la Bavière, chaque *pfund* ayant deux cent quarante de ces tonneaux coniques dont j'ai parlé précédemment. A Berchtesgaden le fonds appartenoit au prévôt de la principauté de Berchtesgaden qui étoit un domaine ecclésiastique de l'Empire, dont le prince avoit voix et séance aux diètes de Ratisbonne. La Bavière avoit fait un arrangement sous le dernier électeur avec le prince et le chapitre de Berchtesgaden, et depuis ce moment, faisoit exploiter la mine pour son compte [7].

Reichenhall est situé dans l'enceinte de la Bavière même, et appartient entièrement au roi de Bavière.

L'époque à laquelle toutes ces mines furent découvertes est très-éloignée, elle remonte au temps des Agilolfinges. Le duc de Bavière Théodon se démit de la jouissance de celles de Salzbourg et de Berchtesgaden en faveur de l'église. Depuis, les archevêques de Salzbourg plus ambitieux que reconnoissans ont voulu s'affranchir des restrictions apportées à la concession généreuse qui leur avoit été faite; mais les armes de la Bavière les ont enfin forcés de sanctionner une dette qu'ils n'auroient jamais dû refuser de reconnoître.

Reichenhall est une petite ville située dans un bassin très-reserré sur les bords de la Saale, torrent fougueux, qui s'échappe des monts voisins, et va se jeter dans la Salza à Lauffen, endroit rendu célèbre par le passage du général Moreau.

Reichenhall peut compter deux mille habitans; presque tous doivent leur existence aux travaux des salines. La ville est adossée à une petite montagne sur laquelle est construite une ancienne forteresse qui sert aujourd'hui de caserne. Plus loin est une autre élévation que l'on appelle *Sreitberg*, parce que dans le temps des anciennes guerres avec Salzbourg, ce poste avantageux étoit principalement disputé. Le vallon où Reichenhall est situé ne s'ouvre que du côté de Salzbourg. C'est à Reichenhall que surgissent ces sources précieuses, qui pour la Bavière sont un véritable Pactocle.

On a construit un édifice propre aux travaux de ces importantes salines, au-dessus de l'endroit où ces sources s'échappent. On y descend par des escaliers commodes, et on en approche par des galeries spacieuses.

Des machines hydrauliques d'une étendue immense, aspirent, recueillent, et dirigent ces eaux précieuses dans des canaux et des réservoirs différens, selon la qualité des eaux fournies par les sources. On en compte vingt-huit en tout. Il y a trois ans qu'on a découvert la dernière en creusant une voûte que l'on vouloit réparer.

La plus riche de toutes, qu'on appelle *die Gnadenquelle* (la source de Grâce), est de 24 degrés $\frac{1}{2}$. Les plus foibles sont entre 5 et 6 degrés. Ce sont ces dernières dont on sature les eaux avec la roche de Berchtesgaden. Les eaux de la Saale, et celles que fournissent les sources souterraines de la montagne, mettent en mouvement les roues et les machines innombrables de ce superbe établissement.

Là, tout est vie, tout est activité et mouvement. En parcourant ces longues galeries pour la plupart magnifiquement voûtées, vous voyez agir les balanciers, les pistons, les longs embranchemens des pompes; vous voyez se mouvoir d'énormes cylindres, l'eau courir avec rapidité dans de longues rigoles de bois, ou s'échapper avec furie sous des arcades souterraines. Partout vous distinguez les conduits des eaux salines, qui toutes se rendent à un réservoir commun, quoique séparé en autant de cases qu'il y a de degrés différens de saumure, pour de là être puisées par une pompe qui les transporte dans les réservoirs supérieurs, où elles sont soumises à d'autres opérations.

L'ordre admirable, la régularité de tous ces mouvemens, dont la cause est invisible, ont je ne sais quoi de frappant, d'imposant pour l'imagination. On ne sait si c'est aux hommes ou à la nature qu'il faut le rapporter; s'il faut plus admirer l'industrie des premiers que la puissance de la dernière; on se croit momentanément initié aux grandes lois du mouvement qui dirige le monde, et admis à contempler l'action de ces immenses rouages qui font aller la machine de l'univers.

Une chose bien remarquable, c'est que dans la même place, à la distance de douze à quinze pouces l'une de l'autre, surgissent des sources d'un degré tout-à-fait différent, l'une de 24, et l'autre de 6 degrés, par exemple : il est presqu'inconcevable que ces deux sources d'eau soient si voisines, et cependant si diversement saturées. On conçoit bien que l'une doit avoir traversé des couches plus riches ou plus étendues de muriate de soude; mais on ne s'explique pas aussi facilement comment elles peuvent, à une si petite distance, couler depuis des siècles multipliés, constamment et sans déviation, sur un lit ou à travers une roche, l'une plus, l'autre moins salée, et offrir enfin des variétés aussi frappantes, et aussi permanentes.

Il y a plusieurs sources tout-à-fait douces, tout auprès de sources très-salées; enfin, le degré de saturation des sources, et celui de leur abondance, varient aussi selon le temps et les saisons. Lorsque les pluies ont été abondantes, les sources sont plus riches; lorsque la saison a été sèche, les sources sont moins copieuses et quelquefois plus salées; ces phénomènes n'ont pas besoin d'explication.

Une partie très-remarquable des travaux souterrains de Reichenhall, est le bel aquéduc que feu l'électeur Charles-Théodore y a fait construire pour servir d'écoulement aux eaux de la mine. Ces eaux sont si abondantes qu'elles forment un torrent fougueux. Il falloit avant la construction de cet aquéduc, l'action permanente de pompes multipliées pour les vider, et encore risquoit-on qu'elles n'inondassent les travaux. Aujourd'hui elles s'écoulent toutes par cet aquéduc, taillé dans une roche calcaire pendant près d'une demi-lieue, et qui débouche dans la Saale à une lieue et demie au-dessous de la ville. On peut descendre ce torrent ténébreux de la mine à la rivière dans une nacelle, et cette navigation souterraine n'est pas une des moindres curiosités de Reichenhall [8].

Les eaux salines que les pompes ont portées dans les réservoirs supérieurs, sont combinées de manière que les sources les plus riches, mêlées avec d'autres moins salées, donnent une saumure de treize degrés, qui est le terme propre au travail des chaudières.

Il y en a six à Reichenhall continuellement en activité. (On y consume jusqu'à trente mille cordes de bois, et on fabrique jusqu'à deux cent mille quintaux de sel par an [9].)

On laisse le sel se refroidir et se sécher pour éviter qu'il n'attire l'humidité; ce but n'a pas toujours été atteint, malgré les précautions qui ont été prises; de sorte qu'après un emmagasinement de trois ans et plus, surtout dans des magasins mal aérés ou humides, les sels de Reichenhall ont souffert quelquefois un déchet de trois à quatre pour cent. Cette quantité est sans doute très-petite eu égard à la longueur du temps et au prix du sel, qui actuellement est de 3 florins 36 kr. le quintal. On encaisse le sel dans des tonneaux pesant cinq quintaux et on le vend ainsi à des compagnies qui s'engagent à prendre annuellement à des conditions fixées une quantitée déterminée.

La vente du sel, dans le pays, se fait par la régie même des mines, et à un prix plus modique. Il est de 2 fl. 45 kr. (6 francs de France.)

Enfin on peut évaluer le produit des trois salines dont je viens de parler à 800,000 fl. de revenu net pour la Bavière.

Reichenhall offre une réunion complette de tous les ateliers nécessaires à l'entretien et à la poursuite des travaux des salines. Il y a des moulins à scie de la plus grande beauté. Un arbre y est dans un moment divisé en autant de planches que l'on veut, par un seul corps de scie, auquel on ajoute autant de lames qu'on le juge à propos. C'est là que l'on prépare les douves pour les tonneaux, qui sont tous en sapin.

Les douves circulaires, qui forment le fond du tonneau, sont travaillées par d'autres machines non moins ingénieuses.

C'est un charpentier bavarois qui a dirigé la construction de tout cet atelier. Cet artisan modeste et simple, cache sous le costume d'un ouvrier ordinaire, cette profondeur de génie pour la mécanique, qui semble être plus particulièrement l'apanage de ces hommes à qui la nature a donné une tête forte et pensante, et à qui le sort a refusé une éducation soignée.

Plus loin sont les forges, pour les plaques de fer qui composent les chaudières. Leur mécanisme est également digne d'observation et d'éloge. Enfin plus loin encore sont les ateliers de graduation dont j'ai déjà parlé au sujet des mines de Hallein. Ici ils sont d'une étendue immense.

Ce sont les eaux de la Saale qui font aller toutes les roues, et les machines de ces nombreux ateliers.

Ainsi ce torrent dont les ondes portent partout ailleurs le ravage et l'effroi, est ici réduit par l'art à la nécessité d'être utile.

Une question qui se présente assez naturellement, quand on songe à la longue série de siècles qui s'est écoulée, depuis que l'on exploite les salines dont je viens de parler, c'est comment elles ne se trouvent pas épuisées par les masses énormes de muriate de soude qui en ont été extraites, et qui surpassent de beaucoup en volume et en pesanteur, celles qu'il faudroit pour remplir les excavations qui ont été faites. Cette question mérite sans doute d'être méditée. Il paroît hors de doute qu'il existe dans ces mines une action reproductrice, qui, par de nouvelles combinaisons de l'alkali minéral avec l'acide muriatique, répare les pertes que nos travaux leur font supporter. Cette roche argileuse et calcaire semble douée d'une aptitude à se charger des principes acides et alkalins contenus dans l'atmosphère; et

la nature, par des procédés analogues à ceux qu'elle suit pour la production du salpêtre dans les nitrières, les y élabore sans cesse, et substitue des masses nouvelles à celles que les travaux des hommes, en d'autres circonstances, peuvent détruire. On a remarqué que les galeries pratiquées à travers la roche saline se rétrécissent sensiblement à la longue, de sorte qu'après quarante ans, par exemple, elles sont plus étroites d'environ trois pouces de chaque côté. Ce phénomène indique bien positivement l'action d'une végétation saline très-considérable, et explique l'inépuisable fécondité de ces mines précieuses. L'action de cette végétation peut au surplus être arrêtée par divers obstacles; par exemple, elle ne se manifeste pas par en bas, où la pression des canaux de bois par lesquels les eaux s'écoulent et le passage continuel, suffisent pour l'arrêter. Elle n'a lieu qu'aux parties supérieures et latérales.

Cette reproduction n'existe non plus qu'autant que les parois de la galerie sont d'une roche ou d'une gangue qui peut servir de matrice à la végétation saline. La galerie connue sous le nom Wolff Dietrich, qui est creusée à travers une roche de marbre, est étrangère à ce phénomène.

Je me suis arrêté long-temps sur cet objet important parce que j'ai pensé que les détails que j'ai donnés pourroient être de quelque intérêt[10].

Je ferois un volume si je voulois entrer dans tous les détails que mes dernières excursions m'ont présentés.

La Suisse n'offre point de parties plus curieuses, plus attachantes que le pays de Salzbourg, celui de Berchtesgaden, et la région montagneuse de la Bavière.

Là vous retrouvez toutes les scènes des grandes Alpes dans une proportion, si je puis m'exprimer ainsi, plus rapprochée de vos facultés. Ce n'est point l'incommensurable Mont-Blanc, ce ne sont point ses immenses glaciers, ni le silence éternel qui les environne.

Ce ne sont pas même les pics du Schrekhorn, du Wetterhorn, ni les scènes gigantesques du Grindelwald: mais au-delà de certaines limites, les masses, les volumes et les distances échappent au calcul; et l'ensemble du tableau entre dès-lors dans le ressort de l'imagination et de la pensée.

Le Watzman, la plus haute montagne de Berchtesgaden, a sept mille pieds d'élévation. Plusieurs autres du pays de Salzboug et de la Bavière atteignent et surpassent cette hauteur. Là a déjà commencé la région des neiges éternelles. Là la nature a déjà revêtu ce caractère imposant et mâle, qui fait un contraste si frappant avec les traits si doux et si beaux dont elle se pare dans nos plaines, sur le bord des tranquilles rivières, des lacs paisibles, ou dont elle s'embellit sur le penchant des riches collines qui décorent la Champagne, l'Ile de France et la Normandie.

A deux lieues de Berchtesgaden est un lac fameux dans la contrée, et digne à tous égards de l'attention du voyageur. On s'y rend par une route très-pittoresque. Le chemin traverse un vallon resserré, mais où une végétation active entretient des aspects variés. Insensiblement le vallon se rétrécit davantage. Les grandes montagnes qui en forment l'enceinte se rapprochent; enfin à leur pied l'on découvre une nappe d'eau qui ne présente d'abord qu'une médiocre étendue.

C'est l'entrée du lac de Saint-Barthélemy, marqué sur les cartes d'Appian sous le nom de Königssee. Quelques maisons construites sur ses bords forment un hameau habité par des pêcheurs et des bergers. Là des bateaux appartenant au prince, sont préparés pour les voyageurs. Celui dans lequel nous entrâmes étoit très-spacieux et très-commode. Notre société étoit nombreuse; nous avions de bons rameurs, et le plus beau temps du monde. Après un

quart-d'heure environ, nous doublâmes la pointe qui dérobe la vue entière du lac à l'endroit du départ.

Alors il se présente dans toute son étendue, et on découvre presqu'à l'autre extrémité l'église de Saint-Barthélemy et la maison de campagne du prince-abbé de Berchtesgaden, qui ne paroissent que comme un point, auprès des masses qui les environnent.

Je ne crois pas qu'il existe un lac aussi merveilleusement encaissé que le Königssee. D'immenses montagnes presqu'à pic l'enferment de tous côtés, et leur base semble se précipiter dans les profondeurs des eaux, dont la surface sombre, mais pure, réfléchit leurs cimes sourcilleuses.

La pente de ces murailles éternelles est si forte, qu'on n'a même pas pu pratiquer le plus petit sentier au bord du lac; dans toute la partie à droite, ses rives sont inaccessibles. La côte lavée par les torrens des pluies et des neiges, ne produit que par intervalles quelques maigres sapins, et quelques grêles graminées.

La côte orientale est moins roide et plus boisée, mais excessivement rapide, et accessible seulement à des hommes habitués à gravir sur les montagnes, et à braver l'aspect de leurs précipices.

Souvent du milieu du lac, on découvre dans de belles solitudes, quelques chamois errant et sautant çà et là. Rien n'égale l'agilité et la souplesse de ces animaux. Ils franchissent les rochers les plus escarpés, et semblent planer sur les abîmes. Les chasseurs les plus intrépides ont peine à les poursuivre dans leurs redoutables retraites; mais quelquefois, serrés de trop près, on les voit s'élancer à d'incroyables hauteurs, dans les eaux du lac, et y rencontrer d'autres ennemis qui les attendent dans des bateaux légers, et les tuent lorsqu'ils s'efforcent de fuir à la nage.

Les deux énormes murailles que la nature a placées aux deux côtés du lac, l'emprisonnent, et y font régner un calme et une fraîcheur presque invariables. Le soleil ne peut en échauffer les eaux que pendant peu d'heures, et leur excessive profondeur contribue aussi à y entretenir une frigidité qui est nuisible à la propagation du poisson.

Plusieurs ruisseaux se précipitent du haut des montagnes et tombent en cascades presque perpendiculaires dans le lac. De loin elles forment de longs rubans d'argent qui semblent s'agiter sur des masses de verdure. Une de ces cascades tombe de plus de trois cents pieds de hauteur. Mais rien n'égale en beauté celle que l'on découvre au-dessus de la presqu'île de Saint-Barthélemy. Elle est formée par un ruisseau dont on a arrêté les eaux par des écluses, pour la faire servir à flotter le bois que l'on coupe dans les montagnes.

On se rend en bateau vis-à-vis l'endroit où le torrent tombe dans le lac. Le cours habituel de ses eaux forme déjà un très-beau spectacle : mais à un signal donné, lorsque les écluses ont été ouvertes, on voit à travers les cimes des plus hauts arbres, arriver une effroyable colonne d'écume blanche comme la neige. Elle bondit, se précipite en mugissant, se brise, rejaillit en mille formes diverses sur les rochers qui traversent son cours, et tombe de deux cent quarante pieds de hauteur presque perpendiculaire, dans la vaste profondeur du Königssee. Dans le temps où les coupes des bois ont lieu, on amasse des forêts entières dans les bassins qui sont au-dessus des écluses. Au moment où elles sont ouvertes, ces amas de bois se précipitent avec le torrent, tombent avec un fracas épouvantable, et projettent des paraboles immenses, jusque bien avant dans les eaux du lac. Au moment où cette masse se précipite, un sombre murmure se fait entendre, la forêt semble agitée par une tempête soudaine; les arbres balancent leurs têtes humides; on croit qu'un terrible ouragan s'avance.

En effet, dès que le torrent atteint le Königssee, un vent violent écarte tout ce qui l'en-

toure, les eaux du lac sont si fortement agitées, qu'il y auroit du danger à s'approcher du lieu de la chute. A une distance de plus de deux cents toises, notre bateau fut secoué avec violence, une poussière humide nous inonda, et un froid subit nous saisit. Mais l'admiration que causoit un si beau spectacle enchaînoit toute autre faculté; nous ne pouvions nous lasser d'attacher nos regards sur ce magnifique tableau; tout s'agrandissoit dans notre imagination. Là nous écoutions avec ravissement cette voix sublime, que la nature ne fait entendre que dans les déserts et dans les vastes solitudes.

La maison de Saint-Barthélemy est en effet le seul édifice qui existe dans cette grande et majestueuse enceinte; et il semble que sa position solitaire ajoute encore au recueillement du lieu, et parle davantage à l'âme du spectateur. Je ne sais par quelle disposition mélancolique, je me peignois alors de pieux solitaires errant sur ces rives méditatives; je me transportois moi-même en idée dans cette retraite sainte, et promenois sur ces rochers inhabitables et sur ces plages où le bruit des eaux et des vents se fait seul entendre, les souvenirs d'une vie agitée et tumultueuse! Ici tout se confond dans une seule idée. L'immensité de la nature touche à l'éternité de son auteur. L'homme seul au milieu de si grands objets, rougit un moment de sa petitesse; mais fier de sentir en lui la faculté de les admirer, il s'élance bientôt dans les plus hautes régions de la pensée. Il parvient à se figurer un monde encore plus grand, des tableaux encore plus magnifiques, dont une voix secrète lui dit qu'il est appelé à jouir un jour. Tout ce qui l'étonnoit auparavant, s'abaisse alors devant lui, et une seule de ses pensées, Dieu! est plus grande que tout ce qui l'environne.

Que l'on me pardonne cet écart involontaire. Il est si difficile de se défendre d'un vif enthousiasme, ou plutôt il est si doux de s'y livrer quand on est témoin d'un pareil spectacle. Il fallut cependant s'y arracher, et regagner notre grand bateau que nous avions quitté. Nous y retournâmes pour revenir au point d'où nous étions partis. Un excellent dîner nous avoit été préparé; nous nous mîmes à table au bruit d'une musique dont les sons répétés d'échos en échos, alloient expirer dans un triste lointain; image frappante du passé, qui entraîne avec lui nos jouissances, nos peines, nos plaisirs, et à mesure qu'il s'éloigne, les représente à notre mémoire avec des impressions qui se dégradent chaque jour!

A travers les réflexions et les jouissances, nous regagnâmes le bord, après environ quatre heures de navigation.

Nous quittâmes Berchtesgaden dans l'après-midi pour nous rendre à Reichenhall.

De Reichenhall à Trauenstein vous avez la route la plus intéressante et la plus pittoresque. Cette route a été ouverte avec des frais et des peines incroyables, par l'Électeur Maximilien I, en 1616, lorsqu'il fit construire par son architecte Jean Reifenstuhl, le célèbre aquéduc qui transporte les eaux salées de Reichenhall à Trauenstein. Cet ouvrage qui a immortalisé, et le prince qui l'a commandé, et l'artiste qui l'a exécuté, est une chose vraiment admirable. Qu'on se figure des tuyaux prolongés pendant sept lieues, à travers les plus énormes montagnes, au-dessus des plus affreux précipices, depuis Reichenhall, qui est dans un des points les plus bas de ces contrées, jusqu'à Trauenstein, à une hauteur de plus de deux mille pieds! Huit pompes foulantes disposées de distance en distance, poussent l'eau que les canaux déposent dans les édifices où ces pompes sont construites, à de nouvelles hauteurs, jusqu'à ce qu'elles viennent se décharger à Trauenstein dans les bâtimens où elles doivent être dépouillées de leur sel.

Le défaut de bois qui dès-lors se faisoit sentir à Reichenhall, a porté l'électeur Maximilien à tenter cette grande entreprise. Elle a réussi complétement, et depuis cette époque,

une partie des eaux salines de Reichenhall est constamment transportée et élaborée à Trauenstein, qui a ainsi acquis une importance nouvelle.

Les édifices de Trauenstein sont faits d'après les mêmes principes que ceux de Reichenhall, mais plus complets, plus spacieux et plus beaux. Il seroit encore possible, pour parer à l'inconvénient déjà cité, (la disette de bois) de conduire par de nouveaux aquéducs, les eaux plus loin. Mais cela entraîneroit des frais disproportionnés avec les moyens qu'offrent les finances de la Bavière[12].

Le beau chemin de Reichenhall à Trauenstein a été réparé, élargi et amélioré, par l'électeur Charles-Théodore. Aujourd'hui la voie est sûre et commode, et on peut y voyager avec la plus grande tranquillité.

On découvre souvent, presque sous ses pieds, d'immenses abîmes dont le fond et dont les rochers qui les bordent, sont déchirés par les torrens. Là on voit une des gorges qui conduisent à Kufstein, qui est une des portes de cette grande forteresse naturelle qu'on appelle le Tyrol; de nombreuses cascades, de sombres forêts, des rocs menaçans, voilà ce qui s'offre à vos yeux jusqu'à deux lieues environ de Trauenstein. Ici le pays devient plus uni et plus riant, mais moins pittoresque.

Entre Trauenstein et Rosenheim sur l'Inn, est le Lac appelé Chiemsée, le plus grand de la Bavière. Il a près de vingt lieues de tour. Il renferme deux îles occupées par deux couvens, l'un d'hommes, l'autre de femmes, et qui sont placés dans le site le plus riant[13].

Dans une de ces îles il y a des tourbières très-productives. En général, ces contrées en renferment plusieurs dont on tire un très-grand parti. Ce mélange d'eaux, de forêts et de montagnes, varie prodigieusement les produits naturels. Il n'y a presque pas d'espèce de minéraux qui ne se rencontre dans le pays de Salzbourg et ceux qui l'environnent.

Le granit et la roche calcaire, soit marbre, soit secondaire, et ce que les Allemands appellent (Nadelflühe) forment les masses principales. Mais il y a aussi de vastes amas de roches argileuses, de gypses, de schistes, de gneiss, et vous rencontrez fréquemment des schorls, des serpentines, des agates et même des cristaux gemmes.

Les montagnes de Gastein renferment de riches mines d'or et d'argent; il y en a de cuivre, de plomb, de fer, de cobalt, de zinc, etc.

L'ouvrage de Hübner intitulé : *Description de l'archevêché de Salzbourg*, contient un catalogue très-détaillé de tous ces objets, et des lieux où on les rencontre. Je me permets d'y renvoyer.

Je me hâte de traverser l'Inn vis-à-vis de Rosenheim, où ce fleuve, devenu si fameux, arrose un pays charmant, avant de s'emprisonner dans les montagnes entre lesquelles il coule vers la triste ville de Wasserbourg; et je reviens à Munich à travers un pays moins beau, quoique non sans intérêt.

Nous ne nous reposons que peu de jours à Munich, et je vous conduis de nouveau dans d'autres contrées qui renferment des curiosités, moins utiles sans doute que les mines dont j'ai parlé, mais non moins intéressantes pour le spectateur et l'ami de la nature.

VOYAGE VERS LE HAUT-ISER ET DANS LE COMTE DE VERDENFELS.

En quittant Munich vous vous dirigez sur la route d'Inspruck, qui passe à Wolfershausen et Benédict-Bayern. Vous côtoyez presque toujours l'Iser qui coule avec rapidité dans un vallon quelquefois resserré et très-pittoresque, et quelquefois aussi il arrose une plaine que la funeste turbulence de ses eaux a souvent ravagée.

Tous les endroits bas qui avoisinent cette rivière, l'une des plus considérables de la Bavière, sont jonchés de cailloux roulés qu'elle y a entassés à d'assez grandes profondeurs.

La plupart de ces cailloux sont des marbres détachés des montagnes où l'Iser prend sa source; mais il y a aussi beaucoup de granits, de grès, de pierres puantes, de roches ferrugineuses, de quartz, et même des grenats assez beaux. Toute la plaine qui environne Munich est un vaste amas de ces cailloux, qu'une couche de terre qui n'a que trois à quatre pouces d'épaisseur recouvre, et qui n'accorde qu'une nourriture peu abondante aux végétaux qu'on y cultive.

Cependant le voisinage de la capitale a fourni les moyens de lutter avec quelque avantage contre la stérilité de ce sol ingrat, et les environs de Munich offrent d'assez beaux pâturages. Mais en général, la végétation y est souffrante, les arbres y sont moins beaux, et le voisinage de plusieurs grands lacs et des hautes montagnes, réceptacles des orages, des vents et des nuées pluvieuses, rend cette partie de la Bavière une des moins fécondes de ce royaume.

En revanche, si le fonds est moins fertile, la surface est extrêmement attrayante. Des pluies fréquentes entretiennent la verdure; de belles forêts, où les *Pinus sylvestris*, *abies* et *picea*, les *Betula alba* et *pendula*, le *Quercus robur*, le *Fagus sylvatica*, l'*Acer pseudo-platanus*, et un grand nombre d'arbustes variés se rencontrent presque partout confondus; des champs où le froment, l'orge et le seigle se succèdent; de belles prairies artificielles dont le *Trifolium pratense* fait la base, voilà les objets qui se présentent successivement à vos yeux. En avançant vers les montagnes on trouve la culture des avoines presque uniquement en vigueur.

Wolfertshausen où l'on change de chevaux, est un assez gros bourg, bâti au pied d'une colline sablonneuse, au confluent de l'Iser et de la Loisack. Cette dernière rivière vient comme l'Iser du comté de Werdenfels, et après avoir traversé le Cochelsée, se jette dans l'Iser à Wolfertshausen [14]. Comme l'Iser, jusqu'à cet endroit elle est flottable, mais non navigable, et même plus bas presque toute la navigation de l'Iser se fait sur des radeaux. Son cours incertain et rapide, l'inconstance de son lit principal [15], y rendent une navigation régulière impossible.

De Wolfertshausen à Benédict-Bayern, la contrée est riante et pittoresque, surtout en approchant de ce dernier endroit. Le grand rideau des Alpes se déploie toujours davantage, et à Benédict-Bayern on n'est plus éloigné de leur base que d'environ un quart de lieue. Benédict-Bayern est une superbe abbaye de Benédictins que je ne m'attacherai point à décrire.

Nous y trouvâmes une hospitalité très-attentive, et nous n'eûmes à nous plaindre que de l'excès des soins qu'on prenoit pour prévenir nos désirs. Mon intention étoit de monter

sur la *Benedictenwand*, la plus haute montagne de ces environs, et d'y faire une herborisation avec mon ami M. le professeur Duval, membre de la Société Botanique de Ratisbonne. Nous partîmes le 14 août à cinq heures [16] du matin; le temps, qu'un terrible orage avoit gâté la veille, étoit redevenu serein, et nous vîmes les nuées qui embrassoient les sommets et les flancs des montagnes, se précipiter dans les vallons, et se fondre dans les forêts. Bientôt le soleil levant fit apercevoir ses premiers rayons à la cime des grandes Alpes. Notre petite caravane le salua par des acclamations d'une joie vive et pure. Deux religieux qui avoient fréquenté ces environs, nous accompagnoient; deux hommes portoient nos provisions; nous avions en outre deux chasseurs, un jeune pâtre de la montagne et quelques personnes qui s'étoient liées à notre partie. Rien n'est si agréable que ces sortes d'excursions faites par un beau jour avec des gens honnêtes et simples, ou avec des amis qui partagent vos goûts.

La botanique étoit le principal but de cette course, c'est pourquoi nous nous appliquâmes surtout à la recherche de plantes qui fussent nouvelles pour nous. La première qui frappa nos regards dans un bois peu élevé sur la montagne, fut le *Galium rotundifolium*; en bas nous avions recueilli le *Dipsacus pilosus;* plus haut je trouvai la *Monotrapa hypopitis* et le *Taxus baccata* formant un bel arbre, mais dont les baies n'étoient point en maturité. Il n'est pas inutile de dire que toute cette montagne est calcaire; à sa base seulement j'ai remarqué des couches d'un schiste bitumineux, qui décèle le voisinage du charbon de terre, dont on a découvert plusieurs échantillons de la plus belle qualité, dans ces contrées [17]. La pluie qui étoit tombée la veille, rendoit notre marche assez pénible. Les sentiers dans les bois étoient très-glissans, nous y trouvâmes l'*Agaricus violaceus*, le *Boletus suave-olens*. Enfin, parvenus plus haut, nous rencontrâmes la *Cacalia alpina* qui ne nous quitta plus jusqu'au sommet.

Environ au quart de la montagne est une alpe, où un vieux pâtre veille sur un troupeau de génisses et de jeunes taureaux. Il passe dans la hutte solitaire qui lui sert d'abri, trois à quatre mois de la belle saison et rentre dans la plaine avec son troupeau, lorsque les premiers froids se font sentir, ce qui a lieu vers la mi-octobre.

Le plateau où la hutte est située, est couvert d'une plante trop commune dans les pâturages des Alpes, extrêmement désagréable aux bestiaux, et dangereuse même pour eux. C'est le *Senecio alpinus*, (Lin. *Cineraria alpina*, Pers.) qui répand une odeur fétide et forte; mais la forme et le port en sont très-beaux. Nous y vîmes aussi le *Veratrum album* mais sans fleur. Ce n'est qu'après cette première alpe (on donne ce nom à toutes les places consacrées dans les montagnes au pâturage des bestiaux) que le chemin et la montagne commencent à prendre un caractère plus sévère. On descend dans un vallon élevé, creusé par le cours d'un torrent qui forme plusieurs cascades magnifiques, et fait entendre au loin dans la montagne le bruit de son onde impétueuse. Après l'avoir franchi, on monte presque sans interruption jusqu'au sommet de la montagne.

Nous nous arrêtâmes souvent pour jouir de la superbe vue qui s'offroit à nos regards, et se déployoit toujours davantage. Déjà nous rencontrions plusieurs plantes alpines, la *Saxifraga rotundifolia*, le *Phleum alpinum*, la *Silene rupestris*, la *Mœringia muscosa*. La *Cacalia alpina* croît en quantité tout le long du sentier. Enfin on arrive au pied d'un rocher immense qui s'élève à une grande hauteur en s'étendant comme une muraille, et dont le pied tombe dans une ligne presque droite jusque sur un autre plateau de verdure où une hutte plus considérable que la première est construite. C'est là qu'habitent les gardiens du troupeau principal. Nous devions y descendre pour dîner, après avoir été au

haut de la montagne. C'est ce grand rocher de marbre dont la blancheur éblouit, qui a donné à cette montagne le nom de *Benedicten-Wand* (muraille de Saint-Benoît).

C'est là proprement que commence la véritable région des Alpes; là on respire un air plus pur; là une végétation toute nouvelle s'offre à vos regards.

C'est un autre sol, un autre climat, ce sont d'autres productions. La première plante qui frappa nos yeux fut le *Rhododendron hirsutum*, qu'on ne rencontre qu'à de grandes hauteurs.

La *Gentiana punctata* et *asclepiadea* se montroient de tous côtés; le *Poa vivipara*, le *Mespilus chamaemespilus*, le *Ranunculus aconiti folius*, le *Myasotis montana*, décoroient de leurs charmantes fleurs les rochers voisins.

Qu'on se figure ma joie, mon ravissement, de me trouver entouré de tous ces êtres intéressans et nouveaux! La douce température de la journée, le superbe horizon qui s'offroit à mes regards, les trésors que la flore des Alpes présentoit de tous côtés, le bruit des clochettes suspendues au cou des bestiaux, leurs troupes errant paisiblement sur ces herbages, tantôt divisées, tantôt réunies, l'un de ces animaux couché derrière un buisson dont il broutoit les feuilles, l'autre gravissant des roches escarpées, d'autres s'enfonçant dans l'épaisseur des bois, ou se désaltérant à l'onde d'une source vive, bordée de joncs et de *Carex* (Laiches) vigoureux; tous ces tableaux si frais, si rians, si nouveaux pour moi, avoient quelque chose de ravissant pour mon cœur. C'est là que j'aurois voulu me trouver avec tous ceux que j'aime, pour partager avec eux de si douces jouissances.

Encouragés par tout ce qui s'offroit à nos regards, nous continuâmes de monter le dernier sommet de la Benedicten-Wand. Nous croyions n'avoir plus que peu de chemin à faire; mais il nous fallut encore plus d'une heure et demie d'une course pénible à travers des rochers et des buissons de *Pinus pumilio*, pour parvenir jusqu'au point le plus élevé.

Pendant cet intervalle, je n'ai presque rien trouvé d'intéressant. Les bestiaux parviennent jusqu'au sommet, et ils avoient enlevé la plupart des plantes; le *Pinus pumilio* qui rampe sur les rochers étouffe d'ailleurs toute autre végétation. Cependant dans les fentes des rochers j'ai trouvé le *Thesium alpinum*, et plus haut dans une petite enceinte marécageuse le *Leontodon aureum.*

Enfin en arrivant vers la cime de la montagne nous avons eu le plaisir de cueillir le *Satyrium nigrum* qui sembloit nous attendre à la dernière hauteur. Cette plante répand le parfum le plus suave, entièrement analogue à celui de la vanille, et est un des plus agréables ornemens des Alpes.

Le *Galium pusillum* occupe les fissures de tous les rochers; l'*Androsace lutea*, les *Saxifraga stellaris* et *aizoon*, se trouvoient à la plus grande hauteur, de même que la *Centaurea montana* dont le superbe bouton étale avec orgueil l'azur qui le décore.

Dans les buissons qui couvrent les pentes où les bestiaux ne peuvent pénétrer, Flore se montroit dans toute sa splendeur. Là j'ai recueilli le *Polygonum viviparum*, les *Valeriana tripteris* et *montana*, l'*Aconitum lycoctonum*, etc.

Ces plantes et beaucoup d'autres dont je donne en note un catalogue plus détaillé [18], chargèrent nos mains de leurs trésors. Mais je ne puis refuser un hommage plus particulier à la charmante *Veronica integrifolia*, au *Sedum atratum* (*rubens* : Schranck) et aux belles touffes de *Betula rotundifolia* (*nana*) dont les flancs de la montagne étoient parés.

Nous nous arrêtâmes près d'une heure à la sommité de la Benedicten-Wand, que nous atteignîmes à onze heures du matin, conséquemment après six heures de marche continuelle.

Mais si tant d'objets intéressans que j'ai déjà indiqués, ne nous avoient pas dédommagé de nos peines, combien ne l'aurions-nous pas été par le magnifique tableau qui s'offrit alors à nos regards!

La montagne voûtée du côté du sud s'arrête à pic vers le nord. Là, quand vous avancez jusqu'à l'extrémité, vous plongez perpendiculairement sur la petite plaine où est la hutte dont j'ai parlé; vous voyez au pied de l'énorme muraille que forme là la montagne, des neiges que le soleil ne fond jamais, quoiqu'elles soient bien au-dessous de la région des neiges permanentes.

En étendant vos regards vous découvrez l'immense plaine de la Bavière, et une partie de la Souabe. Sept lacs étendent à vos pieds leurs ondes pures comme des miroirs. Ce sont le *Vurmsée*, l'*Ammersée*, le *Staffelsée* avec les sept îles qu'il renferme dans son sein, le *Cochelsée*, le *Wallersée*, l'*Eibsée*, et vers l'est, à vingt-six lieues de distance, le vaste *Chiemsée* qui paroît comme une mer qui termine l'horizon.

L'œil peut suivre le cours de l'Iser, de la Loisach, de plusieurs torrens, qui, partant des montagnes, vont s'unir à eux. Là on peut observer la marche de ces eaux qui s'échappent de chaque gorge de montagne, en torrens plus bruyans que riches, qui se réunissent ensuite dans les plaines dans un moindre nombre de canaux plus profonds et plus paisibles et vont ainsi augmentant de volume, et diminuant de nombre, jusqu'aux mers qui doivent les engloutir.

La sagesse de cette distribution n'échappera point à votre pensée. Dans les lieux hauts, et où le sol a une pente rapide, il est nécessaire que des eaux nombreuses les arrosent, et s'y subdivisent en beaucoup de canaux : autrement la forte inclinaison de leurs surfaces ne leur permettroit pas de conserver long-temps l'humidité des pluies qui ne font qu'y couler avec rapidité, tandis qu'elles pénètrent à loisir les plaines qui les ont reçues.

Après avoir pris sur le haut de la Benedicten-Wand quelques rafraîchissemens que la fatigue et la bonne humeur nous firent trouver plus agréables, nous commençâmes notre retraite, et nous descendîmes sans nous arrêter jusqu'à la hutte où le dîner nous attendoit. Un lait pur et onctueux, le beurre le plus frais, quelques mets simples, furent pour nous un repas délicieux. Mais le jour s'écouloit, et le ciel menaçoit de nous devenir moins favorable. Il fallut se diriger vers notre asile. Le retour fut pénible et difficile; aucun de nous ne fut exempt de chutes assez rudes; mais on se relevoit gaîment, se promettant bien d'être plus adroit ou plus heureux.

Nos guides nous conduisirent par un autre chemin, pour nous faire voir plusieurs belles cascades. Notre marche étoit trop rapide pour qu'il nous fût possible d'herboriser. Je ne recueillis plus que le *Veratrum album*, une des plantes, sans contredit, les plus majestueuses et les plus agréables qui décorent les montagnes. Enfin, vers les six heures du soir, nous arrivâmes à Benedict-Bayern, bien fatigués, mais bien satisfaits de notre excursion.

Une chose qui m'avoit frappé sur les montagnes, c'est la bonté et l'ingénuité des gens qui les habitent.

Dans le pays de Berchtesgaden, le paysan est excellent, simple, laborieux, industrieux et hospitalier. Le peuple de cette contrée a un genre d'industrie qui lui est particulier : ce sont de petits ouvrages en os, bois et ivoire, travaillés avec une délicatesse inexprimable. Ce sont autant de difficultés vaincues, sans utilité pour la plupart, mais étonnantes pour leur délicatesse, et qui supposent une patience et une adresse infinies. Ce genre d'industrie est la source d'un commerce assez considérable pour ce petit pays, et contribue à l'entretien de ses habitans.

Dans le comté de Verdenfels où je conduirai tout à l'heure le lecteur, le caractère est moins bon, parce que les habitans s'expatrient, vont chercher ailleurs dans un commerce quelquefois frauduleux, une fortune qui altère leurs mœurs, et rapportent dans leurs paisibles vallées un luxe nuisible, et des principes destructifs de cette simplicité qui fait le plus doux apanage de l'habitant des montagnes. Cette classe d'hommes est presque toujours pauvre. Les montagnes plaisent à Flore et à Pan, mais elles conviennent rarement à Plutus. D'immenses espaces n'y rendent qu'un médiocre produit. Les neiges, les orages, les grands météores de la nature s'en emparent la plus grande partie de l'année. C'est là que s'élaborent les principes de la fertilité des plaines. Mais l'homme qui a peu de besoins, y trouve un asile paisible, et un entretien suffisant. Eloigné des grands foyers des habitations humaines, le cercle de ses jouissances est borné; mais ces jouissances ont quelque chose de grand, de simple, et d'imposant par leur simplicité même. A de pareilles gens, il ne faut qu'une civilisation moins élaborée, les principes d'une religion douce, qui tempère l'âpreté primitive de leurs mœurs, et développe le germe des vertus hospitalières communes à tous les montagnards. L'habitude de vivre dans des retraites où les tracasseries de leurs semblables ne les poursuivent jamais, fait qu'ils se livrent sans contrainte aux penchans que la vie pastorale contribue à développer.

Chaque bergère des Alpes de ces contrées a son amant. Tous les samedis, lorsque les travaux de la semaine sont finis, ou la veille des fêtes, chaque pasteur s'achemine vers la hutte de sa bien-aimée. Elle l'entend chanter de loin la chanson accoutumée.

Alors sa fenêtre s'ouvre, et bientôt l'heureux berger est dans les bras de sa maîtresse. Ils vivent ainsi plusieurs années; les enfans surviennent, ils les élèvent à frais communs, et ils finissent par s'épouser après avoir vécu long-temps comme époux. Rarement ces liaisons forment des infidèles! Pourquoi changeroient-ils? qui les a forcés à s'unir? qui les contraindroit à se séparer? Leurs chansons, préférables selon moi à celles d'Anacréon, contiennent toute leur morale, et indiquent un mélange de simplicité et de finesse remarquables: car la naïveté qui n'est pas de la bêtise, ressemble souvent à la finesse la plus consommée, puisqu'elle fait dire avec grâce des choses que l'homme du grand monde enveloppe dans des périodes péniblement travaillées. M. le conseiller Hazzi, dans un ouvrage statistique très-bien fait qu'il a publié sur quelques bailliages de la Haute-Bavière, a recueilli plusieurs de ces intéressantes chansons des troubadours bavarois.

Le costume de ces environs est assez élégant; les filles portent des chapeaux verts, pour les distinguer des femmes mariées qui en ont de noirs; les hommes sont généralement beaux, ils ont une physionomie gaie et ouverte.

L'espèce de bestiaux est sensiblement plus belle dans les montagnes que dans les plaines voisines. Les pâturages des Alpes sont plus succulents, plus féconds; les troupeaux s'y abreuvent à des sources plus pures; ils n'y sont point tourmentés par ces essaims de mouches et d'insectes, que la fange des plaines et leur atmosphère pesante, produisent et entretiennent; ils n'y sont point inquiétés par le concours des passans, ni persécutés par des enfans ou des chiens importuns. Aussi est-ce une chose remarquable que la douceur et la confiance qui caractérisent ces animaux dans les Alpes.

Dès qu'ils voient un homme, ils s'approchent, ils l'entourent; ils semblent l'accueillir comme un ami dont ils n'ont que quelque présent à attendre. En effet les pâtres ont toujours avec eux, ou du sel, ou une espèce de poudre composée de plantes aromatiques desséchées, et que les bestiaux mangent avec beaucoup de plaisir.

Parmi les animaux sauvages qui se rencontrent dans les forêts qui occupent la région

inférieure des montagnes, sont le chevreuil, le cerf, le lièvre, l'écureuil; et parmi les insectes, j'ai remarqué la belle *Chrisomela gloriosa* : Fabr. (*Chrys. cacaliæ* : Schr.). On la trouve presque sur chaque feuille de la *Cacalia alpina*. Les ruisseaux qui arrosent la plaine, sont féconds en belles écrevisses, le seul insecte que l'homme mange habituellement et sans dégoût.

Les lacs des environs abondent en oiseaux aquatiques dont Schranck donne l'énumération dans sa *Fauna Bavariæ*.

Il ne me reste plus qu'à parler de ma dernière excursion dans le comté de Verdenfels, et de là, par Ettal et Mournau, jusqu'à Munich.

A une petite lieue de Benédict-Bayern, est le lac dit Cochelsée [19]. Son étendue est médiocre, mais ses bords sont variés, pittoresques et agréables.

La Loisach le traverse, elle s'y jette en sortant du comté de Verdenfels, et en sort pour suivre un cours lent et sinueux, dans une plaine que ses eaux inondent souvent, jusqu'à ce qu'elle se jette à Wolfertshausen dans l'Iser.

Le chemin que nous suivions, est la grande route du Tyrol. Pendant une demi-lieue vous côtoyez les bords du Cochelsée; enfin on l'abandonne pour s'enfoncer dans les montagnes qui font les limites de la Bavière. Là il faut mettre pied à terre pour jouir de la beauté des sites, et de la fraîcheur incomparable du lieu. Vous suivez pendant une heure environ, une montagne assez rapide et où l'on a ouvert à grands frais une route spacieuse et sûre [20].

A gauche s'élèvent d'immenses rochers, ou des monts couverts de sapins; à droite vous entendez mugir un torrent que vous ne découvrez point encore. Enfin après quelques minutes, vous avez devant vous une des plus belles cascades que l'on puisse voir.

Le Jochbach se précipite avec un fracas épouvantable, et en formant plusieurs chutes successives entre des rochers, et au milieu d'une masse d'arbres penchés sur son lit orageux.

Ses eaux se divisent et semblent se multiplier en vingt canaux divers. Enfin elles se réunissent en grondant, sous un pont que leur impétuosité ébranle et menace d'entraîner, et elles roulent au loin de chute en chute dans la profondeur des abîmes qu'elles ont creusés, jusqu'à ce qu'elles se perdent dans le Cochelsée.

L'oreille les entend, les suit, lorsque l'œil a cessé de les voir De dessus le pont, et mieux encore du haut des rochers d'où le Jochbach se précipite, vous découvrez au bout du long canal que forme la gorge de la montagne, une partie du Cochelsée et de la grande plaine de la Bavière. A vos pieds mugit le torrent, et au-dessus de votre tête des arbres, vieux de plusieurs siècles, balancent leurs têtes majestueuses.

On s'arrache avec peine à ces scènes sublimes, où tout est action et mouvemeut, au milieu de la solitude la plus profonde. En continuant de monter le Kesselberg, vous parvenez à la source du torrent qui jusqu'ici a accompagné votre marche. Il sort par une gradation insensible, à travers un lit de cailloux, dans un petit enfoncement de la montagne. Bientôt sans que l'on puisse remarquer aucune source principale, le volume de ses eaux s'est accru par le tribut de mille filets insensibles, et à vingt toises de là, il mugit, il gronde, et roule déjà une masse d'eau redoutable.

Enfin, en continuant la route, dont la montée est très-rapide, mais où il n'y a aucun danger, vous parvenez sur une petite éminence, d'où vous plongez à la fois, et sur le Cochelsée, et sur la vaste profondeur du Wallersée.

Ce dernier lac est à plus de quatre cents toises d'élévation au-dessus du Cochelsée. Ses eaux, emprisonnées dans un vaste bassin, ont pour digues l'énorme masse du Kesselberg; mais les habitans du pays croient, ce qui est très-vraisemblable, que le torrent que j'ai décrit

est une émanation du Wallersée, dont les eaux minent, disent-ils, sourdement la montagne, et doivent un jour en précipiter les débris dans la plaine, et l'abîmer dans un horrible déluge. On voit que ces bonnes gens n'ont pas été en Hollande, où des digues de quelques pieds d'épaisseur, ouvrage de la main des hommes, arrêtent l'Océan furieux, et le forcent à respecter ces plaines populeuses, qui, à l'abri de cette étroite barrière, se couvrent, au-dessous du niveau de ses eaux, de tous les dons de la nature et de toutes les créations de l'industrie.

Rien n'est imposant comme les bords du Wallersée : la grande route se prolonge sur ses rives, et termine les montagnes élevées qui les bordent.

Le ciel orageux qui nous couvroit réfléchissoit sur ce vaste miroir le tableau mobile de ses nuages sombres. Les forêts qui, à notre droite, avoient ombragé les monts au pied desquels nous passions, dévorées l'été dernier par un grand incendie, nous présentoient les tristes débris échappés à sa fureur, une terre noircie par de vastes couches de charbon, des troncs mutilés et desséchés, d'autres essayant encore de ranimer un reste de vie, et çà et là quelques frêles arbustes que leur petitesse avoit sauvés, et quelques plantes annuelles que la main réparatrice de la nature avoit semées sur ce champ de désolation.

Quand on a de pareilles scènes sous les yeux, les momens passent vite. Nous arrivâmes à l'hospice, où un dîner champêtre nous attendoit. Cet hospice, fondé par les religieux de Bénédict-Bayern, est desservi par eux; les habitans du hameau appelé Wallersée, qui est à l'extrémité sud-ouest du lac, où on a établi une maison de poste, y vont entendre l'office. L'homme ennemi du tumulte du monde, celui que son éclat a rassasié, que ses perfidies ont navré, que sa frivolité a dégoûté, trouveroit ici la retraite la plus belle, les tableaux les plus imposans, les scènes les plus majestueuses : mais l'impression constante de ces grands et pompeux objets ne produiroit-elle pas sur l'imagination des effets qu'il est plus sage d'éviter que de rechercher?

Je conçois que, par haine ou par dégoût du monde, on puisse venir chercher le repos au sein de la nature; mais alors il faut que ce soit une nature douce et riante, une amie aimable et consolante, et non une maîtresse imposante et superbe. A Wallersée, l'on se sent entraîner malgré soi vers de sombres méditations, et les pensées, refoulées en quelque sorte par les masses énormes qui vous entourent de toutes parts, et ne laissent aucune communication entre le monde et vous, se rejettent toutes sur elles-mêmes, et vous fatiguent par leur inquiète activité.

Mais un séjour de quelques jours, de quelques semaines, dans un lieu pareil, doit avoir bien des attraits! De combien d'idées et de sentimens ne doit-on pas pouvoir s'y enrichir, si on y porte une tête réfléchissante et un esprit observateur!

Les moines qui habitent cette belle retraite n'ont rien fait pour l'embellir. Il n'y a point de jardin, point d'arbres fruitiers, rien qui annonce un esprit de prévoyance ou un goût cultivé.

L'hospice est bâti au bord du lac, sur une presqu'île qui avance considérablement dans son sein. On traverse en bateau le petit golfe que forme cette presqu'île, en face du hameau de Wallersée, et l'on s'effraie de la profondeur de ses eaux, que décèle la teinte sombre de leur cristal, quoiqu'il soit d'ailleurs d'une transparence parfaite.

Nous fûmes accueillis par une décharge de boîtes, qui nous fit admirer l'écho le plus étonnant peut-être qui existe. Après l'explosion, il y a quinze secondes environ de silence; puis on entend le bruit du coup répété une seule fois, et comme si c'étoit un second coup; seconde époque de silence, puis un roulement effroyable qui se prolonge

dans la chaîne des monts qui environnent le lac au sud, à l'ouest et au nord; troisième époque de silence, et ensuite un roulement sourd, et semblable au bruit d'un tonnerre lointain, dont les éclats viennent mourir dans les profondes vallées, et troublent à peine par un murmure majestueux le silence qui les habite.

Nous trouvâmes dans l'hospice dont je viens de parler un logement commode et un fort bon dîner. Ce dernier consistoit surtout en poissons du lac, entre autres une espèce de salmone nommée *salbling* en allemand (*salmo salvelinus* : Bloch), qui est extrêmement délicat, et dont la chair ferme et d'un beau jaune rosé est en même temps très-succulente, et le renken (*salmo renke*). Ces derniers atteignent quelquefois le poids de cinq à six livres. Les autres poissons du lac sont le brochet (*esox lucius*), la lotte (*gadus lota*), la perche (*percha fluviatilis*), la truite saumonée (*salmo trutta*), il y en a qui pèsent jusqu'à quarante livres; le *cyprinus lenciscus*, et quelques autres petites espèces moins marquantes.

En général, ce lac, à cause de son extrême profondeur et de la frigidité de ses eaux, est peu poissonneux; le salbling même ne lui appartient point d'origine. Les premiers ont été apportés en 1503 du Tegernsée: d'abord on n'en apporta que six; quelques années plus tard, Balthasar, abbé de Bénédict-Bayern, en fit mettre trois cents, et c'est de cette colonie que descendent ceux que l'on y pêche aujourd'hui.

La pêche du Wallersée est très-peu productive, quoiqu'il ait près de cinq lieues de circonférence. La plupart de ces grands espaces d'eau, si imposans, si ravissans pour le coup d'œil et l'imagination, considérés sous les rapports économiques, sont très-peu profitables. Si l'on fait attention à l'étendue de terrain qu'ils couvrent, et si l'on compare ce que la même surface en champs, bois, ou prairies, pourroit rendre, avec les revenus de la pêche, ou les autres avantages que ces lacs procurent, (tels que le flottage des bois et la facilité des communications, avantages qui ne se rencontrent d'ailleurs que chez les plus grands, et eu égard à leur situation) on est effrayé de la différence des produits.

Toute la pêche du Wallersée ne rend pas 500 flor. (1100 francs); cent arpens de prairies rendroient bien davantage.

Mais en considérant la chose sous le point de vue physique; en rattachant, comme ils doivent l'être, ces grands réservoirs à l'économie de la nature; en les regardant comme d'immenses magasins où les sources environnantes se réunissent; en songeant qu'ils entretiennent une fraîcheur qui vivifie au loin la contrée, et qu'ils laissent presque toujours échapper de leur sein, ou des fleuves ou de forts ruisseaux, qui vont fertiliser les plaines, et fournissent à l'homme un moyen toujours renaissant d'aider et d'activer son industrie, on se convaincra que le plus souvent les lacs sont non seulement une beauté, mais un avantage pour le pays qui les recèle.

Je dis le plus souvent, car il n'est pas douteux que, lorsque leur nombre est trop multiplié, comme dans cette partie de la Bavière, ainsi que dans quelques cantons de la Suisse, dans le Mecklenbourg, et surtout en Finlande, il en résulte une humidité, qui, en refroidissant sensiblement l'atmosphère, nuit à la variété des productions, et condamne la végétation à une uniformité que le travail de l'homme ne sauroit vaincre.

Après le dîner, nous poursuivîmes notre route vers Mittenwald dans le comté de Verdenfels [21]. Le chemin, qui est très-bon, conduit à travers des bois, et vous ramène sur les bords d'un second enfoncement du Wallersée. Après avoir passé une montagne assez haute, vous vous trouvez dans la vallée de l'Iser, qui là n'est encore qu'une rivière médiocre, mais roulant avec rapidité sur un lit de marbre, une eau verte comme la

chrysoprase. Dans cette vallée étroite bordée d'immenses montagnes, et que vous suivez jusqu'à Mittenwald, j'ai recueilli le *tamarix germanica*, qui y croît en abondance.

Mittenwald est l'endroit le plus considérable du comté de Verdenfels. Les maisons en sont proprement bâties; leurs toits dépassent de six à huit pieds le niveau du mur, et ménagent un abri contre les pluies abondantes qui tombent souvent par torrents dans ces contrées élevées.

De longues poutres creusées, et servant de gouttières, se prolongent jusqu'au milieu de la rue, de sorte que quand il pleut chaque maison fournit sa cascade, et que le milieu de la rue ressemble au lit d'un torrent.

On compte environ trois cents bourgeois à Mittenwald. La plupart sont des laboureurs qui cultivent les vallons étroits, mais assez fertiles, qui les environnent. La température de ces cantons n'admet pas d'autre culture que celle des grains d'été, l'orge, l'avoine, rarement l'épautre (*triticum spelta*), jamais le froment (*triticum hybernum*). Les choux, la bette, le navet ou turneps, la pomme de terre, et la plupart des espèces ordinaires de légumes, y réussissent assez bien; mais aucun arbre fruitier ne sauroit y prospérer, à l'exception d'une espèce de prunier qui donne une prune longue et violette, laquelle mûrit fort tard.

Cet arbre est généralement répandu dans l'Allemagne, et se rencontre en Livonie et jusque vers les confins de la Russie; les Allemands appellent cette prune *zwetsche*. Dans les contrées méridionales où elle acquiert une maturité parfaite, cette prune est très-agréable au goût, et fournit d'excellens pruneaux. Cette espèce est très-productive, et d'une grande ressource pour le paysan dont presque toujours, surtout en Bavière, elle environne l'habitation, à peu près comme les pommiers dans les masures de Normandie. Le temps le plus favorable pour manger ce fruit est vers la fin de septembre, après que les premières gelées blanches l'ont frappé : alors il se ride, devient onctueux et véritablement succulent.

Une branche assez singulière de l'industrie des habitans de Mittenwald est la fabrication des violons : c'est la source du bien-être de cet endroit.

On ne se douteroit pas que, dans le sein des Alpes de la Bavière, se construisent ces instrumens que l'on exporte par milliers jusque dans le fond de la Russie, et l'on n'iroit pas chercher la source de l'harmonie qui réjouit les oreilles moscovites, au pied des rochers du Garvendel et vers les sources de l'Iser. Cette branche de commerce, qui remonte à une époque assez reculée, et qui s'est conservée jusqu'à présent, fait vivre un bon nombre d'individus. Un violon ordinaire se vend douze francs, ceux qui sont plus soignés se vendent plus cher; les mieux travaillés coûtent deux louis ou vingt-deux florins.

Une chose en général digne de remarque, c'est l'industrie variée qui se rencontre dans les pays de montagnes, surtout dans la Bavière, et particulièrement dans le Tyrol. Le principe de cette industrie et sa nature méritent que je m'y arrête un moment : cela me conduit d'ailleurs à donner préliminairement du Tyrol une idée générale, et à réunir sous un même point de vue des détails qui entraveroient le récit du voyage proprement dit.

DÉTAILS STATISTIQUES, GÉOGRAPHIQUES ET MORAUX, PRINCIPALEMENT SUR LE TYROL.

Les grandes Alpes qui offrent aux yeux du voyageur un spectacle si imposant, et des scènes si variées et si pompeuses, ne procurent à l'homme qui les habite que des ressources précaires et une subsistance difficile. Dans la partie septentrionale des Alpes, où la rigueur du climat n'est pas tempérée par les douces haleines des vents du midi, on ne rencontre plus, à des hauteurs médiocres, ni grains ni légumes; et les prairies, les pâturages et les bois sont les seules ressources de ces contrées.

Les vallons sont fertiles; mais du côté de la Bavière, jusqu'aux sommets qui dominent la vallée de l'Inn, les vallons sont presque tous fort élevés, d'une température déjà très-froide, et exposés à des pluies si fréquentes, que souvent l'été s'écoule sans que l'on en ait ressenti les chaleurs, et sans que les grains aient pu acquérir une maturité complette.

Du côté de l'Inn, le versant des eaux se dirigeant vers le midi, une température beaucoup plus douce se fair sentir : c'est ce que j'aurai soin de faire observer en poursuivant le récit de ce voyage.

En quittant la vallée de l'Inn, et en se portant vers le sud, on atteint les hauteurs du Brenner, et alors la pente vers l'Italie continue sans interruption. Dans cette partie, les vallées sont extrêmement fertiles, et la végétation en est très-variée; mais elles sont si étroites et si populeuses, qu'il s'en faut de beaucoup qu'elles puissent nourrir leurs habitans.

En vain ces derniers, ont-ils arraché à la nature le plus petit coin de terre végétale, pratiqué des champs sur des précipices, gravi les sommets les plus escarpés, pour y défricher les plateaux qui s'y sont formés par la suite des siècles et le décroissement lent et successif des montagnes. Le sol qu'ils conquèrent ainsi sur une nature sauvage ne fournit pas à beaueoup près les moyens de subsistance et d'échange qui leur sont nécessaires. Dans le Tyrol méridional jusque vers Roveredo, où les vallées s'élargissent, on cultive la vigne dans les fonds et sur le penchant des montagnes, et quelques grains sur les hauteurs.

Dans le Tyrol septentrional et dans les Alpes Bavaroises, les pâturages, les bois et les produits des troupeaux qui habitent dans l'été les hautes Alpes, n'offrent que des moyens d'existence insuffisans. Les Alpes de la Bavière ne forment qu'une lisière étroite, excepté vers le comté de Verdenfels qui a été réuni à ce duché. La plupart des colons qui les cultivent appartiennent à des villages situés dans la plaine qui s'étend à leur base, et les habitans de ces villages ont ainsi une double source de prospérité, puisque la plaine remplit leurs greniers, tandis que la montagne leur livre des bois et de succulens pâturages.

Les Tyroliens, au contraire, lorsque l'approche de la mauvaise saison (qui commence de très-bonne heure sur les hautes montagnes) se fait sentir, obligés de se renfermer dans leurs villages, où les neiges et les torrens les emprisonnent, et autour desquels la nature n'offre plus la moindre trace de reproduction, cherchent alors dans d'industrieux travaux un supplément à leurs besoins. On auroit peine à se figurer la diversité et la variété des branches d'industrie que ces honnêtes montagnards cultivent.

Dans le Vorarlberg, ils mettent à profit les immenses forêts qui les environnent; le bois qu'elles leur fournissent est travaillé en charpente. On y construit des boutiques, des maisons entières, dont les pièces détachées et numérotées, sont transportées sur des traî-

neaux dans le temps des neiges jusqu'à Bregenz, et là sont chargées sur des bateaux qui les transportent à l'autre extrémité du lac de Constance [22], à Stein et à Schaffouse. Un grand nombre de bateaux du lac se construisent à Hart, bourg du Voralberg. Pendant ce temps, les femmes brodent des mousselines pour les négocians de Botzen ou de Suisse, particulièrement de Saint-Gall, Trogen et Hérizau; elles tricotent des bas et des bonnets, qu'elles débitent en Bavière. Ce genre d'industrie occupe surtout les habitans de Schwatz. Dans les paroisses de Scheidegg et de Lindenberg, il se fabrique une énorme quantité de chapeaux et de corbeilles de paille, dont une partie est travaillée avec soin et élégance, et se vend en Allemagne. La filature du lin occupe particulièrement les femmes de l'âpre vallée de Montafon. C'est un coup d'œil intéressant, quand on entre pendant l'hiver dans la demeure d'un de ces montagnards, de voir quelquefois dix femmes assises autour d'une table, toutes le fuseau ou le rouet à la main; plus loin dans un coin vous voyez un vieillard qui fait des houpes, ou un jeune garçon qui le dispute à sa jeune sœur pour l'adresse et l'activité à manier le fuseau. Il y a des femmes des environs de Bregenz, qui d'une livre de coton filent jusqu'à cent trente fuseaux, chacun à deux mille aunes de Vienne.

Il y a des villages entiers dans les vallées élevées du Tyrol, qui chaque année sont, pendant deux mois entiers, abandonnés par tout ce qui est homme ou garçon. Ceux de la vallée de Montafon émigrent par bandes de trente et quarante, et vont exercer en Suisse et en Allemagne les métiers de charpentiers ou de maçons. Les enfans, conduits par un vieillard, quittent aussi le toit paternel, dès qu'ils peuvent gagner leur subsistance au moyen de leur travail. Ils partent munis d'une cornemuse et d'un havre-sac avec une petite provision de pain d'avoine, et vont la plupart en Souabe s'engager comme pâtres, pour un salaire extrêmement modique. Là, ils passent l'été au milieu des champs et des pâturages, vivant d'un pain grossier ou de quelques racines, et conservant au sein de cette vie pénible et solitaire une humeur gaie et une moralité constante. Vers la fin de l'automne, les mêmes vieillards les ramènent dans leurs sauvages hameaux; chacun d'eux rapporte 5 à 6 florins (12 à 13 francs) pour fruit du travail de tout un été.

Dans d'autres parties du Tyrol, le montagnard suit d'autres branches de commerce ou d'industrie. L'esprit vif et gai de ces bonnes gens les rend susceptibles d'entreprises hardies, de courses lointaines et de spéculations ingénieuses.

Le séjour des montagnes, l'aspect de ces belles solitudes fait naître le penchant à la méditation. Le besoin aiguillonne l'industrie, et de quoi l'imagination excitée par le besoin n'est-elle pas capable?

La mécanique a surtout un attrait particulier pour les Tyroliens, et ils y réussissent d'une manière souvent étonnante. Je pourrois citer de nombreux exemples de travaux vraiment merveilleux en ce genre. Je ne ferai ici mention que du célèbre Pierre Anick, qui de simple pâtre est devenu le meilleur géographe de l'Allemagne, et a construit, par la seule force de son génie, un globe d'une perfection étonnante, et que l'on voit encore au château d'Inspruck. Nous lui devons la meilleure carte du Tyrol. Bacler d'Albe en a beaucoup profité.

La mécanique est une science éminemment amie de l'homme, si je puis m'exprimer ainsi: elle paroît être le partage du génie plus qu'aucune autre, puisqu'avec un esprit observateur et réfléchi, l'homme le plus dépourvu d'études et d'instruction peut surprendre les secrets de la nature, et faire une application utile des moyens de force et de mouvement qu'elle lui présente. Dans un pays où les eaux s'échappent et circulent de tous côtés, où chaque habitation domine sur un ruisseau, sur un torrent, ou dispose d'une source bienfaisante,

l'homme a dû songer de bonne heure à s'approprier la vertu de ces moteurs perpétuels et infatigables. Aussi, dans les vallons les plus élevés, vous voyez chaque ruisseau tomber d'espace en espace sur des roues grossièrement travaillées, mais dont le mécanisme simple remplit les fonctions les plus importantes du ménage. La mouture des grains, la fabrication des huiles, l'aiguisement ou le remoulage des outils, l'arrosement des prairies, tout cela est l'office des ruisseaux et des moulins qu'ils mettent en mouvement. Chaque paysan a son moulin, et disposant une fois de ce principe d'action, il le modifie suivant son industrie et ses besoins.

J'ai lu dans un ouvrage intéressant sur le Tyrol, écrit en 1796 par M. Röhrer, auquel je dois une partie des détails contenus dans cette division de mon ouvrage, qu'étant entré dans la cabane d'un paysan, il n'y avoit trouvé personne, si ce n'est un enfant au berceau; que, frappé de voir ce berceau suivre un mouvement égal et constant, sans que personne le remuât, il avoit recherché la cause de ce phénomène; qu'en s'approchant, il avoit vu une corde attachée au berceau; et, qu'en suivant cette corde qui traversoit le mur de la maison, il avoit reconnu qu'elle se prolongeoit jusqu'à une pièce de bois à laquelle une roue, mise en mouvement par un ruisseau voisin, imprimoit un balancement uniforme.

Les ruisseaux des montagnes sont donc les véritables serviteurs de ceux qui les habitent. On sent combien de temps, combien de peines épargnées par ces auxiliaires qui ne se lassent jamais, et ce n'est pas un des spectacles qui m'ont le moins intéressé dans les voyages que j'ai faits dans ces contrées.

Le Tyrolien applique les ressources que la mécanique lui offre à la préparation d'une quantité d'ouvrages industrieux qu'il va ensuite débiter dans l'étranger.

Ce sont de jolis ouvrages en menuiserie, des boîtes, des étuis, de la tabletterie, qui s'exporte jusqu'en Espagne et en Portugal; ce sont des gants, des ouvrages en peau de chamois très-estimés et recherchés en Allemagne (surtout ceux fabriqués dans le Zillerthal); ce sont de petites sculptures, des images, des gravures; enfin une foule d'ouvrages plus ou moins finis, plus ou moins ingénieux, que ceux qui les ont faits transportent eux-mêmes au loin.

On peut estimer à trente et quarante mille le nombre de Tyroliens qui émigrent, et reviennent tous les ans dans leurs foyers. Il seroit trop long et fastidieux d'énumérer tous les genres d'industrie auxquels ils se consacrent. Architectes, graveurs, sculpteurs, travailleurs en stuc, en plâtre, maçons, négocians. Il y en a qui entreprennent l'exploitation et l'abattis des forêts en grand, et tout cela pour des prix très-médiocres : accoutumés à vivre de peu, un modique salaire leur suffit. Quelques-uns mettent à profit les plantes balsamiques et parfumées de leurs montagnes, et composent des sachets ou des poudres, où ils combinent les plantes auxquelles ils attribuent le plus de force et de vertu, et qu'ils intitulent thé pour la bile, ou pour la poitrine, etc.

Cette source de profit ne laisse pas que d'être productive. C'est surtout dans le Wipthal que ce genre d'industrie est en usage; il en est qui se livrent à de plus grandes spéculations, et qui, poussant leur course jusqu'en Amérique et jusqu'aux Indes, en sont revenus après plusieurs années avec un pécule considérable. De retour dans leur village, ils ont partagé leur profit avec leurs rustiques associés, et cela avec une probité irréprochable, et sans même vouloir s'attribuer pour leur part une plus grande portion du gain. En général, presque tout le profit du négoce se partage entre des associés du même village ou de la même contrée; une heureuse communauté unit toujours ces braves gens. Rarement l'absence dure plus d'une année; le plus souvent elle finit avec la belle saison pour les négocians comme avec la mauvaise pour les ouvriers.

A leur retour, les associés se réunissent, et le Tyrolien voyageur jette sur la table son sac d'argent. Chacun prend la part qui lui revient en proportion de ce qu'il y a mis, et alors tous les comptes sont faits. L'assemblée finit par des serremens de main amicaux, et par un banquet fraternel où la gaîté règne, et où l'on discute les projets de commerce pour l'année prochaine. Dans le Tyrol septentrional, il y a peu d'exemples de dispute et de procès pour ces sortes d'affaires. Le Tyrol italien offre des mœurs différentes, un esprit moins franc, des manières plus civilisées, mais un caractère moins estimable. Cette habitude de voyager cultive et ouvre généralement l'esprit du Tyrolien, ajoute à ses connoissances, et le familiarise avec les usages des pays qu'il a visités. Aussi quelquefois on est tout étonné de trouver au fond des vallées les plus écartées des hommes raisonnant à merveille sur des choses tout-à-fait étrangères à leur état apparent, et parlant avec intelligence et agrément de ce qu'ils ont vu, et de ce qui se fait ailleurs.

Dans le voisinage de la Suisse et du lac de Constance, c'est une chose intéressante de voir au printemps les montagnards, qui étoient descendus dans la plaine, abandonner leurs villages et regagner par caravanes les Alpes qui doivent pendant l'été nourrir leurs troupeaux, et alimenter la source du lait onctueux qui leur sert à préparer leur beurre et leur fromage.

Lorsque le soleil du printemps a fait fondre les neiges des basses Alpes, toute la famille se met en mouvement; femmes, enfans, vieillards, troupeaux, emportant leurs provisions dans leurs nouvelles demeures, et disant adieu à celles qu'ils quittent. La caravane, précédée des troupeaux mugissans, se met en route en chantant, tandis que les pâtres font retentir les échos du son de leurs flûtes agrestes. C'est ainsi que dans toutes les montagnes du Tyrol la population est dans une fluctuation continuelle, suivant les saisons, ou le genre d'industrie des habitans. Pendant l'émigration, les bourgs les plus populeux paroissent déserts; on n'y rencontre plus que des femmes en petit nombre, quelques vieillards et les plus petits enfans. Le reste est occupé au loin à recueillir avec peine l'honorable salaire qui doit alimenter la contrée.

Les Tyroliens sont en général très-dévots et même superstitieux. Partout où l'imagination est ébranlée par de grandes images et par le spectacle continuel de phénomènes imposans, les idées superstitieuses trouvent un accès plus facile; la vie contemplative des bergers, les connoissances qu'ils acquièrent de certaines propriétés des plantes, l'habitude qu'ils ont d'observer le cours des astres dans les belles soirées d'été, leur ont souvent acquis chez le vulgaire la réputation de sorciers. Cependant il est extrêmement rare que dans le Tyrol on entende parler d'exercice de sortiléges ou de pratiques répréhensibles, tendant, de la part des montagnards, à tromper les esprits foibles, ou à mettre à profit la crédulité de leurs semblables. A la vérité, il n'est guère de canton qui n'ait son histoire particulière, et dans lequel on ne vous indique quelque place célèbre, ou par l'apparition des esprits et du démon, ou par quelque fait merveilleux dont la tradition s'est conservée d'âge en âge.

C'est ordinairement dans le creux de quelque rocher imposant et solitaire, au sommet d'un mont presque toujours environné de nuages, ou dans les parties les plus reculées d'une sombre forêt, que les mystérieuses apparitions sont censées se passer. Mais je le répète, ces aberrations d'une imagination vive et mobile n'ont aucune influence funeste sur la tranquillité et la moralité des habitans. La classe des curés se composant chaque jour avec plus de soin, peu-à-peu une instruction claire et raisonnable fera disparoître ces restes d'une barbarie qui semble, dans son impuissance, s'être refugiée dans les endroits du globe les plus inaccessibles.

Les chemins du Tyrol, les ponts, les maisons sont surchargés avec profusion d'images religieuses et de monumens de dévotion. Ce sont de petites chapelles, des vierges, des croix et surtout des Christs tout aspergés de sang, et auxquels les grossiers artistes qui les travaillent s'étudient à donner une figure lamentable et une expression effrayante.

Il n'y a pas une maison un peu considérable, qui n'ait son saint Florian, son saint George, ou son saint Sébastien. Les églises sont généralement assez belles, mais couvertes d'ornemens presque toujours d'assez mauvais goût. Cette multiplicité de monumens mystiques prouve le penchant religieux des Tyroliens. Souvent le long des routes vous rencontrez des familles entières agenouillées devant ces saintes images, faisant leurs prières, et invoquant l'assistance de la Divinité, ou la remerciant d'avoir heureusement passé la journée. Presque toujours au pied de la statue d'un saint ou d'un crucifix jaillit une source rafraîchissante et pure, qui présente ainsi le bienfait à côté de l'image du bienfaiteur.

Cette disposition religieuse des montagnards du Tyrol et de la Bavière est un bien pour le gouvernement et pour eux-mêmes. Dans une contrée où la nature présente sans cesse à l'homme des images fortes, et donne à son caractère une teinte primitive plus énergique et plus âpre, il a fallu une religion aussi consolante dans sa morale, et aussi absolue dans ses dogmes que l'est la religion catholique, pour subjuguer et convaincre ces âmes rudes, mais droites. Les pratiques de cette religion ont attaché ces mêmes âmes, et ont fixé par l'habitude leurs idées sur un même ordre de principes et de vérités. Il falloit frapper les sens, ôter l'embarras du doute, occuper l'imagination pour convaincre, ou plutôt pour subjuguer les esprits.

Il y a long-temps qu'on a dit que la religion étoit la morale du peuple; un peuple sans religion seroit donc aussi sans morale : mais jamais un peuple montagnard ne sera sans religion.

Les Tyroliens, scrupuleux observateurs des conventions sociales, ne sont pas moins sévères dans leurs mœurs. Leur extrême activité exclut l'idée habituelle du vice, et bannit le repos qui lui permet de se développer. Pendant la durée des longues émigrations dont j'ai parlé, il n'y a pas d'exemple qu'un mari ait à son retour retrouvé sa femme infidèle ou sa famille désunie. Après plusieurs années d'absence, le jour où le Tyrolien revient dans ses foyers est signalé par les caresses les plus franches de la part de sa compagne, et ce jour est un nouveau jour de noces pour les deux époux.

Les relations entre les garçons et les filles ne sont pas tout-à-fait aussi irrépréhensibles. La nature a des penchans auxquels on ne résiste pas toujours. On se rappellera ce que j'ai dit des bergers des montagnes Bavaroises, de leurs amours et de leurs mariages. En Tyrol, il y a plus de contrainte et de réserve; lorsqu'une liaison entre une fille et un garçon est découverte, alors le couple amoureux devient l'objet de la risée de toute la commune; on épie les amans *pour leur jouer des tours*. Le plus souvent on habille une poupée ridicule que l'on place au-dessus de la porte du galant; mais si la fille devient enceinte, le mariage s'en suit toujours.

Il arrive souvent dans la chaleur du vin, ou des plaisirs d'un jour de fête, que des disputes s'élèvent, et se terminent par une lutte sérieuse : mais tout cela passe avec la cause qui l'avoit fait naître; point de rancune, point de vengeance. Le lendemain, ou le dimanche d'après dans le parvis de l'église, l'agresseur tend à celui qu'il a offensé une main sincère, en lui disant : *camarade, pardonne-moi*, et cette excuse cordiale finit pour jamais la querelle.

Tout ce que je dis ici s'applique surtout aux montagnards des parties septentrionales

du Tyrol, et à ceux de la Bavière, quoique ces derniers aient un caractère moins distinctif et moins prononcé, et ne forment point corps de nation.

Les Tyroliens du midi, connus sous le nom de Welsch-Tyroler, avec les mêmes talens et la même industrie, n'ont ni la même pureté ni la même loyauté. Un climat plus doux, plus d'abondance, plus de richesses, les habitudes du luxe, le voisinage de la riche et voluptueuse Italie, ont altéré et leurs mœurs et leur caractère. Dans le seul cercle, dit des Confins, on a calculé qu'il y avoit plus de procès et d'avocats que dans tous les autres cercles du Tyrol allemand pris ensemble. Il semble que les habitans de cette dernière contrée gagnent en prospérité morale ce que les autres ont en prospérité physique. Les vallées délicieuses dites Val di Non et Val di Sol, les bords enchantés du lac de Garde, où les citronniers et les orangers croissent en pleine terre, et répandent dans l'atmosphère le luxe de leurs parfums, énervent les âmes, et les disposent davantage au plaisir et à la mollesse. Là aussi, le voisinage des nombreuses manufactures de la Lombardie et du Vénitien, met en mouvement une foule de mains industrieuses, tandis que les habitans des sombres vallées du Nord, filent le chanvre et le lin, productions d'un sol plus sévère, les fuseaux des Tyroliens du midi se chargent de la soie dont la récolte est une richesse de leurs contrées.

Cependant ces nuances, résultat nécessaire de la différence du climat et des productions, n'empêchent point que l'on ne remarque partout les principaux traits du caractère national.

Le Tyrol est enfermé de tous côtés par de vastes montagnes, dont il est lui-même un assemblage et une masse continue, entrecoupée par trois vallées principales, et par vingt-six vallées secondaires; en tout vingt-neuf vallées habitables. Il forme un tout géographique et politique. Ses habitans ont été soumis, depuis des temps infinis, à une administration uniforme et ont joui des mêmes privilèges. Ce caractère de liberté, naturel à tous les montagnards, est encore dans toute sa vigueur dans le Tyrol. Le souverain n'en est en quelque sorte que le premier citoyen, et le protecteur; le Tyrolien n'étoit assujetti à presqu'aucune des obligations qui pèsent sur les autres provinces de la monarchie autrichienne.

C'est surtout eu égard à la conscription militaire que l'impossibilité de plier cette nation au joug imposé aux autres, a été reconnue.

L'empereur Joseph, ayant voulu, en 1785, assujétir les Tyroliens à des levées réglées pour le service militaire, malgré tous les soins de l'administration, on ne put venir à bout d'exécuter les mesures prescrites.

Quelques conscrits, quittant leurs chaumières, se mirent à errer comme des insensés dans les lieux les plus inaccessibles de leurs montagnes, couchant dans les bois et les cavernes, et vivant comme de véritables sauvages. D'autres commirent des vols et se firent criminels pour ne pas être soldats, parce qu'une loi sage déclare incapables de défendre la patrie, ceux qui l'ont déshonorée; d'autres enfin désertèrent par bandes nombreuses. Plus de quatre cents jeunes gens du seul district d'Ehrenberg passèrent à l'étranger, et ne revinrent que lorsque l'empereur, pendant la guerre contre les Turcs, eut publié une amnistie générale, en déclarant qu'aucun ne seroit forcé de prendre du service contre son gré. Avec quel enthousiasme ils revinrent alors retrouver ces lieux qui avoient perdu pour eux tous leurs charmes, du moment où la liberté leur avoit été ravie!

Tous les efforts, toutes les tentatives que l'on a faites depuis, pour assujétir la nation tyrolienne à un service militaire régulier, ont été sans succès. Dans les momens de danger, on a fait la levée en masse; mais elle a beaucoup plus retenti dans les gazettes que dans le

pays même. Le Tyrolien est cependant très-disposé à se battre pour la défense de son pays, pourvu que l'on ne le conduise pas hors de ses frontières. Il lui faut une guerre de montagne, de poste; chasseurs déterminés et intrépides, et tireurs adroits, ils se mettent en embuscade, et sont excellens pour harceler l'ennemi, aller à la découverte, enlever les postes avancés. Les corps de chasseurs volontaires, formés de Tyroliens, ont toujours servi avec courage, et se sont distingués particulièrement dans la dernière guerre contre les François, à Famars, à Courtrai, et dans le Tyrol même.

Aujourd'hui le gouvernement autrichien [23] ne s'occupe que d'un plan de défense général du pays. L'idée est de former un corps de vingt-quatre mille hommes levés dans le Tyrol, et qui ne pourroient jamais être employés qu'à le défendre. Le marquis de Chasteler, lieutenant-général et l'un des officiers les plus distingués de l'armée autrichienne, est chargé de l'organisation de ce plan de défense; mais il est douteux qu'il puisse jamais réussir à compléter ce corps.

Au surplus, il n'y a point de pays plus aisé à défendre que le Tyrol. On ne peut y pénétrer d'aucun côté, si ce n'est par des vallées ou des gorges excessivement étroites. Ce sont, vers le nord et l'est, celles de Finstermünz, de Bregenz et de Feldkirchen, de Renti, de Scharnitz et de Kufstein. La plupart sont bien fortifiées et presque inexpugnables.

La vallée de l'Adige est la seule qui présente un accès plus facile; mais une fois arrivé à Botzen, le vallon de l'Eisack, qui remonte en passant par Brixen jusqu'au Brenner, devient si étroit, que le plus souvent il n'a que la largeur du chemin, et celle de cet impétueux torrent, qui mêle ses eaux à celles de l'Adige, une lieue au-dessous de Botzen. Pour assurer cette vallée, le projet étoit de construire une forteresse sur les hauteurs qui dominent Brixen, et le but du dernier voyage que l'archiduc Jean a fait dans ce pays a été d'examiner cette position, et en général, de voir sur les lieux comment on pourroit encore ajouter aux moyens de cette grande forteresse naturelle, jetée en avant de la monarchie autrichienne.

C'est aussi sous le point de vue militaire, bien plus que sous celui des finances, que la possession du Tyrol est importante pour l'Autriche : il n'y a aucune de ses provinces où l'impôt soit moins productif, et d'où le fisc ait moins à retirer.

Le Tyrolien paie très-peu d'impôts, et il n'y a nulle différence entre la taxe [24] du paysan et celle du noble. Le paysan jouit de temps immémorial de très-grands priviléges, et il prend même sa place dans les municipalités des villes les plus importantes. Ce sentiment d'une honorable égalité, qui élève toutes les classes, en assurant à toutes des droits semblables, imprime au caractère de ces montagnards une sorte d'élévation, d'aisance et de dignité qui se remarque facilement dans leur maintien et leurs manières.

Le pays a des états; ces états se rassemblent *(in pleno)* en plein, lorsque le souverain les convoque, et alors ils sont composés des prélats, y compris le commandeur teutonique du bailliage de l'Adige, de tous les nobles immatriculés, des députés des villes, et de deux députés de chaque cercle d'arrondissement. Ces états se réunissent sous la présidence du souverain, ou en son absence sous celle du maréchal de la province; mais cette convocation n'a lieu que rarement.

Les états sont représentés habituellement par un comité qui est permanent depuis 1783. Ce comité est composé de deux prélats, deux nobles, trois députés des villes, trois des cercles, présidés par le gouverneur.

Je ne fais pas mention des évêchés de Trente et de Brixen, qui, avant leur réunion, avoient leurs députés, et faisoient partie des états, quoique leurs évêques, en leur qualité

de princes de l'Empire, eussent des priviléges et une juridiction séparés. Aujourd'hui ces évêques sont assujétis aux mêmes règles que le reste de la province.

Les états s'occupent de tout ce qui concerne le bien du pays, particulièrement de la dette, des impôts et du militaire [25].

Outre l'impôt territorial dont j'ai parlé, il y a des douanes dont le tarif est beaucoup plus modéré que dans les autres provinces autrichiennes; ce tarif a été fixé en 1786. Ces droits portent sur les marchandises qui sortent du pays, y entrent, le traversent, ou y sont consommées. Les étrangers seuls paient le droit de *transit*. On estime à 500,000 fl. le produit du passage des marchandises étrangères, ou vendues à l'étranger. Il existe aussi un impôt sur les vins. Les états perçoivent l'impôt foncier commun, l'impôt noble ou sur les dîmes et redevances, et l'impôt sur les boissons, à charge par eux de subvenir à certaines charges déterminées. Les agens du prince perçoivent le reste qui sert à subvenir à d'autres dépenses.

La province du Tyrol, se composant de tous côtés d'une masse de montagnes énormes et souvent inaccessibles, n'offre, comme je l'ai déjà dit, à ses nombreux habitans qu'une quantité insuffisante de sol propre à la culture. On évalue la population du Tyrol à sept cents mille âmes (ce qui fait quatorze cents par mille quarré), et le pays fournit à peine de quoi en nourrir la moitié. En estimant seulement à 3 fl. la quantité de grains qu'il faut pour nourrir chaque individu pendant la moitié de l'année, cela feroit par an 2,100,000 fl. pour ce seul article.

Les objets manufacturés, de luxe, et les denrées coloniales que les Tyroliens tirent du dehors, doivent au moins être évalués. 1,500,000

Le Tyrol est obligé de tirer des pays voisins, même du foin et de la paille : en portant cet article à 100,000

cela fait en tout à peu près : . . . . 3,700,000 fl.

que le Tyrol est obligé de payer par an à l'étranger. Voici les moyens qu'il a de rétablir la balance :

1°. Les douanes de transit rendent par an . . . . 500,000 fl.

le commerce des soies 450,000

la vente des bois dans l'étranger 300,000

(le droit de sortie est évalué sur cet article à 33,000 florins.) En évaluant à trente mille le nombre de Tyroliens qui émigrent tous les ans, et estimant à 30 fl. le gain net que chacun rapporte, cela fait 900,000

2°. Les vins avoient autrefois un débit étendu; mais aujourd'hui le goût pour ces vins est tombé, et on peut tout au plus calculer sur quinze mille eimer d'exportation annuelle en Bavière et en Souabe; l'eimer de soixante pots à 15 fl. 222,000

3°. Les manufactures du Tyrol, la vente des objets qui y sont fabriqués et qui s'en exportent, les profits de commission qui ne laissent pas que d'être considérables surtout à Botzen et Rovérédo, le produit des foires de Botzen et de Hall, peuvent rendre net au moins 1,000,000

4°. Les mines d'argent de Schwatz sont exploitées depuis plus de deux cents ans. Dans le 17e siècle, elles ont rendu jusqu'à 16000 marcs d'argent par an. Ces mines et la ville de Schwatz ont beaucoup perdu de leur splen-

3,372,000 fl.

De l'autre part,	3,572,000 fl.
deur. Les mines de sel à Hall sont considérables, mais moins productives que celles de Berchtesgaden. Les mines et les salines rendent environ 800,000 fl.; mais la presque totalité est payée par le pays, ou dépensée pour frais d'exploitation. On évalue le produit net de cette partie à environ	100,000 fl.
5°. La vente des bestiaux est un objet considérable, et est estimée rendre au pays au moins	300,000 fl.
6°. Il existe encore quelques branches de revenus pour le pays, tels que la vente de plusieurs sortes de fruits, citrons, raisins, pommes, même des cerises, noix, etc., que l'on peut évaluer à	50,000 fl.
Total général :	3,822,000 fl.

Enfin le passage des étrangers et quelques autres sources casuelles fournissent encore au pays des ressources que je ne porte point en ligne de compte. Mais on peut juger par le calcul total que la balance est à peu près égale, et que le Tyrol, outre la consommation de ses productions intérieures, a dans des moyens d'industrie, ou dans des sources d'exportation, de quoi se procurer du dehors pour près de quatre millions d'effets ou de denrées d'utilité ou d'agrément.[26]

Insensiblement je me suis laissé entraîner à tracer une esquisse générale du Tyrol; de son état physique, administratif, moral et militaire : pour compléter cet aperçu, il ne me reste plus qu'à dire deux mots de son histoire et de sa division géographique.

Le Tyrol, non compris le Vorarlberg, s'étend depuis le 45° 47′ de latitude jusqu'au 47° 22′ N., et depuis le 27° 42′ jusqu'au 30° 30′ de longitude E.; il comprend quatre cent quatre-vingt milles quarrés. Le Vorarlberg comprend cent soixante-un milles quarrés; la totalité des habitans est, comme je l'ai dit, d'environ sept cent mille.[27]

Dans l'origine, le Tyrol proprement dit étoit un assez petit pays, dont Berthold, comte d'Andechs et marquis d'Ystrie, saisit la souveraineté lorsqu'en 1180, Henri le Lion fut mis par Frédéric Ier au ban de l'Empire. Il n'y avoit pas été formellement autorisé par l'empereur; cependant ce seigneur, qui tenoit le comté de Tyrol, comme vassal de la Bavière, prit alors le titre de Duc *de Méranie*, du nom de la ville de Méran où il établit sa résidence. Ainsi Méran donna alors son nom au souverain du Tyrol; comme le château de Tyrol, bâti sur les hauteurs qui dominent Méran, l'a donné à tout le pays.

A cette même époque, d'autres anciens vassaux de la Bavière s'érigèrent en souverains. Les évêques de Salzbourg, de Passau, d'Augsbourg et de Ratisbonne augmentèrent leurs domaines et établirent leur immédiateté.

Plus anciennement, du temps des Agilolfinges[28], tout le pays connu aujourd'hui sous le nom de Tyrol, avoit fait partie de l'antique monarchie bavaroise qui renfermoit alors l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, le pays de Salzbourg et le Duché de Bavière tout entier. L'illustre famille des Agilolfinges, qui, de temps immémorial, avoit donné des chefs aux Boïens ou anciens Bavarois, fut protégée par Théodoric, roi d'Italie, contre les invasions des Francs. Ce prince célèbre établit Théodon duc de Bavière (vers 508.). Cette dynastie, la plus ancienne de l'Europe, s'allia plus tard avec celle de Charlemagne.

Tassilon II s'étant attiré la disgrâce de ce grand homme, fut conduit en France ainsi que toute sa famille; elle y fut dispersée dans différens cloîtres. L'on croit que Tassilon mourut dans l'abbaye de Jumièges.

La dynastie françoise des Carlovingiens remplaça, depuis 780 jusqu'en 912, celle des

Agilolfinges. La Bavière et ses dépendances, conséquemment le Tyrol, furent annexées par Charlemagne à son vaste empire. La dynastie françoise se termina à Louis IV, dit *l'Enfant*, qui fut roi de Bavière et empereur d'Occident. Il mourut en 912. A cette époque, la Bavière passa à différens princes.

L'empereur Henri IV, après la déposition d'Otton de Nordheim, la donna à Welphe, ou Guelphe I, de l'illustre maison d'Est. La lutte violente qui s'engagea entre l'autorité du Saint-Siége et celle des empereurs, favorisa l'ambition des seigneurs particuliers, et l'établissement de la noblesse immédiate. Dans ces temps malheureux, tous les liens d'ordre public étant ou relâchés ou rompus, l'anarchie s'établit parmi les petits vassaux de l'empereur ou des grands feudataires de l'Empire : car alors les *peuples* proprement dits, n'avoient point d'existence politique.

Les Guelphes acquirent en Allemagne une puissance immense; leurs états s'étendoient depuis l'Adriatique jusqu'à la Baltique.

Cet édifice de grandeur s'écroula pourtant du moment où l'empereur Frédéric I, dit *Barberousse*, eut, à la diète de Wurtzbourg, en 1180, fait déclarer Henri le Lion, dernier duc de Bavière, de la famille des Guelphes, déchu de tous les fiefs qu'il tenoit de l'Empire.[29] Ce seul arrêt de l'autorité légitime et suprême suffit pour anéantir ce colosse, qui sembloit plus puissant que l'empereur et l'Empire réunis. Henri ne garda que le duché de Brunswick.

Ce fut alors que la Bavière fut donnée par Frédéric I à Otton de Wittelspach, dit *le Grand*, descendant d'Arnoud, comte de Scheyern (ensuite de Wittelspach). Cette illustre maison se rattache par les femmes, aux Agilolfinges.

A cette même époque, Frédéric détacha de la Bavière, l'Autriche dont il fit un duché particulier. La Styrie et la Carinthie furent également détachées de la Bavière; et le comté du Tyrol, devenu le partage de Berthold comte d'Andecht, ainsi que nous venons de le dire, fut pour long-temps séparé de l'ancienne masse des états bavarois.

Albert, comte de Tyrol en 1248, occupa ce pays du droit de sa femme, qui étoit de la famille d'Andecht. Il eut deux filles qui partagèrent sa succession et qui épousèrent, l'une un comte de Hirschberg, l'autre un comte de Goritz : ce dernier acheta la portion d'héritage de son beau-frère. Enfin Marguerite, dite *Maultasche* à cause de la configuration hideuse de sa bouche, dernière descendante de la maison des comtes de Tyrol et d'Andecht, en l'an 1363, le jour de saint Polycarpe, fit donation aux trois frères Rodolphe, Léopold et Albert, ducs d'Autriche, du comté de Tyrol, comme étant ses plus proches parens. Depuis ce temps, non seulement la maison d'Autriche en est restée en possession, mais elle l'a successivement et considérablement augmenté. Savoir :

1°. En 1373, les ducs de Padoue de la maison de Carrare cédèrent à Léopold le débonnaire d'Autriche, les trois seigneuries sur les frontières d'Italie, d'Yvan, Selvan et Castel-Alto ou le Valsugan. 2°. En 1500, Maximilien I, empereur, ayant hérité du Pusterthal, après la mort de Léonard, dernier comte de Goritz, l'incorpora au Tyrol. 3°. Le même empereur, mettant à profit les troubles qui s'étoient élevés entre les différentes branches de la maison de Bavière, enleva à ce duché les seigneuries de Kufstein, Kizbichel et Rattenberg dans la basse vallée de l'Inn, et les réunit en 1504 au Tyrol, pour s'indemniser des frais de la guerre qu'il avoit faite contre Robert, fils de l'électeur palatin et gendre de feu le duc Georges le Riche, dernier duc de Landshut. 4°. Le même Maximilien, ayant enlevé aux Vénitiens la commune d'Ampero, les Quatre Vicariats, la ville et préture de Rovérédo, la ville d'Arco près le lac de Garda, les réunit au Tyrol. (décembre 1516.)

Le Vorarlberg a été antérieurement administré séparément. Cette dernière province se compose des seigneuries de Bregenz, Hohenems, Hoheneck, Pludenz, Sonnenberg, Montafon et Feldkirch, qui successivement ont été acquises par la maison d'Autriche.

Ces pays réunis forment du Tyrol une vaste et belle province revêtue du modeste titre de comté, mais sans contredit le plus grand comté qu'il y ait en Europe.

Il étoit anciennement divisé en cinq cercles ou bailliages, pour donner à son organisation plus d'analogie avec les autres provinces autrichiennes. Savoir : 1°. Le cercle d'Oberinnthal, le siége de l'administration est à Inspruck. 2°. L'Unterinn et Wipthal, chef-lieu Schwatz. 3°. Le cercle du Pusterthal et de l'Eisack, siége d'administration à Schwatz. 4°. Le cercle de l'Adige, qui comprend le Burggrafamt et le Vinschgau à Botzen. 5°. Le cercle des confins Rovérédo.

Maintenant je reprends le fil de mon voyage, dont j'ai trop long-temps interrompu le cours.

VOYAGE DANS UNE PARTIE DU TYROL, ET RETOUR EN BAVIÈRE.

En quittant Mittenwald, on remonte la vallée de l'Iser jusqu'à la Scharnitz, une des grandes entrées du Tyrol. Cette vallée est triste, stérile et sauvage, renfermée à l'est et à l'ouest par deux énormes murailles de rochers calcaires, et qu'aucune verdure ne recouvre; elle ressemble à un vaste aquéduc dans le milieu duquel il ne circule plus qu'un filet d'eau, qui s'échappe rapidement sur un lit de gravier à travers de maigres prairies. Bientôt on arrive à la Scharnitz : là finit le territoire bavarois. Cette porte du Tyrol est défendue par une ligne de fortifications en pierres, avec un fossé plein d'eau, et des ouvrages qui se prolongent sur la montagne de droite jusqu'à la hauteur où elle est accessible.

Peu de monde suffiroit pour arrêter une armée dans cette gorge étroite, et qui n'offre aucune issue, aucun sentier praticable. En temps de paix les Autrichiens n'y avoient point de troupes; il n'y avoit que les gens de la douane qui vous demandoient votre passe-port en entrant, et qui ne manquoient guère de se plaindre de l'ennui et de la tristesse de leur séjour. La Scharnitz n'est en effet qu'un triste et misérable endroit composé de huit ou dix maisons [30]. On la nomme aussi Porta Claudia [31].

La première poste après Mittenwald est Séefeld. Cet endroit, plus considérable que la Scharnitz, occupe un de ces vallons élevés dont j'ai parlé plus haut, et les bords d'un petit lac qui nourrit d'excellentes truites. De Séefeld à Zirl la route est intéressante. On descend presque continuellement; et entr'autres en approchant de Zirl, la route qui est très-bonne, est prolongée avec art sur le penchant de l'énorme montagne de Zirl. Cette montagne est très-haute et très-rapide; il a fallu tracer à grands frais le chemin sur ses flancs escarpés et composés d'une roche calcaire fort dure.

J'ai descendu toute cette montagne à pied pour herboriser le long de la route, et mieux jouir des divers points de vue qui se présentent. Lorsque vous commencez à découvrir la vallée de l'Inn, et cette rivière elle-même qui se promène majestueusement entre deux chaînes d'immenses montagnes, alors le tableau devient à chaque pas plus riche et plus

beau. Enfin la vue plonge et s'étend à une grande distance dans cette belle et fraîche vallée. Zirl est à vos pieds, dominé par la montagne sur laquelle vous êtes placé. Les ruines de deux anciens châteaux, Fragenstein et Fuchsberg, appartenant à l'empereur, ajoutent encore à ce que cet ensemble a de grand et de pittoresque.

En approchant de la vallée de l'Inn, et même à d'assez grandes hauteurs, lorsque vous suivez le versant du midi, vous apercevez le changement de température, et les nuances du climat. L'air est sensiblement plus doux, les productions végétales se diversifient, et l'ensemble prend un aspect plus riant et plus agréable. Au haut de la montagne de Zirl vous trouvez le *Rhododendron ferrugineum*, qui vous accompagne dans toute la haute vallée de l'Iser, la *Dryas octopetala*, la *Lotus dorychnium*, l'*Arabis alpina* : peu-à-peu ces végétaux deviennent plus rares et disparaissent.

Le bel œillet des montagnes, *Dyanthus virgineus*, l'*Allium senescens*, les *Verbascum*, les *Rubus*, et une grande variété d'arbustes, ornent les deux côtés de la route. En approchant de la vallée, une culture plus riche vient frapper agréablement la vue et l'imagination. Le *Carpinus ostria*, le *Juglans regia*, bordent les champs de maïs, cette branche majeure de la culture du Tyrol. Les arbres fruitiers se multiplient, et vous observez avec plaisir que les objets les plus agréables que la nature puisse offrir aux yeux de l'homme sont en même temps ceux qui servent le plus utilement à la satisfaction de ses besoins.

Zirl est un endroit riant où il y a de bonnes auberges et où l'on est très-bien servi. En général, les prix du Tyrol sont modiques, les paiemens s'y font en papier de banque de Vienne. Ce papier perd actuellement 30 pour 100 au-dehors, de sorte que l'étranger, qui l'achète à bon compte, éprouve une diminution sensible sur les dépenses qu'il acquitte au pair dans le pays avec cette même monnoie. De Zirl à Inspruck, vous suivez toujours la vallée de l'Inn. Les bords élevés de cette vallée sont cultivés en maïs, les parties basses sont en prairies. Inspruck se découvre à une assez grande distance. C'est une ville d'une médiocre grandeur, mais agréablement bâtie, ayant quelques belles rues et un pont sur l'Inn qui la partage en deux parties inégales. Le château, résidence actuelle d'une archi-duchesse, et où le gouverneur du pays est également logé, est fort beau. C'est Marie-Thérèse qui l'a fait construire; mais une chose qui mérite surtout la visite d'un voyageur, c'est l'église des Récolets, bâtie dans les années 1553 — 1563 par Nicolas Theuring et Maradilla Bolla. Le devis des frais de la construction de cet édifice ne se montoit qu'à 32,032 flor. 34 kreuzers.

L'empereur Maximilien avoit désiré être enterré à Inspruck; mais son corps est resté à Neustadt, et l'empereur Ferdinand I s'est contenté de lui faire élever le tombeau que l'on voit au milieu de la nef. L'empereur Ferdinand I en avoit confié, en 1561, le travail à Bernard et Arnold Abel de Cologne; mais ces artistes étant morts en 1563, n'ont fourni que le plan de l'ensemble, et quatre des vingt-quatre bas-reliefs qui ornent ce mausolée. Les vingt autres ont été exécutés par Alexandre Collins de Malines. La statue en bronze de l'empereur Maximilien, qui est à genoux sur la plate-forme du monument, est de Louis del Duca.

Les vingt-quatre bas-reliefs, dont plusieurs sont travaillés avec soin et avec un goût assez pur, retracent les principaux traits de la vie de Maximilien. Il y en a un surtout qui représente une entrevue de l'empereur avec le roi de France, et dans lequel l'artiste a saisi avec beaucoup d'art la nuance qui sépare les physionomies allemandes et françoises. On distingue très-aisément, malgré la petitesse des proportions, les habitudes plus polies, plus civilisées des François à cette époque, du caractère plus âpre et plus rude des Allemands.

L'accord fait avec Collins pour le travail de ce monument, étoit de 240 florins. La statue en bronze a coûté 450 couronnes. Ce monument occupe le milieu de la nef; et ce qui ajoute surtout à l'effet qu'il produit sur le spectateur, c'est qu'entre les colonnes, des deux côtés de la nef, et vers l'entrée du chœur, on a rangé vingt-huit statues colossales de bronze, représentant plusieurs personnages illustres; tels que Théodoric, Godefroy de Bouillon, Charlemagne, et des princes et princesses de la maison d'Autriche.

Les statues 4, 11, et 12 en partant de l'autel de Notre-Dame, et que les *Cicerone* vous disent représenter : Marguerite, dite *Maultasche*; le duc Charles de Calabre, et Léopold le Glorieux, margrave d'Autriche, sont celles d'Éléonore, épouse de l'empereur Frédéric III, de Rodolphe d'Habsbourg, et de Léopold, margrave d'Autriche. On y voit aussi Jeanne *la Folle*, mère de Charles V. Toutes ces statues sont [32] dans un costume analogue au temps, et curieux à étudier. Celui des femmes est, chez quelques-unes, d'une grande beauté, et travaillé avec un grand soin. En général le style de ces monumens, qui remontent au seizième siècle, est assez beau, et plusieurs de ces statues ont un bel aplomb, et je ne sais quoi d'imposant dans l'ensemble, qui attache surtout par la vérité de l'expression. On est réellement transporté trois siècles en arrière; on voit ces anciens souverains avec leurs armures, leur attitude fière quoiqu'un peu lourde; la parure des princesses est relevée par des broderies et des ornemens d'un très bon genre.

Devant le château sont des promenades qui se prolongent le long de l'Inn, et une statue équestre mais mauvaise, de l'archiduc Léopold d'Autriche. Cette statue est de bronze. La vallée qui est assez large, est en cet endroit ornée de beaucoup de jardins, et présente un tableau riant et animé. Le jour où j'arrivai à Inspruck, il y avoit un grand mouvement dans la ville. L'archiduc Jean y étoit arrivé, il y avoit eu un tirage, et de loin j'avois entendu le bruit des pétards et des fusils.

Le Tyrolien est grand tireur, et pour lui il n'y a point de bonnes fêtes sans un tirage au blanc. Cet usage est presque généralement répandu dans l'Allemagne méridionale. Il y a des tireurs qui se font un revenu par leur adresse dans cet exercice, et qui, en accumulant les prix qui se distribuent, se forment une rente assez considérable. Les rues étoient pleines de paysans des environs, accourus pour voir le prince. Je m'occupai à observer leur costume, leurs habitudes. Le luxe de leur habillement consiste surtout en un chapeau orné de rubans et de bouquets. Les garçons portent leurs chapeaux recouverts d'une belle étoffe de soie verte; les hommes mariés en portent de noirs. Les bretelles sont aussi une partie élégante du costume tyrolien; elles sont en soie verte et fort larges. L'habit est ou vert ou violet, les culottes de peau noire, des bas de coton blanc ou de soie verte, et des souliers avec de très-grandes boucles. Les femmes sont généralement peu élégamment habillées; un grand nombre portent des bas plissés transversalement [33], un large jupon très-court, et la poitrine très-couverte. Sur la tête, quand elles sortent, elles portent un énorme bonnet de coton peluché, et formant un pain de sucre, sous le volume duquel on croiroit qu'elles doivent étouffer : ces bonnets sont blancs ou bleus. Dans la maison, elles ont la tête découverte, et leurs cheveux, fixés par derrière par une grande aiguille, ne sont point arrangés sans élégance. Cette coiffure se rapproche beaucoup de celle de la plupart de nos dames à la mode.

L'expression de physionomie des Tyroliens a quelque chose de gai et d'ouvert; ils ont les traits forts plutôt que prononcés, et les jeunes gens ont généralement de la fraîcheur; mais en avançant en âge cette fraîcheur se perd, et leur teint devient jaune et basané. La fatigue et l'action du soleil sur leurs immenses montagnes ont bientôt altéré cette fleur

de jeunesse. L'habitude de gravir des rocs escarpés ou de descendre des sentiers rapides, donne à leurs genoux une inflexion sensible en avant, et à leur démarche quelque chose de cadencé, et un certain balancement qui est nécessaire pour maintenir l'équilibre. La gaîté du Tyrolien est bruyante; il chante avec plaisir certains airs nationaux, dont quelques-uns ont fait fortune, et sont très-connus au dehors et dans toute l'Europe. Leur chant a quelque chose de tout-à-fait particulier; il passe fréquemment de la voix naturelle et grave au fausset le plus élevé, et il a quelque rapport avec les sons de la cornemuse des bergers montagnards.

On reconnoît à l'expression de ce chant qu'il appartient à des hommes errant souvent dans de vastes solitudes, et dont les accens, traversant de profondes vallées, vont provoquer sur la côte opposée la voix des pâtres qui l'habitent.

Le soir il y eut illumination; la foule étoit extrême dans les quartiers de la ville les plus fréquentés; et, au milieu de ce murmure sourd que produit la multitude, s'élevoient tout-à-coup et par intervalles quelques-uns de ces chants montagnards, qui rappeloient, au milieu de la capitale, les plaisirs et les habitudes des montagnes, et imprimoient en quelque sorte à cette fête le cachet du pays.

Inspruck est le siége de l'administration de la province; il y a quelque noblesse, mais peu de gens riches : la noblesse du Tyrol est en général pauvre ou fort endettée. La nature du pays exclut en quelque sorte les grandes possessions : ce que j'ai dit plus haut suffit pour démontrer cette assertion.

La ville est dominée de tous côtés par d'immenses montagnes, qui s'élèvent comme d'énormes murailles dont le sommet inégal offre des dentelures très-pittoresques.

Leurs flancs grisâtres sont veinés par de longues et étroites traînées d'une neige éclatante. Souvent des nuages sombres les couvrent presqu'en entier; plus souvent encore, de vastes amas de vapeurs se roulent et se promènent sur les flancs de ces colosses imposans, s'élèvent, s'abaissent ou disparoissent; et, successivement cachant ou découvrant ces masses gigantesques, tantôt ne laissent apercevoir que quelques-unes de leurs parties, et tantôt les montrent dans toute leur étendue.

Les auberges d'Inspruck sont passables, et la manière accueillante des hôtes fait ordinairement plaisir au voyageur. Il n'en est aucun qui n'ait fait attention, dans la manière d'accueillir les étrangers, à ces nuances qui se remarquent plus ou moins dans divers pays.

En Allemagne en général, rarement vous voyez le chef d'une auberge un peu considérable, à moins que vous ne veniez avec grand train et grand fracas. Souvent on a l'air de gêner et de déranger ceux chez qui on vient descendre. Peu d'empressement, nulle prévenance; il faut le plus souvent demander à diverses reprises chaque chose, et insister sur chaque article.

En Angleterre, vous êtes reçu avec une politesse froide; mais servi promptement, lestement, ponctuellement, sans perte de temps ni de paroles. En France, on est généralement plus démonstratif : quelques aubergistes affectent un maintien *digne*, et ont, surtout depuis la révolution, l'air de prétendre à la réciprocité des politesses qu'ils vous font; du reste prévenances, soins et manières agréables, vous avez de tout cela en proportion de l'argent qu'on suppose pouvoir vous faire payer.

En Italie, grand mouvement quand vous arrivez : toute la maison est là pour vous recevoir; les gens vont, viennent; chacun veut avoir l'air de se rendre utile pour se donner quelque titre à vos libéralités.

En Tyrol, où d'ailleurs les hôtelleries (sauf dans deux ou trois villes principales), sont

sur un plus petit pied, vous trouvez de la bonhomie et un service prompt et agréable. Le Tyrol est une province allemande; mais elle a un caractère et des mœurs essentiellement distincts, et en général, excepté sur quelques points principaux, les habitans de divers pays d'Allemagne diffèrent sensiblement entre eux. La multiplicité des souverains, la différence des gouvernemens et des cultes, les nuances du sol et du climat, impriment à chaque grande division de l'Allemagne un sceau particulier, très-aisé à remarquer; et le défaut d'un centre commun où tous les sentimens et toutes les habitudes viennent se confondre dans un intérêt vraiment national, est une des causes les plus réelles de ce manque d'esprit public, et réellement germanique, qui s'est remarqué souvent en Allemagne.

Il est constant que l'esprit public qui anime le peuple autrichien est très-différent de celui qui anime le prussien, le bavarois, le hanovrien, ou le saxon: chacun, très-estimable en soi, a sa tendance particulière qui nuit à l'effet de l'ensemble, et affoiblit une direction qui eût été extrêmement redoutable, si elle eût été toujours *une*, relativement à son but et à ses moyens.

Il ne faut point quitter Inspruck sans aller visiter un cabinet d'anciennes armures que l'on montre au château d'Ambras [34]. Ce château, très-agréablement situé sur une élévation à peu de distance de la ville, étoit la maison de plaisance des archiducs. Depuis quelque temps, il a été très-négligé, et pendant la guerre de 1805, les Autrichiens ont enlevé et mis en sûreté les articles les plus intéressans de la collection qu'il renfermoit. Plus tard, les François y ont établi un hôpital, et le château d'Ambras n'offre plus aujourd'hui que le spectacle d'un horrible délabrement. Cependant, comme le chemin qui y conduit est court, commode et agréable, aucun voyageur ne se repentira d'y avoir été. La vue en est délicieuse; il y a de beaux bois, de belles eaux, et on peut voir encore quelques restes intéressans de l'ancienne collection qui y a existé. L'imagination y sera surtout frappée de cet air d'antiquité chevaleresque, de ces signes, de ces monumens d'une autorité qui n'est plus On se sent tristement intéressé par la contemplation de ces vestiges, qui contiennent les témoignages de l'histoire, et sont plus éloquens qu'elle.

Je quittai Inspruck, le 18 juillet au matin, par une chaleur très-vive. On traverse, en se dirigeant vers la route d'Italie, la plus belle rue de la ville, et un faubourg très-agréable, qui est terminé par une belle abbaye de Bénédictins. Cette partie de la vallée étant plus élevée, fournit de très-beaux grains, et est très-riante et très-productive. Bientôt vous commencez à vous élever sur les coteaux qui dominent le cours d'un beau torrent appelé *Siler*, qui roule avec bruit ses eaux dans un lit resserré, et dont les rives sinueuses sont bordées de belles prairies, de champs, de jardins, de maisons tantôt éparses, tantôt réunies, qui font de cette étroite vallée une des parties les plus riantes du Tyrol. Schonberg n'est qu'une simple maison de poste; à peu de distance il y a quelques habitations éparses. Ces habitations sont généralement assez spacieuses et bien construites; elles indiquent de l'aisance et de la propreté. En jetant les yeux sur une carte du Tyrol, et en voyant la multiplicité des endroits qui y sont nommés, on seroit tenté de croire cette province trois fois plus peuplée qu'elle ne l'est. Mais le plus souvent les endroits marqués ne sont qu'un hameau composé de deux ou trois maisons. Dans des paroisses considérables par le nombre de leurs habitans, il arrive quelquefois que vous ne voyez pas dix maisons réunies; elles sont dispersées sur toute l'étendue du territoire de la commune; chaque propriétaire est au centre de son domaine. Cet usage est très-salutaire sous beaucoup de rapports, et donne au pays un air vivant et habité, que n'ont pas ceux où les habitations, ramassées en bourgades considérables, laissent la campagne morte et déserte.

Jusqu'au Brenner, la route est toujours variée, pittoresque et agréable; à une lieue de l'endroit appelé *Brenner*, où se trouve la maison de poste, les aspects deviennent plus sévères, et même sauvages.

Le mont Brenner est une des masses les plus élevées du Tyrol. On est obligé de le franchir jusqu'à peu de distance de son sommet pour se rendre en Italie.

A trois lieues environ du Brenner, la route monte constamment et souvent très-rapidement jusqu'à l'endroit où est la poste. Là il y a une espèce de plateau qui domine en quelque sorte sur les deux mers [35]. En effet à peu de distance de la poste, vous voyez deux petits courans d'eau. L'un se dirige vers le nord, et c'est le Siler ou Sill qui se jette auprès d'Inspruck dans l'Inn, et s'associant à la fortune de cette rivière et du Danube où l'Inn va se jeter, se perd enfin dans la mer Noire. L'autre se dirige vers le sud, et c'est l'Eysack qui va se réunir à l'Adige, et traversant les belles contrées du Véronois, court enrichir du tribut de ses eaux la mer Adriatique.

Là, dès son origine, l'Eysack a une turbulence et une agitation qui dénotent le caractère que ce torrent conserve dans tout son cours. Bientôt son onde s'accroît de celle d'une foule de petits ruisseaux qui tombent et se précipitent du haut des monts, dans l'étroite vallée qu'il parcourt. Mais c'est à Brixen, après s'être réuni au Mülbach, qu'il devient vraiment redoutable [36]. Tout son cours n'est presque qu'une cascade perpétuelle; il pousse avec fracas ses eaux furieuses contre les rochers et les monts qui semblent s'avancer pour lui fermer le passage; toujours prêt à se déborder au moindre orage, et couvrant alors la route et le peu de prairies qui le bordent, de ses vagues limoneuses, il vient enfin se perdre à peu de distance de Botzen dans l'Adige.

Le Brenner est un point très-important et très-digne d'observation pour le naturaliste. Du hameau qui porte ce nom, au sommet de la plus haute montagne voisine, il n'y a guère plus de six heures de marche. De là vous dominez sur le nord et sur le midi de l'Europe. En vous dirigeant vers l'Italie, vous descendez continuellement, et par une pente très-rapide, jusqu'à Botzen et de là jusqu'à la mer.

La différence en hauteur du hameau du Brenner à Botzen, est d'environ trois mille huit cents pieds; et cela dans un espace de vingt-cinq lieues environ, ce qui fait plus de cent cinquante pieds de pente par lieue; et c'est cette pente que l'Eysack parcourt.

La maîtresse de poste du Brenner a su tirer un parti assez ingénieux du point d'élévation où le sort l'a placée. La première chose qu'elle fait quand vous arrivez, c'est de vous prier d'attendre; elle vous en dédommage par d'excellentes truites provenant d'un petit lac voisin, qui sont apprêtées dans un instant, et beaucoup plus vite étalées dans le plat, que les chevaux ne sont attelés à la voiture. Ce mets savoureux vous inspire une sorte d'indulgence pour l'hôtesse qui vous le procure; mais à mesure que cette agréable sensation s'efface, le désir de partir revient. Un botaniste seul a dans ses goûts assez de ressources pour ne jamais s'ennuyer d'attendre. Aussi me mis-je à parcourir les hauteurs voisines, dont les flancs rapides, mais couverts d'une belle verdure, nourrissent une quantité de végétaux curieux.

Ayant gravi avec peine une de ces hauteurs, je recueillis la *Centaurea pannonica* et la *Pimpinella magna, flore rubro*. Mon compagnon de voyage m'avoit suivi; pendant que je regardois attentivement les plantes qui s'offroient à mes yeux, j'entends des cris perçans; je me retourne, et je vois mon infortuné camarade glissant sur le ventre sans pouvoir s'arrêter, criant et riant à la fois, trempé par l'eau dont l'herbe étoit couverte, et se laissant enfin aller sur ce plan incliné qu'il ne regardoit pas dans ce moment, comme

une des belles inventions de la mécanique. Cependant je me hâte de lui porter secours, mais mon zèle trahit ma prudence, le pied me glisse, et nous voilà l'un et l'autre roulant à qui mieux mieux jusqu'au bas de la colline, trempés d'eau et de sueur, et étouffant de rire du spectacle réciproque de notre infortune. Enfin nous sommes au bas de la montagne. Nous nous précipitons vers notre voiture, pour quitter au plus vite un lieu si funeste aux naturalistes; mais un profond repos régnoit autour de nous. Point de chevaux, point de postillon, et la maîtresse de poste nous demandant si nous voulions d'autres truites. Ce ne sont point des poissons, lui dis-je, ce sont des chevaux que nous voulons; au nom du ciel! hâtez-vous. — Se fâcher eût été inutile, les caresses nous réussirent mieux : plus fait douceur que violence. Enfin notre hôtesse nous dit qu'elle n'avoit que deux chevaux, mais qu'ils suffiroient parfaitement pour nous conduire à Stoerzing. Tant mieux, lui dis-je, c'est autant d'épargné. Je voudrois que dans toute la route nous trouvassions les maîtres de poste aussi raisonnables; ainsi donc voilà l'argent pour deux chevaux. Oh! mais cela n'est pas mon compte, reprit notre hôtesse, deux chevaux vous suffisent, mais il faut m'en payer trois, ou attendre le troisième. — Et le troisième, quand viendra-t-il? — Ah! pas de sitôt, croyez-moi, partez avec deux, et payez-en trois. — Allons donc, nous payons, et nous voilà partis. De Brenner à Stoerzing c'est une descente continuelle et rapide; il en est de même vers Inspruck. De cette manière cette ingénieuse hôtesse, au moyen d'un raisonnement un peu sophistique, et du poste élevé où elle se trouve, prélève sur les voyageurs un tiers ou moitié en sus de ce qu'ils donnent ailleurs.

En une heure et demie nous fûmes à Stoerzing. C'est entre le Brenner et Stoerzing que sont plusieurs des beaux glaciers du Tyrol; en montant dans le cimetière d'une église à peu de distance du Brenner, vous découvrez à trois cents pas de vous le pied des glaciers. Ces glaciers, appelés dans le pays *Ferner*, sont dignes de toute l'attention du voyageur.

Mais si l'on n'a pas été prévenu d'avance par des gens instruits, ou si l'on ne s'est pas muni d'un bon itinéraire, on passe tout près de ces glaciers sans les voir, et il ne vient jamais dans la tête aux gens du pays de vous indiquer une seule des merveilles qu'il renferme par centaines. L'œil se promène avec étonnement et effroi sur ces masses brillantes et stériles, qui reposent là comme dans le sein des siècles, autour desquelles règne un vaste silence, et d'où s'échappent, d'abord sans bruit, des ruisseaux blancs comme de l'argent, et qui glissent avec la rapidité d'une flèche, sur les flancs glacés qui leur donnent naissance.

Stoerzing est une petite ville assez triste. La vallée s'élargit considérablement dans ses environs, mais elle est peu agréable et peu fertile, le sol en est marécageux et peu cultivé. Peu après, le vallon se resserre et le pays devient plus pittoresque, mais il garde toujours un aspect sauvage et stérile. Ce n'est qu'à peu de distance de Brixen que la nature s'égaye, que la végétation s'anime et se diversifie. Enfin dans les environs de Brixen, vous découvrez les vignes pour la première fois. Elles couvrent et décorent les coteaux, qui viennent, dans une pente plus douce et dans des formes plus élégantes et plus gracieuses, border la vallée et en embellir les aspects.

La vue des environs de Brixen est riante et agréable; l'œil n'est pas saisi par ces escarpemens subits et prodigieux qui ne lui laissent aucun repos, et qui le transportent sans intermédiaire du lit d'un torrent furieux jusqu'au sommet de monts inaccessibles. Ici, au moins, la vue fait des pauses, et se promène par degrés, des bords de l'Eysack et du Mülbach, de hauteurs en hauteurs, jusqu'à la cime des montagnes environnantes. Presque de tous côtés vous découvrez ou des châteaux, ou des maisons, ou une église, ou quelque

chapelle solitaire, dont le clocher s'élève comme une pyramide sur le dos d'un rocher couvert de verdure.

Brixen est une ville ancienne et assez considérable pour un pays de montagnes, où les espaces sont le plus souvent étroits et resserrés, et n'admettent guère de très-nombreuses populations.

Il faut voir la cathédrale, où il y a un très-beau Christ de Schoeff, peintre tyrolien, et le palais des anciens évêques; mais ce qu'il faut surtout parcourir, ce sont les environs, qui offrent des sites charmans. Mon projet étoit de ne m'arrêter à Brixen qu'à mon retour, mais pendant qu'on dételoit les chevaux, étant entré dans l'auberge, je vis une voiture avec des caisses, un baromètre suspendu aux côtés, et tout l'attirail d'un observateur. Soudain le cœur me dit que c'étoit mon excellent ami le comte de Sternberg, au-devant duquel j'allois, et que je ne comptois retrouver que dans les vallées de *Sol* ou de *Non*, ou même sur les rives parfumées du lac de Garda.

Le bruit de notre voiture avoit, de son côté, attiré le comte; monter, me précipiter dans ses bras, ce fut l'affaire d'un instant. Quelle jouissance de se retrouver avec un ami qui partage nos sentimens et nos goûts! quel plaisir de l'entendre nous raconter ce qu'il a trouvé, ce qu'il a découvert! de suivre sa marche, de partager ses fatigues et ses travaux, et de s'enrichir du fruit de ses études! Quoique le comte de Sternberg fût déjà sur son retour vers la Bavière, il fut résolu que nous ferions halte à Brixen, et que nous entreprendrions ensemble une excursion sur la plus haute des Alpes voisines; le reste du jour fut consacré aux entretiens de l'amitié, au récit des courses laborieuses du comte. Ce savant distingué venoit de parcourir une partie des Etats ci-devant vénitiens, et tout le midi du Tyrol; il avoit visité le mont Baldo, les rives du lac de Garda, les Giudicaries, les vallées de *Sol* et de *Non*, et revenoit, chargé d'un immense butin en plantes et en minéraux, reprendre à Ratisbonne des travaux d'un genre bien différent, mais dans lesquels il porte, pour le bonheur de ceux qui sont soumis à son administration, cet esprit droit et éclairé, et ces lumières saines et bienfaisantes qui caractérisent l'homme de mérite et l'honnête homme [37].

Comme le comte doit lui-même publier son intéressant voyage [38], je n'entrerai point dans les détails dont il me fit part; je me bornerai au récit de notre course commune. Le soir nous partîmes vers les six heures pour aller passer la nuit dans un bain situé à une très-grande hauteur qui domine Brixen. Nous y arrivâmes par un chemin assez pénible, et qu'on ne peut gravir qu'à pied, ce qui suppose dans les malades qui vont chercher à se guérir dans ce bain de Saint-Léonard, un très-bon fonds de santé. Là nous trouvâmes un gîte excellent, et d'abondantes provisions; et ayant interrogé l'hôtesse sur les parties constitutives des eaux de son bain, et sur les différentes substances que je supposois y être mêlées : Dieu garde! me dit-elle avec de grandes protestations, mes bains sont de belle et bonne eau bien pure, bien claire, et bien fraîche, et sans aucun mélange de toutes ces drogues minérales dont on parle en d'autres endroits! Enfin ces bains nichés si haut, étoient tout bonnement d'eau toute pure et toute ordinaire, qui n'avoit d'autre mérite que d'avoir été cherchée à deux ou trois mille pieds de hauteur.

Après avoir passé une fort bonne nuit dans ces thermes de nature si innocente, nous nous mîmes en marche le lendemain de grand matin, pour gagner le sommet de l'Ackerboden. Nous avions avec nous deux guides et quelques provisions.

Malheureusement le temps, qui avoit été menaçant la veille, ne parut pas devoir nous être favorable; les flancs de la montagne et le fond de la vallée étoient couverts de vapeurs

qui se rouloient et se pressoient dans toutes sortes de directions. Enfin la pluie survint; mais, armés de patience et de parapluies, nous poursuivîmes notre route, et fûmes récompensés de notre persévérance par quelques intervalles de beau temps.

Après trois heures de marche, nous eûmes dépassé la région des mélèzes. Ces arbres s'élèvent à une très-grande hauteur, et forment des forêts immenses dans ces contrées. Les pâtres des environs y mettent quelquefois le feu, pour accroître le domaine de leurs pâturages; alors ces forêts offrent un spectacle affreux de mort et de dévastation. Le sol de l'Ackerboden est une décomposition de schiste argileux assez peu favorable à la végétation. Après les forêts de mélèzes, vinrent celles du *Pinus Cembra*; enfin la région des arbres disparoît, et vous ne trouvez plus que des pelouses plus ou moins riches en plantes, ou des rochers arides, tantôt en masses solides, et tantôt brisés par la faux du temps et le travail successif des vents, des saisons, et des nuages.

Quoique l'Ackerboden ne répondît point à notre attente, cependant nous fîmes une récolte précieuse en plantes; j'en joins le catalogue en note [39] : mais déjà le jour s'avançoit, il fallut songer à regagner notre bain. A notre retour surtout, nous eûmes occasion d'admirer les superbes points de vue que les nuages nous ménageoient quelquefois. Quelles délices offre une pareille excursion! Il est impossible de rendre les sensations qu'on éprouve à de grandes hauteurs. Le calme imposant qui vous environne, le tableau des villes et des habitations humaines qui gisent humblement à vos pieds, ces palais, ces basiliques superbes que l'œil distingue à peine, ces effets variés d'ombre et de lumière, l'isolement absolu dans lequel vous êtes, et je ne sais quel retour sur vous-même, et quel élancement vers le ciel et cette autre vie qui nous y attend; tout cela émeut, occupe, absorbe; et, quand vous échappez à ces grandes pensées, et que vos yeux se portent sur ce qui vous environne, alors vous découvrez, ou une nature absolument morte et muette, ou des productions toutes nouvelles, et qui, dans les plaines et les vallées, séjour ordinaire de l'homme, ne viennent jamais se présenter aux regards de l'observateur.

A ces hauteurs aussi, vous distinguez les champs cultivés par les hommes. Vous reconnoissez leurs travaux, leurs demeures, les effets de leur industrie; mais l'homme lui-même échappe à vos yeux. Vous ne le voyez plus aller, venir, s'agiter; vous n'entendez, ni ses chants de joie, ni ses cris de douleur. Cet être si puissant, cet agent de tant d'œuvres diverses et de si grands résultats, échappe à tous vos sens : votre raison seule vous rappelle vers lui, comme cause des travaux que vous admirez; image frappante, et digne des plus sérieuses méditations, de cet être infini, tout-puissant, de cette cause première de tant de merveilles qui seules frappent nos sens, tandis que le principe même échappe à notre perception.

Après avoir pris au bain un repas que nous trouvâmes excellent, nous poursuivîmes notre route vers Brixen, où nous arrivâmes fort tard, très-fatigués, et à travers des torrens de pluie. Heureusement nous étions munis de redingotes de taffetas ciré, et de bâtons et de souliers ferrés. Cet attirail est nécessaire, si l'on veut éviter d'être trempé par les ondées fréquentes qui vous inondent subitement dans les grandes montagnes, et si l'on veut prévenir des chutes sans cela inévitables, et quelquefois très-douloureuses. Le soir fut employé à vérifier, étudier et arranger nos trésors.

Le lendemain, il fallut nous séparer. Je vis s'éloigner à regret ce digne comte de Sternberg, avec lequel j'avois espéré de parcourir les montagnes qui dominent le lac de Garda, et séparent le Tyrol de l'Italie.

Heureux ceux qui sentent tout le charme des liaisons fondées sur des goûts aussi purs

et aussi intéressans! L'ami que le sort vous fait rencontrer dans une carrière, où la rivalité n'est qu'une noble émulation, où tous profitent du zèle et des découvertes d'un seul, sans que jamais la sombre envie vienne empoisonner de si nobles jouissances; un tel ami est sans doute le plus cher, une telle carrière est la plus douce que l'on puisse jamais parcourir! Celle des lettres est sujette à mille orages, à mille rivalités haineuses; les créations de l'imagination portent toujours avec elles une certaine empreinte de frivolité; elles ont quelque chose d'arbitraire, qui semble diminuer de l'estime qu'on porte à ceux à qui on les doit, à moins qu'un génie distingué ne les place aux premiers rangs. L'homme qui ne fait que nous amuser ne jouit pour ainsi dire jamais auprès des personnes sensées, auprès de la partie pensante du public, des priviléges de l'intimité, et ses succès ne sont jamais que des succès de société. Celui qui au contraire étudie la nature dans ses détails les plus curieux; celui qui, en nous la faisant mieux connoître, nous la fait aimer davantage; celui-là trouvera partout confiance et intérêt. Chaque lecteur de ses ouvrages le suivra dans ses courses, s'associera à ses travaux, et deviendra son compagnon et presque son ami. Eh! quelles pensées haineuses et pénibles pourroient se glisser dans le cœur de deux hommes que des goûts si innocens rassemblent, que des occupations si variées, si continuelles, distraient de toutes les petites passions qui font le tourment de la vie! Traversant dans les plus beaux jours de l'année des contrées riantes et fleuries, ou partageant dans d'âpres climats et sur des plages désertes et périlleuses les fatigues et les dangers de voyages entrepris pour l'agrandissement des connoissances les plus utiles, ou pour satisfaire au moins un noble penchant pour l'étude; comment ne seroient-ils pas rapprochés par l'identité de leurs jouissances, par le sentiment de l'appui réciproque et nécessaire qu'ils se sont prêté! Quelles sources de souvenirs pour eux! Quel ensemble d'impressions touchantes ou terribles, toutes propres à émouvoir, à attendrir, à attacher; et dont le mérite suprême est de ne jamais être altéré par la moindre amertume! Comment des hommes tels que Humbold et Bonpland, Banks et Solander, Spix et Martius, et tant d'autres, cesseroient-ils d'être amis?

Les compagnons de l'infortuné Cook; ceux de l'intrépide capitaine Parry; les savans qui, dans l'expédition à jamais mémorable d'Egypte, ont par leurs utiles travaux compensé les scènes de meurtre et de destruction, inséparables des entreprises militaires; tous ces hommes sont autant de juges, autant de témoins des jouissances infinies que procure, à travers les circonstances les plus accablantes, l'étude des merveilles de la nature, des monumens des arts, ou du caractère des nations.

Au milieu de ces douces réflexions, la marche rapide des chevaux nous éloignoit, mon ami M. de Pfeffel [40] et moi, de notre intéressant compagnon de la veille. De Brixen à Botzen vous suivez sans jamais vous en écarter les bords de l'Eysack. On passe par Klausen qui, autrefois, étoit une forteresse appartenant aux évêques de Brixen. Son aspect est très-pittoresque. Il n'y a que trois postes et demie ou quatorze lieues de Brixen à Botzen; la route est fort bonne et on est mené très-rapidement, trop rapidement surtout pour des naturalistes. Les pluies qui étoient tombées en abondance les jours précédens, avoient grossi d'une manière effroyable le volume des eaux de l'Eysack, qui en divers endroits débordoit jusque sur le chemin. A tout moment des torrens plus ou moins furieux, se précipitant du haut des montagnes qui s'élèvent comme deux murailles au-dessus de cette gorge étroite, rouloient sur la chaussée leurs ondes bouillonnantes. Les dégâts qu'ils font à la route sont considérables; lorsque ces torrens sont très-forts, comme il n'y a pas moyen de faire des ponts que leur turbulence auroit bientôt renversés, et que l'on se borne à élever quelques

digues, pour les empêcher de s'étendre dans les champs, on est obligé de les traverser quelquefois au danger de voir briser sa voiture, ou estropier les chevaux par les énormes quartiers de roc que les eaux précipitent avec elles. Il est surtout très-dangereux de faire dans la mauvaise saison cette route la nuit, et même les postillons ne se hasardent point à vous y conduire. Un autre danger qui menace les voyageurs dans les temps de pluie, c'est la chute des pierres, des pans de rochers, des arbres, qui tout-à-coup se détachent des montagnes qui vous dominent presqu'à pic. Le moment du dégel est surtout très-dangereux. Alors l'ébranlement causé par le roulement de la voiture peut occasioner des éboulemens sous lesquels vous risquez d'être écrasé. Cependant ces accidens sont rares, et ce que j'en rapporte ici ne doit intimider personne.

Pendant quatorze lieues, vous suivez le cours de l'Eysack toujours resserré comme dans une prison. En arrivant vers Botzen le vallon s'élargit un peu, la route s'écarte du torrent dont le mugissement interdisoit à l'oreille la perception de tout autre bruit. En vain dans cette route les rossignols et les fauvettes, les merles ou les loriots prodigueroient leur mélodieux ramage; l'oreille assourdie par le fracas des eaux de l'Eysach, n'a plus la faculté de goûter aucune jouissance. D'abord ce bruit frappe et étonne, à la longue il fatigue et importune.

Nous descendîmes à Botzen dans une très-vaste et assez bonne auberge qui est sur une petite place à laquelle on parvient par des rues excessivement étroites.

Botzen est une fort vilaine ville, située au pied d'une montagne énorme et qui semble prête à l'écraser; cette montagne est la pointe d'un promontoire qui divise les vallons de l'Eysack et de l'Adige. Ce fleuve reçoit les eaux de l'Eysack à trois quarts de lieue environ de la ville. Le fond du vallon et la pente des montagnes voisines sont couverts de vignes qui ne laissent de libre que les routes et quelques sentiers, et rendent la promenade très-circonscrite dans ces environs.

Botzen, en italien *Bolzano*, est d'une médiocre grandeur, et n'est remarquable que par les foires qui s'y tiennent quatre fois par an, mais dont deux surtout sont considérables. Botzen est un des entrepôts du commerce de l'Italie avec l'Allemagne. La commission y est très-considérable, et du port de Livourne et de celui de Venise, du Bergamasque et du Milanais, il vient une grande quantité de denrées coloniales et de soieries. Déjà même à peu de distance de Botzen, dans Val di *Non* et Val di *Sol*, et à Roveredo, on cultive les soies, on les y prépare, et même on en fabrique des étoffes.

Les principaux habitans de Botzen prennent le titre de *Herren von Botzen* (Messieurs de Botzen), et sont généralement connus dans le Tyrol sous cette dénomination; ils constituent une espèce de noblesse subalterne, et font scrupuleusement précéder leurs noms de la préposition *von*, (de.) Ils attachent une grande importance à cette distinction; et cela ne fait de mal à personne de la leur donner.

Je m'étois muni de lettres pour quelques-uns de ces messieurs. Mais pendant l'été presque tous désertent la ville où le plus habituellement il fait une chaleur étouffante, et ils vont chercher de l'air et de la fraîcheur sur le haut des montagnes environnantes.

Nous fîmes porter nos lettres dans les maisons des personnes à qui nous étions recommandés, et comme nous voulions passer quelques jours à Botzen pour en voir les environs, nous résolûmes dès le lendemain de diriger notre course vers le midi, pour voir la vallée de l'Adige, et aller à un bourg fameux dans le pays par ses bons vins, et qui domine un joli lac. Ce bourg s'appelle Kaldern, et le lac qui l'avoisine, *Kaldersée*. Nous partîmes par le plus beau temps du monde, dans une fort bonne voiture que l'hôte, qui est en

même temps maître de poste, nous fournit. Nous avions un postillon italien, gai et spirituel, et qui nous servit de cicerone.

Comme Kaldern fait une grande exportation de vins, on a pratiqué une fort bonne route de Botzen jusqu'à cet endroit, et ce qui est mieux, c'est que cette route traverse un pays varié et riant, ouvert et agréable. En sortant de Botzen on passe sur un pont un torrent fort considérable (le Tayfer) qui vient des gorges des montagnes voisines, et fait d'énormes dégâts dans les environs. La plaine jusqu'à l'Adige n'est pas très-vaste; elle est entrecoupée de bois qui font un effet agréable, mais le fond en est humide et presque marécageux. Les fossés et la route étoient bordés de beaux bouquets de *Galega officinalis*, plus haut s'élevoit le *Celtis orientalis*, et à ses pieds fleurissoient le *Dyanthus cariophilus* et le *Sempervivum tectorum*. C'est sur les rochers, au pied d'un vieux château nommé *Sigmunds Korne*, que je découvris ces plantes; la base de ce rocher est baignée par les eaux de l'Adige.

Je vis, j'observai avec une sorte de jouissance intérieure ce fleuve que les campagnes de la dernière guerre ont rendu si célèbre.

Il semble que l'aspect d'un fleuve, que les fastes de l'histoire et les révolutions des empires ont rendu fameux, déroule, quand il se présente à nos yeux, la série de tous les faits qui l'ont illustré. Le mouvement de ses ondes, l'aspect de ses rives, retracent à votre mémoire ces grands événemens qui s'enfoncent dans la nuit des âges; et, à mesure que vos regards s'arrêtent sur ces ondes mémoratives, les dates, les personnes et les choses se retracent à la pensée, et semblent passer devant vous comme le fleuve qui vous les rappelle. Vous vous dites : lorsque tel ou tel grand événement a eu lieu sur ces bords, le mouvement de ces eaux étoit le même, le théâtre étoit ce qu'il est sur ces rives aujourd'hui solitaires; je passerai, et d'autres voyageurs viendront rêver à cette même place, et penser comme moi aux vicissitudes des choses humaines, à la rapidité de leur cours.

Je m'arrachai à ces réflexions pour poursuivre notre route, qui traversa constamment un pays bien cultivé et orné de fréquentes habitations. La journée étoit superbe; il nous parut que nous arrivions trop tôt au but de notre course. Le bourg de Kaldern, quoique grand, n'offre point un ensemble de maisons régulier; autour de l'église, il y a un groupe d'habitations, qui ensuite s'écartent toujours davantage les unes des autres, de sorte que Kaldern n'est qu'une réunion de jardins qui couvrent une fort grande étendue de terrain. L'auberge où nous descendîmes étoit fort spacieuse, et ressembloit plutôt à un vieux château qu'à une hôtellerie. On nous donna une chambre fort proprement lambrissée, suivant l'antique usage du pays, usage qui se remarque aussi en Suisse. Dans cette chambre, étoit le portrait d'un archiduc d'Autriche, qui, il y avoit plus de cent ans, étoit mort dans cette auberge, où comme nous il s'étoit arrêté en voyageant pour visiter le pays. On avoit religieusement conservé son lit et les meubles dont il s'étoit servi.

L'après-midi nous allâmes au lac de Kaldern : c'est sur ses bords que croissent les vins les plus renommés du Tyrol. Ils sont rouges, et ne manquent ni de corps ni de goût; mais ils se conservent peu, et ont peu de bouquet. Le lac lui-même n'est qu'un grand bassin dont la pêche appartient au bailli du lieu; une misérable hutte, construite sur ses bords, sert de retraite à deux pêcheurs, qui sont chargés d'exploiter la pêche du lac pour le profit du propriétaire. Le produit de cette pêche est extrêmement modique, et ne rend pas 150 fr. par an, en en défalquant l'entretien des deux bateliers, qui est calqué sur la proportion des revenus du lac. J'insiste sur ces petits détails, parce qu'ils donnent, de l'utilité de ces lacs si beaux, si justement vantés par les voyageurs et les écrivains, l'idée qu'on en doit avoir en finance.

La pente qui conduit de Kaldern au lac est assez rapide : le chemin est bordé dans toute sa longueur de vignobles, dont quelques-uns ont de jolies maisons; mais elles sont la plupart toujours désertes, si ce n'est au moment des vendanges. Le sol est un détriment calcaire, et les montagnes voisines sont de cette même nature. Vers l'ouest, ces montagnes sont très-proches et très-élevées; elles forment comme une muraille immense, dont les sommités inégales présentent des déchirures qui attestent le ravage des élémens.

C'est presqu'en face de Kaldern qu'est un des trois passages qui conduisent dans la belle vallée dite *Val di Non*; ce passage s'appelle la *Mendola* : c'est le plus difficile des trois, et on ne peut guère le faire qu'à pied et avec de grandes fatigues. Après avoir bien parcouru les environs de Kaldern, où le figuier croît de toutes parts en buissons, et où je cueillis la *Coronilla fruticosa*, nous revînmes par le même chemin à Botzen, extrêmement satisfaits de notre journée.

Le lendemain nous dirigeâmes notre course vers les hauteurs. Un des principaux habitans de l'endroit voulut bien nous accompagner et nous servir de guide; il nous conduisit en remontant la vallée de l'Eisack, mais en nous élevant constamment sur la montagne, par une route étroite, entretenue avec beaucoup de soin, et qui n'est praticable qu'à cheval ou à pied. Au bas de la montagne, on voit dans quelques jardins de superbes cyprès s'élever comme des cônes de verdure; des grenadiers *(Punica granatum)* balancent élégamment leurs rameaux flexibles et ornés de fleurs. Le pied de ces montagnes, qui sont d'un porphyre très-friable et décomposé par l'action des temps et des eaux, est couvert de vignes qui s'élèvent de terrasses en terrasses jusqu'à une élévation de plus de deux cents toises au-dessus du niveau de la plaine. Ces vignes sont plantées en espèces d'allées ou de berceaux, trop bas pour qu'on puisse marcher sous la voûte qu'elles forment, de sorte que le terrain occupé par les vignes est le plus souvent interdit au promeneur.

A la hauteur de deux cents toises, les vignes ont sensiblement perdu en vigueur et en fertilité, et à peine rendent-elles le prix du travail qu'elles exigent; mais le paysan tyrolien attache une espèce d'amour-propre à posséder des vignobles, quelque petits qu'ils puissent être.

Là où finissent les vignes commence l'autre culture. Les plateaux qui occupent les sommets de ces montagnes secondaires, sont tous cultivés avec beaucoup de soin; ce sont là les greniers du Tyrol; c'est là qu'un autre climat fournit d'autres productions. La végétation change avec l'état de l'atmosphère, qui à ces hauteurs est constamment plus fraîche et plus agréable. A la vérité, des orages assez fréquens viennent y effrayer le laboureur, et troubler la tranquillité de ces pastorales retraites; mais cependant les habitans aisés de Botzen les préfèrent infiniment au séjour de leur étouffante vallée.

Nous traversâmes, par des sentiers très-variés, souvent entrecoupés de ravins, croisés par de nombreux torrens, le territoire de plusieurs paroisses. Là, comme dans les environs de Kaldern, les maisons sont éparses; chacune est bâtie au centre du domaine qui en dépend, ce qui donne un air riant et frais au paysage. Cela est cent fois préférable à la méthode suivie dans une grande partie de l'Allemagne, où les laboureurs se concentrent dans de petites villes dont les rues ne sont que de sales basses-cours : de cette manière, la campagne est nue et déserte, et les bourgades sont infectes, hideuses et malsaines.

A la hauteur de cinq cents toises, la végétation est encore extrêmement active et vigoureuse. Là j'ai vu des châtaigniers *(Fagus castanea)* d'une grosseur énorme; les chênes, les bouleaux, les hêtres *(Fagus sylvatica)* composent les bois spontanés. Le cerisier *(Prunus cerasus)* réussit très-bien à cette élévation, et devient le principal ornement des habitations qu'on y construit.

Nous nous arrêtâmes pour dîner à un bourg assez considérable appelé Lermoz; on y voit de fort belles maisons de plaisance, appartenant à des particuliers de Botzen. La vue superbe dont on jouit sur ce plateau a surtout invité à les y construire, quoique le sol à cette hauteur commence à devenir très-froid, et la végétation bien moins variée. L'ordre teutonique a une commanderie considérable dans cet endroit.

A peu de distance du bourg, on remarque un phénomène singulier : c'est un nombre considérable d'aiguilles ou pyramides argileuses, qui s'élèvent dans une coulée de la montagne; elles sont connues dans le pays sous le nom de *pyramides*. Ces pyramides sont l'ouvrage des eaux, qui ont successivement découpé un assez grand plateau d'argile, qui se trouvoit dans cette coulée. Les eaux, s'écoulant de chaque côté dans une ligne oblique absolument égale, ont élevé ces singuliers monumens, dont la régularité étonne, et qui semblent se reproduire d'eux-mêmes : car, à mesure qu'une de ces pyramides s'écroule, quand elle se trouve trop détachée de la masse générale, trop évidée à sa base, ou trop amincie à son sommet, d'autres s'élèvent successivement, et remplacent celles qui les avoient précédées.

De Lermoz à Ober-Botzen, où nous nous rendîmes après le dîner, le chemin est long, mais se prolonge constamment sur les hauteurs, sans qu'il y ait aucune descente ni montée considérable à franchir.

Ober-Botzen est un beau hameau composé d'une vingtaine de maisons, la plupart de plaisance, appartenant à des négocians de Botzen.

Notre compagnon, qui étoit un de ces *messieurs* de Botzen, nous conduisit chez lui, où sa femme nous avoit préparé une collation, composée de fruits et de laitage, et de rafraîchissemens de très-bonne qualité : c'étoient des cerises, des fraises, des figues, et du vin de Kaldern qui étoit très-agréable.

Ober-Botzen ressemble à un bain : il y a une maison commune, une salle pour la danse, d'autres pour le jeu, un tirage, un grand emplacement de verdure planté en sapins et en cerisiers. A une heure convenue, la société se réunit; on fait des promenades ensemble; les uns jouent, d'autres causent, tranquillement assis sous leurs portiques de verdure. Chaque femme sort, son ouvrage à la main; mais le plaisir par excellence, c'est le tirage au blanc, qui pour le Tyrolien est une espèce de besoin, et pour plusieurs d'entr'eux une ressource, comme je l'ai déjà dit, très-productive.

Nous partîmes pour regagner Botzen, au moment même où toute la société se réunissoit sur la pelouse. Des voyageurs sont des êtres rares dans ces retraites élevées; on se mit en haie pour nous voir passer. Le costume des dames n'avoit rien qui annonçât du goût ou de l'élégance.

Un des particuliers de l'endroit voulut bien nous faire lui-même les honneurs de son jardin : la situation en est admirable; il y a une belle plate-forme bordée de cerisiers; la maison est propre et élégante.

Les fenêtres sont toutes garnies de beaux œillets, qui sont les fleurs favorites du pays. Au bout de la plate-forme est un pavillon d'où l'on plonge presque perpendiculairement sur la ville de Botzen, qui paroît comme au fond d'un abîme immense, et qu'une légère vapeur déroboit en partie à nos yeux; plus loin s'ouvre la plaine de l'Adige, et son beau bassin renfermé par des montagnes qui décroissent à mesure qu'elles s'approchent de l'Italie.

Il s'agissoit cependant de se rendre à Botzen, en descendant presque à pic l'énorme montagne au sommet de laquelle Ober-Botzen est situé.

Le chemin a été pratiqué non sans des frais considérables, et se replie mille fois sur lui même pour éluder la rapidité de la pente.

Nous fîmes la première partie montés sur nos chevaux dont le pied étoit très-sûr. Ce sont de ces petits chevaux de montagne, de fort pauvre apparence à la vérité, mais laborieux, doux et patiens. Bientôt la descente devint si roide que nous courions risque de glisser par dessus la tête de nos montures. Les précipices que nous avions devant nous, n'en paroissoient que plus effrayans. Nous mîmes pied à terre, et descendîmes plus vite que nous ne voulions, cette interminable montagne. La nuit nous surprit en route; et l'obscurité vint ajouter aux difficultés du chemin : j'en ai peu fait dans ma vie d'aussi fatigant et d'aussi fastidieux.

C'étoit un zigzag perpétuel de deux lieues de longueur. Le sol sur lequel nous marchions étoit le plus souvent un amas de cailloux roulés qui s'ébouloient sous nos pieds, et nous faisoient faire de très-rudes glissades.

Enfin nous arrivâmes à Botzen bien fatigués, mais cependant contens de ce que nous avions vu. Peu de jours auparavant, l'archiduc Jean avoit fait la même tournée. On lui avoit préparé un grand dîner à Ober-Botzen, d'où il descendit la montagne sur une petite charrette qui n'avoit que deux roues sur le devant, et dont le train se terminoit en une queue qui glissoit sur les rochers. Ce prince trouva dans le premier moment ce genre de voiture assez plaisant, mais les affreuses secousses qu'il éprouvoit l'en eurent bientôt dégoûté; il préféra avec grande raison de faire la route à pied.

Les incommodités de ce chemin sont cause qu'une fois gîtés dans leurs demeures aériennes, les habitans d'Ober-Botzen évitent de rentrer en ville. Un facteur apporte régulièrement les lettres, moyennant un très-modique salaire, et chacun a soin de s'approvisionner au moyen de messagers qui vont en ville; car hormis quelques légumes ordinaires, de mauvais fruits et un air frais, il n'y a dans ces régions hyperboréennes pas moyen de se procurer la moindre chose. Le lendemain nous nous mîmes en route pour regagner Inspruck par la route que nous avions déjà faite; et en voyant à revers les mêmes montagnes que nous avions vues en descendant, elles nous parurent absolument nouvelles, tant les aspects varient dans les pays de montagnes, pour peu que vous les observiez d'un point de vue différent. Nous essuyâmes en route un orage très-violent, le bruit des tonnerres se prolongeant dans les profondes vallées de cette contrée montueuse, se fortifioit encore de celui de tous les échos qu'elle recèle; les roulemens imposans et continus de la foudre, ces cimes couvertes de sombres nuages d'où les éclairs sembloient s'élancer pour fondre dans la vallée, rappeloient à l'imagination la scène fameuse du Sinaï, d'où la voix de Dieu se faisoit entendre à travers les éclats de la tempête et remplissoit les âmes d'une religieuse terreur.

Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit des contrées que nous parcourûmes une seconde fois : on peut revoir chaque jour un beau site, un beau lieu, et chaque jour y puiser de nouvelles jouissances; mais l'esprit se fatigueroit bientôt du récit des mêmes scènes et du détail des mêmes descriptions Il y a dans la contemplation matérielle des ouvrages de la nature, quelque chose de physique, et conséquemment de fini, qui fait qu'on désire s'en procurer de nouveau la jouissance. Les souvenirs qui vous en restent appartiennent à l'esprit, mais ils ne vous émeuvent pas comme ce que vos yeux ont contemplé, ou ce que vos oreilles ont entendu. Ce souvenir, au contraire, ou réveille le désir de goûter les mêmes plaisirs, ou excite le regret de ne pouvoir plus les renouveler. Redire à l'esprit ce qu'il a déjà entendu, ne pourroit être pour lui une jouissance vraiment nouvelle, qu'autant

qu'il auroit oublié ce qui lui auroit déjà été dit : mais plus la mémoire d'un beau lieu, d'une belle figure sera vive, plus vous sentirez le besoin de les revoir, et le désir d'éprouver encore des émotions dont le souvenir ne vous suffit plus.

Avant de quitter pour la seconde fois Inspruck, la reconnoissance me prescrit de consacrer un juste souvenir à M. le marquis de Chasteller, lieutenant-général des armées de S. M. l'empereur d'Autriche et roi d'Hongrie. Nous lui avions été recommandés ; et il mit dans l'accueil qu'il nous fit la grâce, l'aménité, l'obligeance qui le caractérisent. A l'époque où j'ai vu le Tyrol, M. de Chasteller n'étoit pas la curiosité la moins intéressante à y visiter, c'étoit sûrement celle dont on s'éloignoit avec le plus de regret.

Arrivés à Mittenwald dans le comté de Verdenfels, nous avions le projet de monter sur la plus haute des Alpes des environs. La pluie qui tomba continuellement pendant toute la journée que nous y passâmes, empêcha l'exécution de ce projet.

Nous prîmes, pour rentrer en Bavière, une autre route, celle de Garmisch et de la vallée de Loisach : de cette manière on traverse le comté de Verdenfels dans toute sa longueur. Je visitai de nouveau Mournau et le Staffelsée que j'avois vu deux ans auparavant.

Nous passâmes trois jours à Garmisch chez le bailli du lieu qui nous reçut avec l'hospitalité la plus aimable. Nous admirâmes les ressources, l'industrie de ce petit pays dont la richesse naturelle ne consiste qu'en bois et pâturages, mais dont les habitans trafiquent ainsi que je l'ai dit, jusque dans les contrées les plus lointaines. Une des branches de leur industrie est la fabrication du plâtre. Il y a près de Garmisch plusieurs moulins où ce minéral est réduit en poudre. On le transporte alors dans de petits tonneaux que l'on place sur des radeaux qui descendent la Loisach et l'Iser jusqu'à Munich. Il y a aussi une salpêtrière et plusieurs petites fabriques de violons et de guitares. J'en ai parlé plus haut.

Non loin de Garmisch on voit sur des rochers, au milieu des bois, les ruines encore imposantes du château de Verdenfels, ancien séjour des souverains de cette contrée. Plus bas, en suivant la vallée de la Loisach, si vous prenez un chemin qui s'offre sur la gauche, vous parvenez, par la route la plus pittoresque, à l'abbaye d'Ettal, bâtie sur un plateau extrêmement élevé dans une sombre solitude ; monument de la piété des anciens souverains de la Bavière, et séjour d'une communauté de Bénédictins, chez qui nous fûmes chercher un asile.

L'église, les caveaux, sont d'une très-grande beauté. La première est presqu'entièrement construite en marbre, il y a des peintures de Knoller qui sont très-belles, et une statue antique de Junon, dont on a fait une Madone, et qui est un morceau vraiment digne d'admiration. Les couvens ayant été depuis cette époque supprimés en Bavière, on a transporté cette belle statue à Munich. Aucune maison ne me paroîtroit plus propre pour y établir un séminaire : sa position isolée presqu'au sommet des Alpes bavaroises, dirige l'esprit vers la méditation et le recueillement, et commande le respect envers l'auteur de la nature, qui partout dans ces environs se montre imposante et majestueuse. Nous quittâmes Ettal, en descendant la même route que nous avions prise pour y parvenir. En suivant le cours de la Loisach, on s'approche de la plaine de la Bavière. Les montagnes décroissent insensiblement, perdent successivement ces formes sévères et ces aspects qui caractérisent les Alpes et les font reconnoître au premier coup d'œil. Bientôt ce ne sont plus que de hautes collines dont les flancs arrondis et dont les traits qui s'adoucissent toujours davantage, viennent se confondre avec les élévations qui rompent l'uniformité de la plaine. Toute cette vallée est peu fertile. La Loisach en sortant des montagnes circule lentement dans d'immenses marais qu'on s'efforce de dessécher. Le bourg de Mournau est assez grand, et fait quelque commerce en bois et en teintureries. A un quart de lieue

est le Staffelsée avec ses sept îles. De Mournau à Weilheim la route est riante et pittoresque. Weilheim est une petite ville murée, où il y a quelque commerce d'orfévrerie. Les environs en sont agréables, et à deux lieues de là, est une petite montagne nommée le Peissemberg, d'où l'on jouit de la plus belle vue du monde. Nous nous y rendîmes M. de Pfeffel et moi. Cette montagne est, jusqu'à son sommet, couverte des plus beaux bois et des plus riches moissons. Des sources abondantes et pures en jaillissent de tous côtés; tout au haut est une église, desservie anciennement par des Augustins. Au-dessus de la maison qui leur sert de demeure est un observatoire, où les religieux qui appartenoient à l'abbaye de Roytenbuch, ont fait une suite d'observations météorologiques et hygrométriques de plus de vingt années. J'ai vu leurs tables, leurs notes, toutes les dispositions de leurs instrumens et de leurs procédés. Rien n'est plus ingénieux et mieux entendu, plus propre à établir des comparaisons sur l'état simultané des météores aqueux, venteux, ou ignés, car il y a aussi un bel électromètre très-bien construit. Ces physiciens ont tracé sur leurs tables une ligne de hauteur pour le baromètre, de sorte que chaque jour on peut comparer les variations de cette ligne avec celles des vents et de l'état de l'atmosphère pendant lesquels elles ont eu lieu. Ils ont aussi imaginé un moyen très-ingénieux de comparer l'évaporation de l'eau pure, avec celle de la même quantité de ce fluide combiné avec de la terre, et avec des plantes qui végètent. Chaque jour ils pèsent les vases cubiques qui les renferment, et dont les dimensions sont graduées mathématiquement, et ils voient combien l'un ou l'autre ont gagné ou perdu.

La vue du haut de l'observatoire est admirable: on découvre les hautes montagnes de la Bavière, du Tyrol, et celles de la Styrie et de la Carinthie même. J'ai distingué à l'œil nu, la cime du Glockner couverte de neiges éclatantes, et cela à quarante lieues de distance. Il est vrai que le temps étoit superbe et l'horizon extrêmement pur. Cette montagne du Glockner est la plus haute montagne de l'Europe après le Mont-Blanc, le mont Rosa et l'Oertlers-Spitz. Il y a quelques années que le prince de Salm, évêque de Gurck, et une société nombreuse de botanistes et de physiciens ont gravi jusqu'à son sommet sur lequel le prince a fait élever une croix. Mon excellent collègue et ami, le professeur Hoppe, a publié à ce sujet une relation aussi attachante par l'agrément du récit, qu'instructive pour le naturaliste.

De ce même observatoire on découvre les villes de Munich, d'Augsbourg, l'une à quatorze, l'autre à seize lieues de distance, et une foule de lacs, de rivières, de ruisseaux, d'abbayes, de villes, de villages, de châteaux ou de maisons isolées. Votre œil embrasse d'un côté la Bavière, de l'autre le Tyrol et la Souabe. Nous restâmes long-temps absorbés par tant de merveilles, et nous nous éloignâmes à regret de cet endroit où les deux savans religieux nous accueillirent avec toute la complaisance possible. J'oserai recommander cette course à tout voyageur qui viendra dans cette contrée. Elle n'est ni fatigante, ni longue; et à Weilheim on trouve à la maison de poste un asile propre, commode, une nourriture saine, et les meilleures gens du monde.

Pour se rendre de Weilheim à Munich, on passe par Stahrenberg, vieux château appartenant aux rois de Bavière, et qui donne son nom au lac sur les bords duquel il est situé. La route de Weilheim à Stahrenberg est vraiment délicieuse. Ce sont des champs bien cultivés, des villages rians, et le plus souvent de belles prairies, ou des pâturages verdoyans, ombragés par de beaux chênes épars çà et là, tantôt formant des bois touffus, tantôt isolés, et égayant le paysage sans le trop charger. On croit errer dans le parc de Blenheim ou dans celui de Richmond. Une fraîcheur continue règne dans cette contrée charmante.

Le château de Stahrenberg domine le Wurmsée, plus communément appelé lac de Stahrenberg, et un village ou bourg auquel il donne également son nom. La position de ce château à l'extrémité de ce beau lac et à l'endroit où la rivière de Wurm s'en échappe, est très-agréable. On y vient souvent de Munich, qui n'est qu'à six lieues de là, pour y faire des parties de plaisir. Mais le peu d'industrie des habitans n'y ménage aucune commodité, aucune espèce de ressource pour les promeneurs. En France ou en Angleterre, le bourg de Stahrenberg offriroit des auberges commodes, des bains, des jardins, des bateaux élégans préparés sur le lac, et tout cela seroit payé au centuple par l'affluence des curieux. Mais là vous ne trouvez rien de pareil; une belle nature, un charmant paysage, voilà tout. C'est beaucoup pour l'ami des beautés champêtres, et ce dernier ne regrettera jamais d'être venu à Stahrenberg.

De cet endroit à Munich la route traverse presque continuellement de beaux bois; on la fait facilement en deux heures. Il ne nous en fallut pas davantage pour atteindre ce terme d'une course trop courte, et qui avoit été pour nous si féconde en ces jouissances dont le souvenir laisse toujours dans l'âme des impressions douces et consolantes.

VOYAGE AUX SOURCES DE LA PARTNACH.

En 1807, dans le mois d'août, j'ai visité de nouveau ces contrées, vers lesquelles un attrait puissant m'attire toujours. Le savant comte de Sternberg, le baron de Frauenberg, le général Werneck, le professeur Duval étoient de ce voyage, auquel l'amitié, la confiance et l'étude prêtoient tant d'agrémens. Cette dernière fois, nous entrâmes par la vallée de la Loisach, et la suivîmes jusqu'à Garmisch, où nous séjournâmes trois jours. Après avoir passé Mournau, les montagnes se présentèrent à nous dans toute leur beauté; le ciel étoit pur et sans nuages. En entrant dans la vallée, nous remarquâmes qu'un vent frais et violent se dirigeoit avec rapidité vers la plaine comme par le conduit d'un ventilateur; cependant sur les hauteurs, il régnoit un calme parfait; aucun souffle n'agitoit les feuilles, et le courant d'air n'occupoit que la plus basse région de la vallée. Le contraste de cette agitation dans le bas du vallon avec la tranquillité de l'atmosphère au haut des montagnes, avoit quelque chose de frappant. La raison de ce phénomène n'étoit pas difficile à trouver : c'étoit le niveau de la température, qui s'établissoit entre la plaine de Mournau et la vallée de la Loisach, qu'une pluie abondante tombée la veille avoit refroidie dans une proportion plus forte que la plaine ne l'avoit été. Ainsi nous vîmes clairement comment se forment les vents irréguliers, et quelles causes influent sur leur origine et leurs directions diverses.

Arrivés le 6 août à Garmisch, le beau temps se consolida de plus en plus; un léger et agréable vent d'est s'établit. On a remarqué dans ces contrées que, lorsqu'à la suite d'une pluie très-forte, le vent s'élève, ordinairement le beau temps est de durée.

La vallée de Garmisch se divise en deux branches : l'une est le vallon de la Loisach, l'autre celui de la Partnach. Les champs en sont fertiles et bien cultivés; cette vallée est très-peuplée, les bois appartiennent presque tous à la couronne.

De Garmisch la vue se promène sur d'immenses montagnes, dont les chaînes principales sont vers le sud et le sud-sud-est. Les masses les plus remarquables sont le Zug-Spitz, dont

le sommet a sept mille pieds d'élévation; le Wetter-Stein; et dans le lointain le Garvendel dont la crête paroissoit comme une illusion vaporeuse aux bornes de l'horizon. Le soleil y déposoit successivement ses plus aimables couleurs.

Le but de ce voyage étoit de remonter la Partnach jusqu'à sa source dans un glacier entre le Zug-Spitz et le Wetter-Stein, d'en mesurer la température à différentes hauteurs, et en même temps d'herboriser.

Voici le récit de cette intéressante excursion.

Le 7 août, nous partîmes de grand matin par le plus beau temps du monde, pour remonter la Partnach. Le chemin nous conduisoit sur des hauteurs couvertes de prairies déjà dépouillées. Leur belle verdure charmoit encore les yeux; mais Flore avoit fui devant la faux ennemie, et toute la partie de la route, jusqu'à l'endroit où le vallon se resserre et n'est plus qu'une gorge étroite, fut sans intérêt pour le botaniste.

Le bruit d'un torrent faisoit retentir la contrée sauvage que nous parcourions. Toute notre caravane étoit animée de ce sentiment de bien-être, de cette hilarité qu'inspire la vue des grandes scènes naturelles. Le beau temps, l'innocence et l'intérêt des plaisirs que nous recherchions, la salubrité de l'air, le rapport des sentimens et des goûts; tout cela rendoit cette excursion pleine de charmes pour nous.

Nous avions avec nous une douzaine de montagnards qui nous servoient de guides, et portoient nos instrumens et les provisions nécessaires pour cette course qui devoit durer plusieurs jours.

Chacun de nous s'occupoit en marchant de l'étude qui avoit pour lui le plus d'attraits : la minéralogie, la botanique se partageoient surtout notre attention.

En outre le comte de Sternberg avoit pour but de mesurer la température de la Partnach depuis son embouchure dans la Loisach jusqu'à sa source, et cela de distance en distance aux diverses hauteurs d'où elle tombe pendant un cours de sept lieues, et en partant d'un sommet élevé de trois mille pieds au-dessus de son embouchure. Les premières plantes alpines qui s'offrirent à nous furent la *Cacelia alpina*, la *Gentiana asclepiadea*; un peu plus haut, la *Betonica alopecurus* dans une quantité fastidieuse; et la *Lonicera alpigena*, arbuste charmant, et qui réussiroit à merveille dans les plantations d'agrément.

Cependant nous nous enfoncions dans les montagnes; le soleil étoit haut; la chaleur étoit excessive, et la route extrêmement fatigante. A tout instant, il falloit gravir des hauteurs escarpées, pour les redescendre aussitôt et recommencer de plus belle : c'étoit le voyage de Sysiphe. Enfin nous arrivâmes à un endroit où la Partnach s'élançoit à travers des masses de rochers qu'elle avoit brisés, et se perdoit avec fracas dans leurs abîmes, pour en ressortir bientôt et affronter de nouveaux obstacles.

L'eau pure comme un cristal, se brisant contre le roc, répandoit à l'entour une rosée fraîche et salutaire; et soit sur le gazon, soit dans les fentes des rochers, de belles plantes alpines s'inclinoient mollement sous cette poussière rafraîchissante.

Le thermomètre, que nous plongeâmes dans le torrent, descendit à cinq degrés; à Garmisch, à l'endroit où il se jette dans la Loisach, le thermomètre marquoit huit degrés, et dans l'eau de la Loisach, il montoit à onze; la température de l'air étoit de dix-neuf à vingt : ainsi deux lieues au-dessus de son embouchure, la Partnach avoit déjà trois degrés de chaleur de moins qu'à Garmisch.

Nous continuâmes notre route, et après bien des fatigues nous fîmes halte dans une enceinte où le vallon s'élargissoit, et formoit un pâturage couvert de sapins, à l'ombre desquels paissoit un troupeau de vaches superbes. Là, nous étant assis sur l'herbe, nous

avions à peine commencé à étaler nos provisions, que nous fûmes environnés de tout le troupeau, qui s'invita ainsi familièrement à notre champêtre repas. Ces bons animaux venoient prendre dans nos mains le pain et le sel que nous leur présentions; mais leur amitié devint bientôt gênante et même dangereuse : nous courions risque d'être écrasés par ces convives peu cérémonieux, et nous priâmes le pâtre qui les gardoit de les écarter, ne pouvant prendre sur nous de renvoyer durement ces animaux si confians et si doux.

Il nous restoit encore beaucoup de chemin à faire jusqu'à un plateau non loin du glacier du Wetter-Stein, où nous devions passer la nuit.

En avançant, les côtes latérales et voisines s'abaissoient successivement devant nous et à une plus grande distance de droite et de gauche, nous voyions les sommets aigus et les masses imposantes des Grandes-Alpes; mais autour de nous la contrée devenoit aride et pierreuse. Bientôt le murmure de la Partnach, qui avoit jusqu'alors accompagné et comme dirigé nos pas, cessa tout-à-fait; un silence morne succéda à cette voix majestueuse, qui étoit comme l'âme du vallon. En vain nous cherchions des yeux le torrent que nos oreilles n'entendoient plus; il avoit disparu : quelque puissante révolution avoit brisé les rochers qui bordoient son cours, et leurs vastes ruines avoient couvert son lit et rempli le vallon d'un amas informe de débris.

Une demi-lieue plus haut, nous découvrîmes un petit lac environné de rochers calcaires, vers lesquels des sapins isolés s'élevoient çà et là. Son eau, d'une incomparable pureté, sembloit de loin un beau miroir de chrysoprase et de malachite : c'étoit la Partnach, dont les eaux, arrêtées par l'éboulement des montagnes, avoient formé ce lac digne d'embellir une plus séduisante contrée. Des conduits souterrains livroient passage au torrent, qui poursuivoit son cours dans la partie inférieure du vallon que nous venions de parcourir.

Là nous rejoignîmes notre naïade égarée. Bientôt nous entendîmes un grand bruit qui augmentoit à mesure que nous avancions : c'étoit une superbe cascade que formoit la Partnach, en s'échappant à une hauteur de plus de soixante pieds des flancs des rochers qui la retenoient prisonnière. Effectivement, au-dessus de cette cascade, son cours disparoît de nouveau, et le même silence dont nous venions d'être témoins afflige le vallon.

Le volume d'eau que roule ce beau torrent est considérable : une ouverture circulaire, comme pourroit être la bouche d'un immense mascaron, donnoit passage à l'onde furieuse qui se précipitoit à pic avec un fracas épouvantable, ébranlant au loin l'air et la terre par la rapidité de sa chute et le poids de sa masse.

Plus loin se déploie un autre lac assez semblable au premier, mais plus grand : de ce dernier lac à la source de la rivière, son cours n'est plus interrompu.

A peu de distance du glacier sous lequel est sa source, est une petite Alpe avec une hutte, qui sert d'abri au pâtre chargé de la garde d'un troupeau de moutons et de chevreaux qui chaque été sont conduits dans cette âpre contrée. Ils y trouvent une nourriture moins abondante, mais plus succulente que celle des plaines.

Cette hutte, qui n'est qu'une enceinte carrée, étroite et obscure, formée par des poutres de sapins non équarris, n'étoit pas un gîte fort engageant : nous préférâmes nous établir en plein air, sur une petite pelouse au bord de notre limpide torrent. Chacun composa son lit avec des branches de sapin; nous allumâmes un grand feu, nous fîmes rafraîchir dans l'eau de la Partnach plusieurs bouteilles d'excellent vin que nous avions apportées avec nous, et nous eûmes ainsi le plaisir de sabler le Champagne à la glace en l'honneur de Flore, et à près de cinq mille pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Cet endroit s'appelle l'Anger.

Le comte de Sternberg et moi nous voulûmes, malgré la fatigue de la journée, aller encore jusqu'à la source de la Partnach : elle n'étoit distante de notre camp que d'une demi-lieue; mais il étoit extrêmement difficile d'y pénétrer. Les sommets du Wetter-Stein forment dans cet endroit un vaste encaissement dont quelques enfoncemens sont occupés par des amas d'une neige profonde et perpétuelle : ce sont ces amas de neige que l'on appelle improprement *glaciers*; car la neige, quoique permanente, n'y passe point à l'état de glace.

L'extrême chaleur qui avoit régné tout l'été, et qui régnoit surtout alors, ne sembloit produire aucun effet sur ces couches épaisses de neige. On ne remarquoit à leur extrémité aucun écoulement d'eau; seulement la surface sur laquelle nous marchions étoit amollie, quoiqu'encore très-ferme. Cependant, même pendant la nuit, la température avoit été de + 13° Réaumur, et pendant le jour de plus de + 28° au soleil.

La Partnach n'est point une émanation de ce dépôt de neige, qui ne seroit point assez considérable pour alimenter seul un si grand volume d'eau. Ce torrent sort avec un grand fracas des flancs de la montagne même; et, quand on avance sur le plateau que forment les neiges, on entend au-dessous de ses pieds le mugissement de l'onde, sans découvrir aucune entrée qui conduise sous la voûte glacée d'où elle s'échappe.

Heureusement la chaleur de cet été avoit fait fondre les neiges qui s'appuient aux parois les plus élevées de la montagne, de sorte qu'il y avoit un étroit espace entre la couche des neiges et le flanc des rochers. Il falloit, pour satisfaire notre curiosité, se laisser glisser dans cette coulée dangereuse, sans trop savoir quelle espèce de plancher nous trouverions dans le fond. Heureusement c'étoit un roc ferme, et à peine l'eûmes-nous atteint, que nous nous trouvâmes sous une vaste voûte de neige élevée de soixante-dix pieds au moins, et du centre de laquelle l'eau tomboit de toutes parts à grosses gouttes, et venoit se mêler aux sources fécondes et bruyantes de la Partnach. L'eau s'échappoit en tumulte de la source principale; et, roulant sur le rocher, disparoissoit plus loin sous les neiges qui la couvroient. Une extrême fraîcheur régnoit dans cet antre vraiment merveilleux, et qui sembloit le temple de la naïade, objet de notre culte. Le thermomètre, plongé dans la source principale, marquoit + 3°. Nous eûmes beaucoup de peine à le distinguer; car une lumière foible pénétroit à peine dans ce temple mystérieux, où vraisemblablement nul mortel n'avoit pénétré avant nous. Nous ne nous arrêtâmes pas long-temps sous ces voûtes dangereuses, qui d'un moment à l'autre pouvoient laisser tomber sur nous des masses de neige qui nous auroient engloutis.

En revenant vers notre gîte, nous fîmes une riche collection de plantes alpines; *Viola biflora*, *Ranunculus glacialis*, *Aster alpinus*, *Globularia cordifolia* et *integrifolia*, *Silene acaulis*, *Silene rupestris*, *Silene saxifraga*, *Potentilla aurea* et *caulescens*, *Salix retusa*, *Lepide amplexicaulium*, *Valeriana saxatilis*, *Celtica*, et beaucoup d'autres que j'omets, pour ne pas interrompre trop long-temps le récit.

Arrivés à notre camp, nous fîmes allumer un grand feu, et nous passâmes une nuit délicieuse, couchés sur la verdure au bord d'un torrent, à près de cinq mille pieds d'élévation, sans autre abri que celui de nos manteaux.

Au jour naissant, nous fûmes sur pied; il s'agissoit de gravir le sommet du Wetter-Stein, qui fait la frontière entre la Bavière et le Tyrol. Cette route n'est praticable que pour les montagnards les plus hardis; je n'en ai de ma vie fait une aussi fatigante. Il falloit s'élever encore à près de deux mille pieds, et escalader pour cela des rochers brisés, dont la blancheur nous aveugloit. Le soleil, qui dardoit sur ces masses calcaires, nous brûloit d'un côté par l'ardeur de ses rayons; de l'autre la réverbération de ces mêmes rayons

occasionoit une chaleur presqu'aussi forte. L'aridité de toute cette contrée étoit extrême; nous mourions de soif; et, ayant bu quelques gouttes de liqueur pour nous ranimer, nous ne fîmes qu'accroître notre souffrance. Heureusement en traversant un petit glacier beaucoup plus élevé que celui sous lequel s'échappe la Partnach, nous apaisâmes l'horrible soif qui nous dévoroit en nous remplissant la bouche de neige.

Enfin après quatre heures de la marche la plus pénible, dans cette coulée dite la *Trautlgrœnze*, nous parvînmes à un des sommets du Wetter-Stein et sur la crête qui sépare les deux pays, à 5,977 pieds d'élévation; mais, en jetant nos regards du côté du Tyrol, nous vîmes un tel abîme sous nos pieds, que le courage manqua à un de nos compagnons. Il falloit descendre sur le flanc presqu'à pic de la montagne, au risque de se précipiter à mille pieds de profondeur au moindre faux pas.

Notre ami, ne voulant pas nous abandonner, ferma les yeux, et s'abandonna à deux des plus vigoureux de nos guides. Il parvint ainsi, en frissonnant par l'effet du vertige qui l'avoit saisi, jusqu'au bas de ce redoutable passage. Nous y étions parvenus avant lui, et nous ne pouvions nous empêcher de rire de la singulière figure qu'il faisoit et des malédictions qu'il vomissoit contre la botanique, la minéralogie, et toutes les sciences qui peuvent conduire dans de pareils chemins. En effet, il n'étoit point botaniste lui-même, mais bien le plus aimable, le plus instruit et le meilleur des compagnons.

Enfin, le danger passé, le courage et les forces revinrent; mais la chaleur augmentoit toujours, et nous avions près d'une lieue et demie à faire sur les flancs d'une côte rapide, avant d'arriver à un chalet que nous voyions dans la vallée. Nous y arrivâmes enfin, et là du lait excellent qu'on nous fournit en abondance, et ce qui nous restoit encore de nos provisions, réparèrent l'immense dépense de forces que nous avions faite. Tout étoit en activité dans ce chalet : hommes et femmes préparoient du beurre, des fromages; un brasier immense, allumé dans un coin du chalet, faisoit bouillir les chaudières; au dehors un troupeau nombreux paissoit les herbages des environs.

De ce chalet à Mittenwald dans le comté de Verdenfels, où nous devions nous rendre le même jour, il y avoit encore sept grandes lieues. Cette route étoit bien longue pour des voyageurs épuisés déjà par une marche aussi pénible que celle que nous venions de faire.

Mais heureusement nous n'avions plus de montagnes à gravir, et la coulée qui s'ouvroit à nos pieds, mais qui là encore offroit un aspect sauvage, aboutissoit à une des vallées les plus riantes du Tyrol: cette vallée s'appelle la *Loitasch*, nom peu poétique sans doute, et fait pour désenchanter la plus belle contrée! Nous voilà donc en route par le soleil le plus brûlant qu'il soit possible d'imaginer!

Pendant près de trois lieues, le vallon, quoique large, est âpre, et son sol pierreux est couvert de forêts de sapins qui s'étendent des deux côtés sur le revers des montagnes qui le bordent. Là, nous pûmes observer les terribles effets des avalanches : plusieurs fois, nous vîmes d'immenses espaces de la forêt rasés jusqu'au sol, sans qu'il y restât la moindre tige; ces espaces étoient larges de plusieurs arpens. Les arbres qui les couvroient avoient été anéantis par le froissement des avalanches, que leur force de projection avoit portées à travers le vallon jusqu'à une grande hauteur sur le côté opposé.

Là des forêts entières d'arbres renversés, dont les branches formoient des remparts impénétrables, interceptoient la route, et nous forçoient à des détours extrêmement longs et pénibles; mais des sources rafraîchissantes et les plus belles fraises du monde nous fournissoient de quoi apaiser la soif qui nous dévoroit sans cesse. L'entrée de la Loitasch se distingue par de grands travaux qu'on a exécutés pour le flottage des bois : ce sont des digues, des

écluses, des conduits d'une longueur prodigieuse, tous construits en forts madriers, et dans lesquels l'eau d'un torrent entraîne les bois qu'on y a rassemblés. Auprès d'un pont pittoresque, l'on a construit une chapelle consacrée à la Vierge et adossée au rocher : c'est là que la contrée prend tout-à-coup l'aspect le plus riant et le plus gracieux. Pendant plus de trois lieues, vous découvrez successivement des maisons propres, élégantes et spacieuses, tantôt dominant un tertre fleuri, tantôt assises au milieu des prairies les plus fraîches et les plus belles; des champs de maïs, de froment, du plus beau lin, de pommes de terre, de trèfle, ou d'autres semences; des arbres fruitiers, des groupes d'autres arbres varient sans cesse les scènes de cette délicieuse contrée, qui paroît être l'asile de l'aisance, de la paix et du bonheur. Cependant cette vallée si bien protégée par la nature, dont toutes les issues sont si bien closes et si difficiles à franchir, a aussi été le théâtre des guerres dévastatrices. En 1805, le général Loison y pénétra par des marches hardies, et tourna par ce moyen la célèbre position de la Scharnitz. Mais le bon état des champs et des maisons attestoit l'humanité de l'ennemi qui avoit traversé ces contrées.

L'admiration, le plaisir nous faisoient oublier la fatigue; des chemins doux, commodes, unis comme ceux d'un parc anglois, nous conduisirent jusqu'aux ruines des forts qui défendoient l'entrée de cette vallée, avant la réunion du Tyrol à la Bavière.

De ce dernier endroit à Mittenwald, on suit toujours le torrent qui traverse la Loitasch. Ce torrent, en s'approchant du vallon de l'Isère où il se jette, coule resserré entre deux murs de rochers à pic et à une telle profondeur, qu'on a peine à l'apercevoir, et qu'on ne peut sans effroi suivre de l'œil le cours turbulent de son onde; on croit voir un des fleuves des enfers. En entrant dans le vallon de l'Isère, la scène s'agrandit et prend un autre caractère; j'ai déjà peint cette contrée dans un chapitre précédent.

Il étoit tard, la nuit étoit arrivée; sa fraîcheur soutenoit un peu notre courage; mais mes forces suffirent à peine pour me faire atteindre l'excellente auberge de Mittenwald, où je goûtai avec délices un repos dont, après vingt heures d'une marche si pénible, j'avois un pressant besoin.

Le lendemain nous prîmes la poste, et en deux heures nous fûmes de retour à Garmisch.

Maintenant je vais rendre un compte très-succinct des observations de mon ami le comte de Sternberg, sur la température des eaux de la Partnach et des eaux souterraines en général.

M. de Saussure a fait sur les variations de la température des eaux de l'Arve, à diverses hauteurs, des expériences qui, pour me servir de ses propres expressions, attireront peut-être l'attention des naturalistes et des physiciens sur un sujet jusqu'ici peu étudié.

« L'Arve, dit-il, qui prend sa source au col de Balme à l'extrémité nord-est de la vallée de Chamouni, et qui reçoit plusieurs ruisseaux qui viennent des glaciers voisins, et desquels la température étoit de $+ 2°$, ne s'élève point à la température de l'atmosphère modifiée par celle du sol : ainsi ses eaux ne sont pas plus chaudes pendant le jour et plus fraîches pendant la nuit; mais au contraire, elles ont au lever du soleil une température de 9 à 10, et à dix heures de nuit [41] une de 13 à 14°, et même il se manifeste une augmentation et diminution périodique de la masse de ses eaux, qui est en raison inverse de la température, de sorte que le *maximum* du volume des eaux se rencontre avec le *minimum* de la température, *et vice versâ* le *minimum* de ce volume avec le *maximum* de la température. »

On peut voir dans M. de Saussure même la manière ingénieuse dont il explique ce phénomène. (Annales de Gilbert, vol. XXIV, pag. 58.)

Excité par l'exemple de ce célèbre physicien, le comte Sternberg résolut de mesurer les divers degrés de température des eaux de quelque torrent qui, par la nature de son origine et de son cours, auroit des rapports évidens avec l'Arve, et cela à divers points de hauteur depuis son embouchure jusqu'à sa source.

Il choisit pour cet effet la Partnach : on vient de lire plus haut la description de sa source et de son cours.

Le point de sa source est à 4223 pieds de Paris au-dessus du niveau de la mer. Les montagnes qui environnent l'encaissement où cette source se trouve, telles que le Zug-Spitz et l'Alber-Spitz, ont environ 2000 pieds d'élévation au-dessus de ce point.

La Partnach, après avoir parcouru la carrière dont on vient de lire la description, se jette à Garmisch dans la Loisach, après un cours de neuf lieues au plus. Sa chute dans cet intervalle est de 2106 pieds, ainsi de 214 pieds par lieue, chute énorme, et qui lui donne assurément tous les caractères d'un torrent alpin.

Si une fonte plus considérable de neiges étoit la raison du changement de température d'un pareil torrent, ce changement devroit être très-sensible dans cette rivière dont le cours est si borné; mais l'expérience ne confirme aucunement cette donnée.

Le 6 août, la température de l'atmosphère à 11 heures avant midi étoit de.. + 17°.
Le ruisseau dit Kancker . . . . + 11.
La Loisach, rivière assez considérable . . . . + 11.
La Partnach . . . . + 8.

Le soir à 7 heures.

Atmosphère . . . . + 16°.
Ruisseau Kancker . . . . + 12. 5.
Loisach. . . . . + 12. 8.
Partnach. . . . . + 8.

Et à 1 heure après midi, à la première cascade, à l'endroit appelé *Die Klammer*, où le torrent a profondément creusé la masse des rochers à travers laquelle il s'échappe :
Atmosphère . . . . + 20°.
Partnach . . . . + 5. 9.

D'ici à l'endroit appelé les Sept-Sources, la montée est à la vérité moins rapide, mais cependant toujours très-considérable, et suit les bords du torrent. A 2 heures :
Atmosphère . . . . + 19°.
Partnach . . . . + 5. 2.

Au bord du petit lac nommé Gumpensée, où les eaux ne sont pas profondes, elle étoit à. . . . . + 7°.

Sûrement dans les places profondes la température se rapproche davantage de celle du torrent même.

Auprès de la deuxième cascade, à 4 heures et demie après midi :
Atmosphère . . . . + 17°.
Partnach . . . . + 3.

La source n'est distante de l'*Anger*, où nous avons fait halte pour la nuit, que d'une demi-lieue, et coule pendant quelques centaines de pieds sous une voûte de neige. La température de l'eau, à l'endroit où elle sort de dessous cette voûte de neige, étoit comme à l'Anger à . . . . + 3°.

Enfin, dans la source même où l'eau sort avec impétuosité des flancs du rocher, le thermomètre, qu'on ne put y plonger qu'en le chargeant d'un poids de plusieurs livres,

marqua également + 3°. La hauteur étoit de 4223 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Pendant la nuit, la température, observée soigneusement d'heure en heure par le comte de Sternberg, fut constamment la même, savoir : + 3°, celle de l'atmosphère + 13°. 5 ; phénomène assurément très-rare à une hauteur de plus de 4000 pieds.

De retour à Garmisch par le chemin que j'ai décrit plus haut, le comte de Sternberg trouva le thermomètre marquant à l'air libre + 15°.; la température de la Partnach à son embouchure également + 8°.

Il paroîtroit résulter de ces observations que les variations de température dans les torrens des Alpes ne doivent point être attribuées à la fonte des neiges; mais que, conformément à l'opinion de M. de Buch (Annales de Gilbert, vol. XXIV, pag. 68.), la température constante de la source de la Partnach devroit indiquer la température moyenne des profondeurs d'où elle s'échappe.

En effet, selon toute apparence, la Partnach doit son origine à des glaciers plus élevés, d'où l'eau s'écoule par des cavités souterraines, et, réunie en un volume considérable, se montre à l'endroit décrit ci-dessus. En effet la violence avec laquelle cette source bouillonne en quittant la montagne, indique une forte pression supérieure, et cependant il n'existe dans toute cette région aucun courant ni aucune masse d'eau visible.

Si donc l'eau, produite par la fonte des neiges, dont l'on sait que la température est 0°, en traversant les cavités de la montagne, s'élève à + 3°, cela semble indiquer la température moyenne de l'intérieur de cette même montagne. L'eau, qui à la source même découle des neiges qui la couvrent, est, vu la masse considérable de la source, en trop petite proportion pour en altérer sensiblement la température.

Une chose qui est plus frappante, c'est l'invariabilité de la température des eaux de la Partnach à son embouchure. Il faut sans doute l'attribuer à l'extrême rapidité de son courant.

Les variations que les eaux de la Partnach subissent à divers points du cours de ce torrent sont certainement produites par leur passage à travers les lacs dont j'ai parlé, et par le mélange d'autres ruisseaux qui se confondent avec elles, plutôt que par l'influence de l'atmosphère. Les cascades n'influent point sur la température des eaux : je m'en suis convaincu dans cette occasion ainsi que dans d'autres rivières, aux chutes occasionées par les digues ou les moulins.

L'idée de chercher dans la température des sources la mesure de celle de l'intérieur du globe, idée énoncée en premier par M. de Buch et adoptée par M. le baron de Humboldt, mérite d'être suivie et étudiée dans toutes ses dépendances. Peut-être par la suite fourniroit-elle une mesure pour déterminer l'échelle des diverses profondeurs : c'est ainsi que M. de Humboldt évalue à 1° de R. la différence produite dans la chaleur de l'atmosphère à chaque 121 toises d'élévation.

Il est vrai qu'ici il se manifeste une différence remarquable : car chaque degré de moins au thermomètre de Réaumur ne comporte que 71 toises et 1 pied d'élévation; mais l'embouchure de la Partnach, où commence notre échelle, est déjà à 2087 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et la rapidité de la chute dans un espace aussi court est telle, qu'elle laisse peu de prise à l'influence de l'atmosphère. Au surplus, ces observations n'ont pour but que d'attirer l'attention sur la température des sources et ruisseaux dans les montagnes.

M. de Buch a mesuré celle de plus de vingt sources dans les environs de Neufchâtel; toutes donnèrent + 8° et + 8°. 2 : ce qui correspond aux observations de même nature faites à Genève dans le jardin botanique, où le résultat a constamment été + 7°. 8.

Plusieurs sources minérales dont la température a été étudiée, telles que celles d'Egra

et de Sternberg en Bohême, indiquent également toujours + 8°; mais ce ne sont encore que des observations partielles qui n'ont pas été faites avec les précautions nécessaires et suffisamment appliquées à l'étude de la température intérieure du globe. Une suite d'observations faites avec toute l'attention et l'exactitude nécessaires peut seule nous faire approcher de ce but intéressant.

ROUTE DE GARMISCH A WEILHEIM PAR L'EYBSÉE, LERMOS, REUTTI, FUESSEN ET SCHONGAU.

La fatigue des jours précédens ne nous avoit point découragés; elle étoit payée par trop de jouissances, pour que nous ne voulussions pas en acquérir de nouvelles au même prix. La santé, l'appétit, l'humeur, le calme et la sérénité de l'esprit, tout gagne, tout s'améliore dans de pareils voyages. Le 10 après midi, nous partîmes pour Lermos; la route traverse pendant une lieue environ de belles prairies dans la vallée de la Loisach; mais ensuite elle s'enfonce dans des bois épais, et il nous fallut gravir des hauteurs difficiles. Bientôt nous en fûmes récompensés par le beau spectacle que nous offrit l'Eybsée, dont le vaste miroir entouré d'un cercle de forêts sombres et sauvages présente à peine quelques endroits propres à l'habitation des hommes et à la culture. Le peu de maisons qui vivifient ses bords déride un peu ce paysage sévère. Du haut de la montagne voisine qu'il nous fallut gravir pour nous rendre à notre destination, la couleur des eaux de l'Eybsée se confondoit avec celle des bois qui l'environnoient, et les diverses teintes que les différentes profondeurs donnoient à cette superbe masse de cristal, ressembloient à de grandes couches polies d'aiguemarine ou de malachite.

Nous aurions pu abréger notre route en nous embarquant sur le lac; mais un orage nous menaçoit, et nos guides nous conseillèrent de ne pas entreprendre cette navigation, qui est très-dangereuse dans de pareilles circonstances. Nous eûmes lieu de nous applaudir d'avoir suivi ce sage conseil; car bientôt une pluie affreuse avec un vent violent vinrent nous assaillir.

Une malheureuse cabane de charbonnier nous offrit un asile un peu scabreux; car nous ne savions où nous fourrer pour ne pas être salis par la poussière noire dont cette hutte étoit remplie. Au moment où l'un de nos compagnons avançoit la tête en dehors pour voir si le temps s'éclaircissoit, un de ces braves charbonniers, qui voyoit que l'eau tomboit à verse sur la tête de l'observateur, s'avance par derrière et l'affuble de son manteau, dont le tissu grossier, fétide et délabré, étoit chargé de plus de dix livres de poudre de charbon. Notre pauvre camarade pensa être étouffé par les nuages de poussière qui l'environnèrent subitement; et nous, par les éclats de rire que nous fit faire l'incroyable figure qu'il nous présenta, quand il se retourna vers nous noir comme un vrai charbonnier, et se débattant contre l'hôte officieux qui à toute force vouloit lui endosser son costume.

Nous nous hâtâmes de renoncer à une hospitalité si dangereuse, non cependant sans récompenser les bonnes gens qui croyoient ne pas pouvoir mieux nous traiter qu'en faisant pour nous ce qu'ils auroient fait pour eux-mêmes. La pluie continua encore quelque temps et rendit la descente de la montagne pénible.

Mais nous ne tardâmes pas à découvrir Lermos qui se présente d'une manière très-pittoresque au milieu d'un beau vallon couvert de prairies un peu marécageuses, mais bien soignées et traversées par des routes commodes. C'est dans les environs de Lermos que la Loisach prend sa source au pied des hauteurs qui séparent le vallon de Lermos de la vallée du Lech. La grande route d'Inspruck à Augsbourg traverse Lermos où il y a une poste. Nous nous y arrêtâmes pour y passer la nuit, et le lendemain nous poursuivîmes notre voyage presque toujours à pied, en suivant la grande route de Lermos à Reutti.

Avant d'arriver à Reutti, on passe un endroit célèbre dans les annales militaires du Tyrol, et remarquable par la force de sa position. C'est le Pass-Ehrenberg, qui jusqu'au seizième siècle a eu la réputation d'être imprenable, comme Berg-op-Zoom et Péronne la Pucelle, et tant d'autres places dont l'heure n'étoit pas encore venue.

Le Pass-Ehrenberg se présente effectivement d'une manière très-imposante : un fort château occupoit le sommet d'une assez haute montagne, et les retranchemens se prolongeoient sur ses flancs et barroient le chemin qui occupoit le fond du vallon qui est fort étroit dans cet endroit.

En 1552, lorsque Maurice de Saxe pénétra avec une armée dans le Tyrol, pour y surprendre Charles V qui alors se trouvoit à Inspruck, et pour délivrer, disoit-il, l'Allemagne du despotisme d'un prince auquel cependant il devoit le trône qu'il occupoit; à cette époque, dis-je, Maurice s'empara du Pass-Ehrenberg. Charles V apprit cette nouvelle pendant qu'il étoit à table. On regardoit alors les diverses avenues du Tyrol comme tellement inexpugnables, que la plus grande sécurité régnoit à Inspruck pendant que l'ennemi n'en étoit plus qu'à quelques lieues.

A peine l'empereur eut-il le temps de se sauver; les Saxons occupèrent la ville deux heures après que Charles l'avoit quittée. Ils trouvèrent encore les tables toutes servies, les mets sur la table et l'argenterie sur les buffets. Maurice ne resta que huit jours en Tyrol, et ayant manqué son coup, il ramena son armée à Fuessen et de là à Rothenbourg sur la Tauber. Les dernières guerres ont démontré que ces forteresses et ces positions, quelque fortes qu'elles puissent être, perdent le plus souvent leur importance depuis qu'un nouveau système d'attaque s'est établi, et qu'au lieu de se porter avec des forces bornées sur un seul point, on embrasse tout un pays dans l'ensemble des combinaisons militaires; alors, si un seul point succombe, tous les autres deviennent inutiles. Depuis la réunion du Tyrol à la Bavière, toutes ces forteresses ont été détruites.

Peu après Ehrenberg, on entre dans la vallée du Lech : cette rivière, l'une des plus considérables de celles qui traversent le Tyrol, prend sa source dans le Vorarlberg. C'est le *Lycus* des anciens. Il a de tout temps fait la limite occidentale de la Bavière; son cours se dirige presqu'en ligne directe depuis Fuessen jusqu'au Danube. Cette circonstance contribue essentiellement à la rapidité de son courant qui est le plus violent de toutes les rivières d'Allemagne.

Voici la proportion de la vitesse du courant des principales rivières de Bavière :

Le Lech, 16 pieds de vitesse par seconde; l'Iser, 12; l'Inn, 8; le Danube, 4; dans les crues, 6 et jusqu'à 8, le Régen et la Naab, 3.

Les bords du Lech ont été le théâtre de combats mémorables depuis l'époque du Bas-Empire jusqu'à nos jours. C'est là que les Hongrois éprouvèrent une défaite complette en 797; le comte Gérald commandoit les Bavarois. C'est au passage du Lech qu'en 1632, Gustave-Adolphe vainquit et tua le fameux Tilly, l'un des plus grands capitaines de la guerre de trente ans.

Reutti est éloigné d'environ une lieue du Pass d'Ehrenberg.

Reutti est un beau bourg situé dans une contrée agréable. Déjà les Alpes des environs n'ont plus ces formes âpres qui caractérisent celles qui s'élèvent dans le centre du Tyrol.

Les montagnes qui bordent la vallée de Reutti sont hautes; mais elles sont tout au plus de quatrième grandeur.

Reutti a été le théâtre de beaucoup de combats. Comme c'est une des entrées principales du Tyrol, c'est un de ces points malheureusement destinés à être vivement attaqués et défendus; cependant il a peu souffert dans les dernières guerres. A peu de distance de Reutti est un autre de ces *pass* ou gorges étroites par lesquelles seules on peut entrer dans le pays: c'est le *Kniepass*, ainsi nommé à cause de l'extrême roideur de la montagne qu'il y faut gravir pour ainsi dire à genoux. Il y a au haut du *Murgthal* dans la Forêt Noire un passage de ce genre également très-difficile et nommé le *Kniebiss*.

Le Kniepass défend les approches de Reutti. De Reutti à Fuessen, on suit la vallée du Lech qui là n'est encore qu'un gros torrent. La situation de Fuessen est extrêmement agréable : c'est une ville frontière de l'ancienne Bavière. Elle étoit forte autrefois; il y avoit un château construit sur des hauteurs qui sont comprises dans la ville, dont l'ensemble présente des masses très-pittoresques.

Fuessen est célèbre par la paix qui y fut conclue entre l'Autriche et la Bavière en 1746, peu après la mort de l'empereur Charles VII.

Maximilien Joseph, son fils, préféra la possession paisible du bonnet électoral à la couronne des Césars dont son père avoit douloureusement ressenti les épines. Le règne de Maximilien Joseph fut tranquille et heureux; l'agriculture et le commerce furent encouragés; les lois améliorées; mais l'industrie, les arts, et la science de l'administration proprement dite, ont laissé à ses successeurs une vaste carrière d'amélioration à parcourir.

Il y avoit à Fuessen une très-belle abbaye de Bénédictins, celle de Saint-Maure, qui, lors du partage des indemnités, est échue à la maison d'Œtting-Wallerstein.

Lorsque l'on entre à Fuessen par la porte du côté du Tyrol, on se trouve encore au milieu d'un pays montueux et varié dans ses sites; dès qu'on en sort par la porte du côté de la Bavière, l'œil surpris parcourt une plaine vaste et sans limites vers le nord.

Ce changement de scène subit est vraiment frappant.

Rien n'est plus agréable et plus varié que la route entre Fuessen et Schongau, en passant par Salmeister. C'est une suite de paysages charmants, dignes du pinceau de Claude Lorrain ou de Guaspre Poussin. Ce sont des habitations éparses, entourées d'une belle verdure, de frais pâturages, ornées de jolis bosquets, arrosées par des eaux vives et pures, et servant de premier plan à un horizon, qui d'un côté s'appuie sur la superbe chaîne des montagnes du Tyrol, et de l'autre se perd dans un immense lointain en suivant la vallée du Lech.

Schongau, qui étoit le terme de notre course, est une ville située dans une solitude. Tout y respire un air et un goût antique; les maisons y sont vastes et ont le caractère d'architecture propre au quinzième siècle qui fut pour l'Allemagne celui de la naissance du commerce et de la prospérité.

La foible population de Schongau fait qu'un silence mélancolique règne dans ses rues, et que tout y est en harmonie avec les paysages pittoresques des environs. L'auberge où nous logions ressembloit à un ancien palais, et avoit autrefois été la demeure d'une famille noble, aujourd'hui éteinte. On voyoit encore d'anciennes peintures, de riches lambris, des plafonds dorés et des restes d'une opulence qui n'existoit plus.

De Schongau nous nous rendîmes à Weilheim en passant par le Peissenberg dont j'ai

déjà parlé, et nous prîmes congé du Lech qui va se jeter dans le Danube auprès de Raïn, ville qui autrefois formoit partie des apanages des comtes d'Eppan, dans les environs de Donawert.

EXCURSION DANS LE VINTSCHGAU ET DANS LA CONTRÉE DE MÉRAN.

Les diverses courses que j'avois faites dans le Tyrol m'avoient procuré tant de jouissances que je ne me lassois pas de les renouveler. Je terminerai cet ouvrage par le récit de la dernière que j'y ai entreprise en 1819, et qui a été en même temps une des plus intéressantes et des plus agréables.

Un accident assez grave que nous avions éprouvé en revenant d'Italie, à peu de distance de Botzen, nous avoit forcés de nous arrêter dans cette ville.

L'auberge dont j'ai déjà parlé dans un des chapitres précédens y est excellente; on y trouve des chambres spacieuses et commodes, un service actif et prompt, et de très-bonnes voitures bien attelées pour parcourir les délicieux environs. Comme les réparations que l'on devoit faire à notre voiture devoient prendre plusieurs jours, le bailli du lieu, qui étoit venu nous voir et avoit eu pour nous les prévenances les plus attentives, nous conseilla d'employer le temps que les réparations exigeroient, à visiter Méran; et de là, remontant par la vallée du Haut-Adige, de pousser notre route par Schlanders, Eyrs Prad, jusqu'au pied des glaciers de l'Œrtler, dans la vallée de Drofuy, au village des *drey Heiligen-Brunnen*. Là, nous devions observer un des phénomènes les plus curieux que l'on puisse rencontrer dans les montagnes; savoir, un glacier marchant.

L'obligeant magistrat nous traça une marche-route d'autant plus précise, et nous donna des renseignements d'autant plus précieux, qu'il venoit lui-même de parcourir cette même route avec S. A. R. l'archiduc Jean. Il nous remit en outre des lettres de recommandation pour les principales autorités des lieux que nous devions traverser.

Nous étions dans les premiers jours de mai; la saison étoit charmante, et toutes les grâces du printemps se déployoient dans la vallée et sur les riants coteaux des environs. Après avoir employé une matinée entière à les parcourir, le soir nous visitâmes le beau village de Gries, où il y avoit une abbaye qui aujourd'hui n'existe plus. Pour y arriver, on traverse le torrent de Talfer sur un pont d'où l'œil plonge avec ravissement dans un beau vallon que ce torrent arrose, avant de verser dans l'Adige le tribut de ses eaux. C'est un des plus riches points de vue du Tyrol, et c'est un de ceux que les artistes envoyés par la cour de Vienne, pour dessiner les plus beaux sites de cette province, ont le plus admiré. De Botzen à Gries, on traverse des jardins et des vignes s'élevant en tonnelles ou rangées en espaliers. Dans les intervalles sont de riches herbages ou des champs de froment et de maïs. Des ruisseaux d'eau vive traversent ces champs et ces jardins; chaque propriétaire peut, à une heure déterminée, faire couler sur son terrain ces sources vivifiantes, chacun à son tour; et, si personne n'a besoin d'eau, les écluses restent fermées, et le ruisseau chemine dans son lit naturel. Ce système d'irrigation est suivi dans toute la vallée du Haut-Adige : ainsi cet heureux coin du monde brave les sécheresses dévorantes, et Flore y conserve toujours sa fraîche couronne en dépit des rayons brûlants de Phébus.

Le lendemain, au lever de l'aurore, une calèche propre et légère, attelée de deux bons chevaux, et conduite par le premier valet de l'auberge, nous attendoit à la porte. Nous laissâmes nos gens, et partîmes seuls, Mme. de B*** et moi. Notre postillon devoit nous tenir lieu de cocher, de guide et de domestique : c'étoit un jeune homme dans toute la force de l'âge, d'une figure heureuse, actif, prudent, et plein de bonne humeur et de bonne volonté.

Le plus beau temps du monde nous favorisoit; libres comme l'air qui nous environnoit; l'imagination ravie, et de ce que nous voyions, et de ce que nous allions voir; le cœur tout plein du doux pressentiment des jouissances vives et pures qui nous attendoient; nous partîmes, joyeux comme des écoliers qui échappent à la discipline d'une pension rigoureuse. Toute la route de Botzen à Méran est excellente et facile; on s'écarte peu de l'Adige, qui, à une petite distance de Botzen, n'est déjà plus qu'un gros torrent. Vers neuf heures du matin, nous avions fait les six lieues qui séparent Méran de Botzen.

A l'approche de Méran, le paysage acquiert un charme et une variété difficiles à décrire.

La ville de Méran est située au point où le Passeyr-Bach et l'Adige se réunissent.

Ici la vallée s'élargit considérablement; de petites collines isolées, ombragées d'arbres fruitiers ou de vignobles, couronnées par de jolies chapelles ou par d'agréables maisons; plus loin, des prairies les plus richement émaillées que j'aie jamais vues; vers le nord, le Passeyr-Thal présentant ses détours sinueux et sa fraîche profondeur; dans le fond, l'antique Méran, avec ses tours, ses ponts, ses vieilles murailles; au-dessus de la ville, les coteaux élevés et pittoresques qui protégent Méran contre les vents du nord; leurs pentes rapides, mais pourtant fertiles et bien cultivées; sur la plus haute de ces collines, le célèbre château de Tyrol élevant ses créneaux dominateurs! Toute l'histoire du Tyrol est là : les premières origines de la province; les agitations féodales; la domination des rois et des ducs de Bavière, des comtes d'Eppau et d'Andechs, de Jean de Bohême, de Louis de Brandebourg, et de la célèbre Marguerite; les soupirs de l'antique servitude et les efforts de l'indépendance! A la rive gauche de l'Adige, s'élèvent des monts dont les flancs, exposés au souffle inclément du nord, présentent un aspect sombre et sauvage, qui contraste avec les riants tableaux de la rive opposée. Là sont de noirs sapins et des bouleaux qui,

> Avec leurs longs rameaux et leur feuille qui tombe,
> Semblent, les bras pendants, pleurer sur une tombe.
>
> (DELILLE.)

Nous ne nous lassions pas de promener nos regards sur tant d'objets si variés, si riches de contrastes, de couleurs et de souvenirs.

Notre guide nous conduisit dans une fort bonne auberge en face du pont. Le charme de ce séjour y avoit attiré plusieurs voyageurs, entr'autres un des membres distingués de l'administration à Munich, qui jugeoit que le remède le plus propre à rétablir sa santé délabrée par d'assidus travaux, étoit un séjour de quelques semaines dans ce beau lieu, où les hommes et la nature sont si bons à voir et à connoître.

Les lettres de recommandation dont nous étions munis nous valurent l'accueil le plus flatteur de la part du bailli de Méran; il nous fournit tous les renseignements que nous pouvions désirer, et nous donna un de ses secrétaires pour nous conduire au château de Tyrol.

Nous partîmes après avoir commandé notre dîner; notre guide nous conduisit par l'entrée du Passeyr-Thal, où le Passeyr-Bach coule en mugissant sous un très-beau pont de pierre d'une seule arche d'une grande et noble dimension.

On attribue à tort cette construction aux Romains : le cintre de l'arcade et les assises des pierres diffèrent essentiellement de celles des constructions romaines.

La vallée de Passeyr est devenue célèbre dans les derniers temps par le courage et la fin tragique d'Andréas Hofer. Cet homme, aubergiste à Passeyr, épris d'un vif amour pour l'indépendance de son pays, plein de cette énergie propre aux montagnards, fit, pendant la campagne de 1809, une diversion importante et gêna essentiellement les opérations de l'armée françoise et bavaroise. Doué d'une stature imposante et d'une force de corps prodigieuse, sa physionomie mâle et assurée, sa barbe noire, son regard imposant et décidé, son éloquence fougueuse et populaire lui avoient acquis sur ses compatriotes un empire absolu. Météore d'un moment, parce qu'il parut à une époque où l'énergie individuelle est nulle contre les masses, il eût brillé d'un éclat aussi durable que les Tell, les Melchthal, les Furst et les Stauffacher, s'il eût vécu comme eux cinq siècles en arrière. Alors le courage personnel étoit tout, et quelques chevaliers hardis suffisoient pour conquérir des royaumes, et quelques bourgeois montagnards intrépides pour fonder des républiques. Hofer étoit venu trop tard, et il a péri comme un factieux.

Nous cheminions lentement, interrogeant notre guide sur tous les objets qui s'offroient à nos yeux. La montée étoit roide, difficile, la chaleur excessive; mais tout ce que nous voyions étoit ravissant. A mesure que nous nous élevions, la vue s'étendoit et dominoit sur les deux vallées et embrassoit l'ensemble des objets.

Nous avions à nos pieds de belles et spacieuses maisons de campagne appartenant à des nobles du pays, et un grand nombre d'habitations plus modestes avec de jolis jardins. Tout respiroit autour de nous l'aisance et la paix. Enfin, après une heure et demie d'une marche pénible, mais féconde en jouissances, nous entrâmes dans la première enceinte du château de Tyrol.

Ce château, abandonné depuis long-temps et en partie ruiné, occupe une des sommités qui dominent Méran; une riche végétation décèle la fécondité du sol; de beaux cerisiers couverts de fleurs décoroient ses antiques remparts; l'appareil des armes et de la force avoit disparu depuis long-temps; le règne de la plaine avoit fait tomber celui de ces orgueilleuses hauteurs, d'où la force plutôt que la justice a souvent dicté ses arrêts. Mais des traits héroïques, les tableaux touchants et romantiques des mœurs chevaleresques vous attachent involontairement à ces sites célèbres. Nul de nous ne voudroit sans doute troquer l'aisance de la vie actuelle, nos commodes habitations, nos routes spacieuses et sûres, l'abondance de nos plaines, et le luxe de nos cités, contre les sentiers escarpés du moyen âge, où le voyageur risquoit à chaque pas d'être assailli par d'héroïques brigands; contre les voûtes obscures et incommodes et les donjons menaçants de ces antiques forteresses: mais elles font le charme de nos romances et l'ornement de nos albums; elles fournissent à l'observateur et au philosophe des souvenirs précieux, et des sujets d'attachantes méditations.

Ces belles ruines décorées d'un nom fameux, ce point célèbre jadis, le cœur de toute une vaste contrée, étoient depuis des siècles restés dans l'abandon. Lorsque le Tyrol passa à la Bavière, le château, avec quelques terrains qui en dépendoient, furent vendus à un paysan pour 2,000 fl. L'Autriche ayant, par la paix de 1814, recouvré le Tyrol, la ville de Méran conçut l'heureuse idée de racheter ce domaine historique; et elle en fit hommage à l'empereur Cet excellent prince, appréciant dignement ce patriotique hommage, ordonna aussitôt que le bâtiment principal seroit réparé et mis en état d'être habité; et il résolut qu'à l'avenir un ancien militaire du grade de capitaine en seroit nommé gouverneur,

gouverneur avec 500 fl. d'appointements, outre sa paie de retraite et divers émoluments attachés à cette place.

Lorsque nous visitâmes le château, les réparations étoient presque achevées, et le vieux guerrier, désigné pour habiter ces honorables ruines, étoit attendu sous peu de jours. Nous parcourûmes toutes les parties de cet antique édifice; on nous fit remarquer au rez-de-chaussée la chapelle et la salle où les noces de Marguerite avec Louis de Brandebourg furent célébrées avec toute la pompe que comportoient les mœurs de cette époque. A mesure que nous avancions sous ces voûtes encore solitaires, toute l'histoire du Tyrol se dérouloit devant mes yeux.

Je repassois dans mon esprit toutes les chroniques de cette ancienne époque : *Ex temporum monumentis excitamus eos, quorum omnis vita consumpta est in laboribus gloriosis.* (Cic.) Ma mémoire se rappeloit tous ces anciens comtés qui dans le principe n'étoient que des préfectures (*Gauen*) [42]. Insensiblement les préfets devinrent seigneurs, et prirent le nom des terres qu'ils gouvernoient au nom des empereurs, des rois ou des ducs, leurs suzerains. Vers la fin du onzième siècle, cette révolution étoit à-peu-près accomplie; les familles les plus puissantes de cette époque étoient celles des Lurn, comtes palatins de Carinthie; de Gœrtz ou Goritz; de Botzen ou d'Eppan; d'Andechs, divisée en ligne d'Ambras et de Wolfertshausen en Bavière, les comtes de Mareith et de Tyrol [43].

Henry le Lion abattit la maison d'Eppan, qui étoit la plus puissante [44]; mais il fut forcé lui-même, comme nous l'avons vu, de se retirer dans le pays de Brunswick. Les comtes d'Andechs, et ensuite ceux de Hirschberg, héritiers par alliance de la maison d'Andechs, établirent leur résidence au château de Tyrol. Meinhardt V, qui dut surtout à l'amitié de Rodolphe de Hapsbourg l'accroissement de sa puissance, partagea avec son frère Albert II les états de leur maison. Albert eut le comté de Goritz et le Pusterthal en 1271; il est le fondateur de la nouvelle ligne des comtes de Goritz. Meinhardt eut la plus grande partie du Tyrol proprement dit.

La célèbre Marguerite, née en 1316, morte en 1369, étoit petite-fille de ce Meinhardt.

Les ruines rendent un peu bavard; je reviens malgré moi sur des objets que j'ai déjà esquissés; mais l'histoire est si féconde en faits, si riche en personnages, qu'en parlant des mêmes choses, on peut toujours dire du nouveau. Je me retraçois la grossière abondance, les plaisirs bruyants et le cynisme de cette petite cour. Déjà cet esprit d'industrie qui caractérise le peuple tyrolien commençoit à se développer, et à répandre de la vie et de l'aisance dans le pays; toutefois Louis de Brandebourg ne tarda pas à reconnoître que les fruits de cette industrie naissante n'arrivoient pas jusqu'à lui; il disoit à son père, l'empereur Louis de Bavière, qu'il lui avoit donné un célèbre, mais pauvre pays : *Terram famosam sine fructu.*

Ce fut de ce même château de Tyrol qu'émana en 1234 le décret qui éleva au rang de ville, Inspruck, qui jusque-là n'avoit été qu'une bourgade.

Lorsque Marguerite, entraînée par son ressentiment contre la Bavière où son fils avoit été mal accueilli, et séduite par les promesses et les discours de l'archiduc Rodolphe, eut résolu de donner son pays à l'Autriche, après avoir pour cet effet gagné par de riches présents les suffrages des plus importants personnages du pays, son fou seul blâma hautement son dessein. — « Si tu donnes ton bien à la Bavière, tu resteras grand'dame, « lui dit-il; si tu le donnes à l'Autriche, tu deviendras servante. »

Un *fou* quelquefois ouvre un avis important.

En quittant le château de Tyrol, nous prîmes une autre route un peu plus longue, mais

plus agréable et plus pittoresque, pour redescendre dans la vallée de l'Adige au-dessus de Méran.

Toute cette excursion qui dura près de quatre heures nous présenta une si grande variété d'objets et de souvenirs que, malgré la chaleur et la difficulté du chemin, nous n'éprouvâmes aucune fatigue. Une fois dans la vallée, on croyoit parcourir les plus délicieuses parties de l'empire de Flore. C'étoient de riches prairies arrosées par de nombreux ruisseaux, entrecoupées ou embellies par des bouquets ou des massifs de beaux arbres, dont les fleurs ou la naissante verdure embaumoient l'air et charmoient la vue. De jolis sentiers serpentoient sous ces riants ombrages, et les coteaux environnants diversifioient à chaque pas leurs sites et leurs tableaux.

Nous traversâmes la petite mais très-ancienne ville de Méran; la rue du milieu est bordée de maisons bâties partie en bois, et ayant de chaque côté un rang d'arcades avec des boutiques. Arrivés à notre auberge, des chambres claires et spacieuses, un repas tel qu'on en fait dans les montagnes, d'excellentes truites, quelques mets simples, mais savoureux et sains, l'empressement et la bonne humeur des personnes qui nous servoient; tout cela réuni faisoit du bien au corps et à l'esprit. Là on n'est point tourmenté non plus par la crainte d'être rançonné par des hôtes fripons, et vous ne craignez pas de payer au poids de l'or chaque petite fantaisie qui peut vous prendre.

Immédiatement après le dîner, nous montâmes en voiture, et poursuivîmes notre voyage. Nos chevaux avoient eu le loisir de se reposer; le temps continuoit d'être superbe, et l'intérêt de cette première partie de notre course nous remplissoit d'aise et d'espoir pour celle qui nous restoit à faire.

Nous continuâmes de remonter le vallon de l'Adige peuplé de jolis villages et de bourgs bien bâtis, entr'autres Compatsch, Tsars et Latsch; et nous arrivâmes vers neuf heures du soir à huit grandes lieues de Méran, à Schlanders, où nous devions passer la nuit.

Nous fûmes émerveillés de l'élégance et de la recherche de l'appartement qu'on nous donna dans l'auberge où nous descendîmes; les chambres étoient peintes et tapissées à neuf, les meubles brillants de propreté, les rideaux de mousseline brodée blanche comme la neige, les couvertures de soie, les lits parfaitement bien conditionnés, ce qui est fort rare en Allemagne.

La servante étoit une jeune Tyrolienne vive, franche et gaie; comme nous étions curieux de connoître les diverses parties de l'ajustement des villageoises, elle nous apporta dans une petite boîte tout ce qui composoit sa parure des dimanches. Dans un instant sa toilette fut faite, et la nature est tellement ennemie de toute recherche, que, quelque peu étudiée que fût celle-là, elle nuisoit cependant à l'élégante simplicité du costume de tous les jours.

Un bon souper et surtout un bon lit sont deux choses précieuses pour des voyageurs: nous eûmes l'un et l'autre. Il falloit partir de très-grand matin pour nous rendre à Eyrs, bourg à trois fortes lieues de Schlanders. Là nous devions laisser notre voiture, et nous rendre à cheval au village des Trois-Saintes-Fontaines *(der Drey-Heiligen-Brunnen)*, au sommet de la vallée de Drofuy, non loin du lieu connu en Tyrol sous le nom de Bout du Monde *(Am Ende der Welt)*. C'est le point le plus élevé de tout le Tyrol. Arrivés à Eyrs, nous fîmes accord pour deux chevaux de monture à raison d'un écu de 5 fr. chacun; nous prîmes un guide intelligent; et nous voilà chevauchant vers le majestueux Œrtler, qui semble se perdre dans l'azur des cieux.

Nous traversâmes l'Adige, qui à cette hauteur n'est plus qu'un foible torrent; nous n'avions pris avec nous qu'une bouteille de vin et un peu de pain. Cette pénurie de

provisions pensa nous être fatale; nous avions six grandes lieues à faire par des routes extrêmement difficiles et quelquefois dangereuses; mais ma compagne étoit pleine de résolution, le plus beau ciel nous éclairoit, et nous trouvions piquant d'aller ainsi chevauchant comme de preux chevaliers jusqu'au *bout du monde*.

Du bourg d'Eyrs jusqu'à l'entrée de l'étroit vallon de Drofuy formé par le torrent qui s'échappe des glaciers que nous allions visiter, il y a deux lieues d'un chemin fort uni qui traverse obliquement la vallée du haut Adige ou de Rintschgau. Là déjà la nature est plus âpre, le sol moins fertile, la végétation moins riche et moins belle; la haute élévation du sol, le voisinage des grandes sommités qui entourent de toutes parts le Rintschgau, expliquent assez ce phénomène.

A l'entrée même du vallon dont je viens de parler est le beau village de Prad où nous fîmes halte; et, pour soulager notre guide et nous assurer plus de secours en cas d'accident, nous en prîmes un second qui connoissoit parfaitement la contrée.

Jamais je n'ai vu un naturel plus gai, plus ouvert et plus attachant; en peu de moments nous fûmes camarades. Sa bonne humeur, son caractère décidé et résolu contribuèrent beaucoup à nous faire franchir heureusement la longue et pénible route que nous avions à faire. Son camarade ne s'en tira pas aussi bien; épuisé de fatigue et ayant peut-être pris trop peu de nourriture, il se sentit défaillir. Le vin dont je m'étois muni lui rendit des forces et du courage; mais nous-mêmes, arrêtés à chaque instant par des passages dangereux soit au bord des abîmes, soit sur des ponts chancelants à travers lesquels on voyoit des précipices d'une grande profondeur, nous commençions à nous repentir de notre curiosité.

Notre nouveau guide nous excitoit à avoir bon courage. Ce chemin, nous disoit-il, étoit la grande route du village des Trois-Saintes-Fontaines; le curé même y passoit, et S. A. I. Mgr. l'archiduc Jean y avoit passé aussi. Il est vrai qu'il n'avoit vu aucune dame encore faire ce chemin-là! Mais c'est précisément ce qui devoit donner du cœur à notre compagne. Enfin, après cinq heures de route, nous arrivâmes à un point où le vallon s'élargissoit considérablement; une vaste pelouse en occupoit toute l'étendue; des deux côtés s'élevoient des rochers et des monts couverts en partie de bois de mélèzes, et en face s'élevoit, comme un redoutable et superbe colosse, l'Œrtler, avec sa robe de neiges et de glaces éternelles. Jamais rien d'aussi grand, d'aussi épouvantablement majestueux n'avoit frappé ma vue. Au pied de cet immense glacier gisoit le village *der Drey-Heiligen-Brunnen*. Ses maisons éparses étoient situées à de grandes distances les unes des autres; l'église et la maison du curé étoient isolées, mais placées à-peu-près au centre des habitations. Nous nous trouvions alors à environ 5000 pieds de hauteur; ainsi la vaste pyramide de glace qui étoit devant nous n'avoit pas moins de 9,466 pieds d'élévation. Les expressions manquent pour décrire de tels tableaux; l'art, qui tire tout son mérite de l'imitation de la nature, devient impuissant, quand il s'agit de reproduire de telles merveilles! Il ne fait alors ni frémir ni trembler; les objets sont trop grands pour qu'il puisse les saisir : dès lors tout le dramatique de la représentation disparoît.

Nous poursuivîmes notre route jusqu'à la dernière maison du village; elle n'étoit plus qu'à quarante-cinq toises de la partie du glacier qui s'avançoit dans la vallée, et qui depuis dix-huit mois en avoit envahi une lieue et demie.

Nous étions au 10 de mai; le ciel étoit sans nuages et le soleil très-chaud, même à cette hauteur : cependant à peine voyoit-on quelques prémices de végétation paroître. Le *Crocus vernus*, la *Bellis perennis*, le *Ranunculus ficaria* étoient à-peu-près les seules plantes qui se montrassent. Les neiges étoient à peine fondues. Dans cette sauvage contrée, non seulement

aucun arbre fruitier, mais aucune céréale, aucune légumineuse ne parviennent à maturité. On ne conçoit pas comment des hommes ont eu l'idée de venir se nicher dans une si effrayante solitude; mais il y a dans l'homme une disposition secrète qui l'attache aux grandes scènes de la nature. Les côtes glacées du Groënland, les nuits éternelles de la Laponie ne l'ont point effrayé. Là, dans l'espace circonscrit où il lui est donné de se mouvoir, il semble qu'il ait davantage la conscience de son existence; le contraste de tout ce qui l'entoure la lui rend encore plus chère; tout est mort autour de lui; il n'y a de vie et de mouvement qu'auprès de lui. L'uniformité de ses jours le fatigue moins que la dissipation et la vague distraction de tant de sauvages policés qui sont dans le monde sans y rien faire, et qui le parcourent sans y rien voir.

Les peuplades que nous jugeons les plus malheureuses sont précisément celles qui voudroient le moins changer de sort. Ce n'est pas au milieu d'elles qu'Horace auroit écrit sa satire contre les avares. Ce que l'on appelle *la maladie du pays* n'appartient qu'aux habitants des contrées où la nature se dessine à plus grands traits, où les mœurs et les habitudes ont quelque chose de spécial et de tranché qui exclut le concours de tout ce qui leur est étranger. Jamais on n'a pu naturaliser un Groënlandois en Danemarck; et dans le village dont nous parlons, lorsqu'en 1818 l'archiduc Jean s'y rendit et offrit aux paysans d'abandonner cette retraite que les glaces menaçoient de conquérir toute entière, et leur promit un établissement avantageux dans une contrée fertile où la terre ne refuseroit rien à leurs travaux, ils fondirent en larmes, et dirent qu'ils vouloient mourir où Dieu les avoit placés.

Lorsque nous nous approchâmes du pied du glacier, quelques-uns des habitants nous y suivirent. Ils regardoient en pleurant ce terrible ennemi, qui malgré son immensité s'avançoit furtivement sur leur territoire, et chaque jour par un mouvement presqu'inaperçu leur déroboit quelques pouces et parfois quelques pieds de terrain. Depuis dix-huit mois ce redoutable mouvement avoit commencé, et toute la partie du glacier qui étoit comprise dans la vaste coulée qui séparoit les masses de l'Œrtler, s'étoit mise, si je puis m'exprimer ainsi, en marche, et, par une progression lente mais continue, étoit parvenue à plus de mille pieds au-dessous de son premier niveau.

Le curé du lieu, homme instruit et courageux, avoit fait une suite d'observations intéressantes sur ce grand phénomène; il étoit la providence du lieu; il encourageoit ses pauvres paroissiens et leur promettoit avec assurance une délivrance prochaine du fléau qui menaçoit de les anéantir. Sa prophétie s'est heureusement réalisée.

On a recherché la cause de cette ambulance des glaciers, qui dans les Alpes a souvent été observée; il y en a qui gagnent et qui perdent périodiquement; d'autres, par des causes purement accidentelles et locales, ont descendu à des niveaux très-bas où ils ont fini par se fondre.

Il est aisé de concevoir que les neiges que les hivers amoncèlent dans ces hautes régions, dont la surface, fondue par l'action du soleil, gèle dans les nuits et les longs hivers, augmentent sans cesse la masse des glaciers. Lorsqu'ils ont acquis une très-grande épaisseur, toute la partie qui repose sur le sol est alors soumise à l'action de la température intérieure du globe, que nous avons vu dans la section précédente être de 5 à 8 degrés. Cette partie, en fondant par l'action de la chaleur de la terre, laisse un vide entre le sol et le glacier qui le couvre. Dès-lors toute la partie inférieure du glacier se trouve comme suspendue et sans appui, et elle doit céder à la pression des masses supérieures. Il s'opère donc alors un mouvement continu sur le plan incliné recouvert par les vastes amas dont nous venons

de parler, et ce mouvement ne cesse que lorsque quelque obstacle local arrête la marche des glaciers; ou lorsque, parvenus à un niveau très-bas, ils fondent à une température qui généralement est au-dessus de zéro.

Un phénomène très-remarquable que nous avons observé au glacier de l'Œrtler, dans la vallée de Drofuy, c'est qu'au pied de la masse qui depuis dix-huit mois s'étoit avancée progressivement dans cette vallée, le gazon étoit roulé en dedans comme un vaste tapis, et cela dans toute la largeur de la coulée, de sorte que ce gazon faisoit plusieurs circonvolutions sur lui-même. La couche, qui avoit obéi à une impulsion dont on ne pouvoit pas, dans le moment où nous étions sur les lieux, déterminer la cause; cette couche, dis-je, pouvoit avoir de trois à quatre pouces d'épaisseur.

Il est probable qu'un courant d'air très-violent s'échappoit à de certaines époques, et notamment la nuit, de dessous le glacier; et, repliant ainsi sur elle-même toute la couche végétale, d'ailleurs peu épaisse, qui recouvroit le rocher, sembloit nettoyer la place qu'un terrible conquérant alloit bientôt occuper [45].

Le puissant intérêt du grand spectacle que nous contemplions nous avoit fait oublier que l'heure s'avançoit : nous prîmes à la hâte quelques rafraîchissements dans une des meilleures cabanes du lieu; mais, quand il fut question de recommencer la longue et pénible route que nous avions faite, le courage manqua un moment à ma compagne, et elle craignit de succomber à la fatigue. Pour éviter le danger auquel une descente rapide auroit pu nous exposer si nous avions été à cheval, nous résolûmes d'aller à pied aussi loin que nous le pourrions.

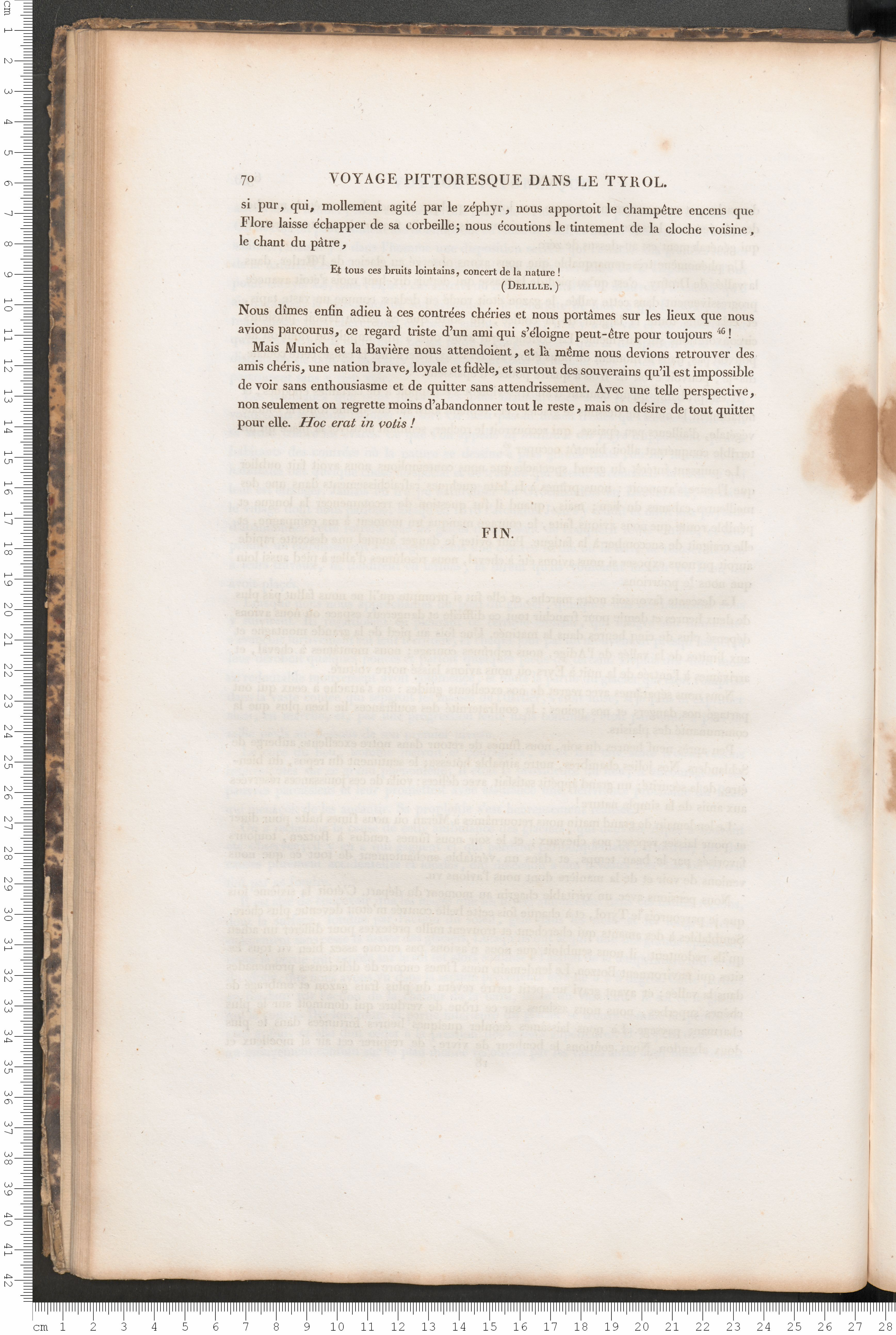
La descente favorisoit notre marche, et elle fut si prompte qu'il ne nous fallut pas plus de deux heures et demie pour franchir tout ce difficile et dangereux espace où nous avions dépensé plus de cinq heures dans la matinée. Une fois au pied de la grande montagne et aux limites de la vallée de l'Adige, nous reprîmes courage; nous montâmes à cheval, et arrivâmes à l'entrée de la nuit à Eyrs où nous avions laissé notre voiture.

Nous nous séparâmes avec regret de nos excellents guides : on s'attache à ceux qui ont partagé nos dangers et nos peines; la confraternité des souffrances lie bien plus que la communauté des plaisirs.

Peu après neuf heures du soir, nous fûmes de retour dans notre excellente auberge de Schlanders. Nos jolies chambres, notre aimable hôtesse; le sentiment du repos, du bien-être, de la sécurité; un grand appétit satisfait avec délices: voilà de ces jouissances réservées aux amis de la simple nature!

Le lendemain de grand matin nous retournâmes à Méran où nous fîmes halte pour dîner et pour laisser reposer nos chevaux; et le soir nous fûmes rendus à Botzen, toujours favorisés par le beau temps, et dans un véritable enchantement de tout ce que nous venions de voir et de la manière dont nous l'avions vu.

Nous pensions avec un véritable chagrin au moment du départ. C'étoit la sixième fois que je parcourois le Tyrol, et à chaque fois cette belle contrée m'étoit devenue plus chère. Semblables à des amants qui cherchent et trouvent mille prétextes pour différer un adieu qu'ils redoutent, il nous sembloit que nous n'avions pas encore assez bien vu tous les sites qui environnent Botzen. Le lendemain nous fîmes encore de délicieuses promenades dans la vallée; et ayant gravi un petit tertre revêtu du plus frais gazon et ombragé de chênes superbes, nous nous assîmes sur ce trône de verdure qui dominoit sur le plus charmant paysage. Là nous laissâmes écouler quelques heures fortunées dans le plus doux abandon. Nous goûtions le bonheur de vivre, de respirer cet air si moelleux et



si pur, qui, mollement agité par le zéphyr, nous apportoit le champêtre encens que Flore laisse échapper de sa corbeille; nous écoutions le tintement de la cloche voisine, le chant du pâtre,

Et tous ces bruits lointains, concert de la nature !
(Delille.)

Nous dîmes enfin adieu à ces contrées chéries et nous portâmes sur les lieux que nous avions parcourus, ce regard triste d'un ami qui s'éloigne peut-être pour toujours [46] !

Mais Munich et la Bavière nous attendoient, et là même nous devions retrouver des amis chéris, une nation brave, loyale et fidèle, et surtout des souverains qu'il est impossible de voir sans enthousiasme et de quitter sans attendrissement. Avec une telle perspective, non seulement on regrette moins d'abandonner tout le reste, mais on désire de tout quitter pour elle. *Hoc erat in votis !*

FIN.

NOTES.

[1] M. le baron de Zentner, aujourd'hui ministre de la Justice, grand'-croix de plusieurs ordres; également recommandable par ses travaux et ses connoissances en administration ainsi qu'en littérature, et par l'aménité de son commerce et de ses mœurs.

[2] M. le professeur Duval, l'un des membres les plus distingués de la société botanique de Ratisbonne, et très-versé dans plusieurs parties des sciences naturelles et exactes. Il a beaucoup enrichi le catalogue des plantes cryptogames de Bavière. Une longue amitié m'attache à cet homme excellent, à ce savant estimable.

[3] Ces deux savants, tous deux membres de l'académie royale de Munich, et auxquels le gouvernement a confié d'autres places importantes, sont généralement connus par leurs nombreux et intéressants ouvrages sur la minéralogie, la botanique et l'histoire naturelle. Voyez Flürl, *Description des montagnes de la Bavière*, in-8°.; Schranck, *Fauna et Flora Bavariæ, etc.*, *etc.* Les sciences et la patrie ont perdu l'excellent Flürl; elles conservent encore Schranck, aujourd'hui directeur du jardin botanique à Munich. Son grand âge n'a altéré en rien la vigueur et l'activité de son esprit.

[4] Le pays de Salzbourg et de Berchtesgaden est une partie de la Bavière appartenante à l'ancienne Norique. Salzbourg est la *Juvavia* des Romains. Ces derniers portèrent dans ces contrées sauvages la culture et les arts. Ils y découvrirent les mines d'or de Gastein et celles de sel de Hallein. L'irruption des Goths détruisit ces établissements. Saint Ruppert, évêque de Worms, qui vint prêcher la foi en Bavière, et y convertit le duc Théodon, en obtint la place où les ruines de Salzbourg existoient encore, avec un rayon de deux milles attenant. Conséquemment les salines de Hallein se trouvèrent comprises dans cette étendue. Charlemagne éleva les évêques de Salzbourg à la dignité d'archevêques, et leur fit des concessions immenses; de sorte que les biens de l'archevêché s'étendoient en Autriche, Carinthie, Tyrol et Bavière. L'ambition succéda à la première humilité, et entraîna des guerres qui ont enlevé à l'évêché de Salzbourg une grande partie des concessions qu'il avoit eues, ou des usurpations qu'il avoit faites. La Bavière a notamment repris tout le district de Reichenhall. Le pays de Salzbourg, tel qu'il est actuellement, a deux cent quarante milles d'étendue, environ trois cents mille habitants, et rend de 900,000 fl. à 1 million de revenu. La prévôté de Berchtesgaden dont les princes de Salzbourg s'étoient emparés, fut déclarée indépendante en 1627. Le pays de Salzbourg appartient aujourd'hui à l'Autriche. La Bavière a conservé la prévôté de Berchtesgaden.

[5] Suivant la nouvelle nomenclature adoptée par M. Orfila, dans ses *Eléments de chimie médicale*, et par suite des découvertes des chimistes modernes, et notamment de MM. Gay-Lussac et Thénard, *l'acide muriatique* a été reconnu être un composé de chlore et de gaz hydrogène, désigné aujourd'hui sous le nom d'acide hydro-chlorique. Les composés de cet acide s'appellent *hydro-chlorates*. Cependant nous conserverons l'ancienne dénomination, qui est encore généralement entendue.

[6] Cette opinion est combattue par beaucoup de bons esprits, et même parmi les membres qui composent l'administration des mines bavaroises. Elle est à peu près généralement rejetée.

[7] C'étoit M. le comte de Toerring Gronsfeld, alors président de la chambre des finances, qui avoit fait ces arrangements. Les salines bavaroises doivent beaucoup à M. de Toerring, aujourd'hui président du Conseil-d'Etat, qui, à la fois administrateur et littérateur distingué, a su acquérir plus d'un genre de gloire.

[8] En faisant de nouvelles recherches pour découvrir de nouvelles sources, ou augmenter le volume de celles qui fournissent la saumure la plus saturée, on a malheureusement ouvert la voie aux eaux douces qui circulent dans les veines de la montagne. Ces eaux se sont mêlées avec les sources salées et en ont aussitôt fait baisser le numéro. C'est ce qui fait que l'on a donné à cette source le nom de *Hœllenquelle* (*source infernale*). Les fouilles, surtout dans le voisinage des bonnes sources, doivent être faites avec la plus grande précaution et la plus extrême prudence; car chaque coup de pioche peut ouvrir la voie à une source d'eau douce, et gâter pour jamais les sources salées voisines. Il faut aussi avoir grand soin de ne pas trop agrandir l'ouverture ménagée aux sources; l'eau, par la force

de son écoulement, ne l'agrandit que trop elle-même, et déjà la masse des eaux sauvages qui se sont frayé, ou auxquelles on a fait un chemin, est beaucoup plus considérable qu'il ne seroit à souhaiter qu'elle le fût.

9 A Reichenhall, chaque chaudière est divisée en deux parties : dans la première, l'eau salée, soumise à une forte chaleur, laisse précipiter les parties terreuses dont elle est encore imprégnée, de sorte que la saumure est presque pure et dégagée de toutes les parties hétérogènes, quand on la fait passer dans le second compartiment de la chaudière où la précipitation du sel s'opère. Cependant il se forme toujours au fond des chaudières une croûte chargée de parties calcaires. Cette croûte, très-dure, est brisée quand la chaudière est vide, et on la vend pour servir de nourriture aux bestiaux; on la répand aussi sur certains engrais pour ajouter à leur vertu.

Le travail d'une chaudière dure quinze jours; on en retire depuis quinze jusqu'à dix-sept cents tonneaux de cinq quintaux chacun.

On a agrandi ces tonneaux pour la facilité ou plutôt pour l'allégement du transport.

10 Je répète ici que l'avis de plusieurs savants, dont le nom est du plus grand poids, est contraire à cette opinion. Ils n'admettent point une pareille production. Ils regardent les grands dépôts minéraux, en général, comme des capitaux donnés une fois par la nature, et qu'elle ne renouvelle plus, lorsqu'une fois les besoins des hommes les ont épuisés. Enfin, ils admettent que les mines sont le résultat d'une création ou d'une formation primitive, et non d'une génération successive.

Cependant la force qui a créé une fois ne pourroit-elle pas créer encore; et les éléments qui constituent les corps ne forment-ils pas tous les jours sous nos yeux de nouvelles combinaisons? La cristallisation minérale est un procédé de la nature comme la végétation dans les plantes. Elle demande plus de temps, mais elle établit la réalité d'un travail successif des parties homogènes minérales sur elles-mêmes. Dans tous les cas, j'ai pensé qu'il ne seroit pas indifférent pour la science d'exposer ici l'opinion presque générale chez les mineurs et les employés des mines, et qui s'appuie sur une longue suite d'observations.

11 Pendant que nous étions allés voir la grande cascade, notre compagnon, le professeur Duval, entraîné par son ardeur pour la botanique, avoit parcouru la presqu'île, et poussé jusqu'au pied du Watzman, la plus haute montagne de la contrée. Il rapporta de cette excursion les plantes suivantes :

Salvia glutinosa; (elle est en quantité dans le pays de Salzbourg.) *Veronica urticæfolia; Valeriana saxatilis; Globularia cordifolia; Alchemilla alpina; Gentiana asclepiadea; Campanula cespitosa. — pulla; Laserpitium latifolium. -- siler; Chærophillum aureum; Helonias borealis Wild. — anthericoïdes Hoppe; Toffieldia palustris;* (*Heritiera anthericoïdes v. Persoon;*) *Anthericum caliculatum; Mœhringia muscosa; Andromeda polyfolia; Dryas octopetala; Aconitum lycoctonum. — neomontanum; Thymus alpinus; Melampyrum sylvaticum; Euphrasia salisburgensis Hoppe;* (*Fol. lanceolat. Setaceis dentatis, gen. 1454, laciniis labii corollæ inferioris emarginatis. Wild. Hoppe Taschenbuch, 1794; Pers. tom. II, pag. 149, sp. 4.*) *Lepidium alpinum; Cacalia alpina; Senecio saracenicus; Hyoseris fœtida; Achillæa clavennæ; Hieracium staticefolium; Filago leontopodium Gnaphalium leont. Willd. Chrysanthemum atratum; Salix incana; Aspidium aculeatum; authryscifolium* (*fragile Swartz.*) *incisum Hofmann; Lycopodium selago. —* (*radicans;*) *Asplenium viride; Jungermania radicans.*

Au risque de reproduire des plantes déjà citées, je ne change rien au catalogue de celles que nous avons trouvées dans des endroits divers. Rien, en effet, n'est plus propre à donner au naturaliste une idée précise de la nature du sol, de sa température, et de la disposition générale des localités, que l'énumération des productions végétales que l'on y trouve; à la seule inspection de la note ci-dessus, tout homme, tant soit peu versé dans l'étude de la nature, jugera facilement de l'élévation de la presqu'île de Saint-Barthélemy, dont le sol est cependant à peine à quelques pieds au-dessus des eaux du lac.

Le professeur Duval, dans le *Botanisches Taschenbuch*, publié en 1802 par le professeur Hoppe, a donné une relation très-bien faite de ses excursions à la presqu'île de Saint-Barthélemy et sur la Bénédicten-Wand.

12 La volonté du Roi et le zèle d'un ministre éclairé (M. le comte de Montgelas) ont cependant surmonté tous les obstacles. M. d'Utzschneider, alors directeur-général des salines, et le célèbre Reichenbach, sans contredit le plus habile mécanicien et ingénieur en instruments mathématiques qui ait jamais existé, n'ont point été effrayés par l'idée gigantesque de conduire les eaux salées de Trauenstein, où, par défaut de combustibles, on les laissoit se perdre dans les ruisseaux de la ville, de les conduire, dis-je, en faisant le tour du vaste Chiemsée, pendant plus, de vingt lieues de distance jusqu'à Rosenheim. Pour opérer cette espèce de prodige et pour la conduite des eaux depuis Reichenhall jusqu'à Rosenheim, sept pompes seulement ont été construites d'après un principe entièrement nouveau. Dans un voyage ultérieur, j'ai vu la première de ces pompes, qui est à peu de distance de Reichenhall. C'est un ouvrage à compression; il n'y a pas une seule roue dans cette admirable machine. Le bâtiment qui la renferme a à peine quinze pieds de dimension. Il est construit au pied d'un des points saillants de la montagne. Un vaste escalier conduit de la machine jusque sur le plateau qui termine cette élévation. Des deux côtés de l'escalier, vous voyez deux lignes de conduits en fer fondu; l'un amène dans l'intérieur de la machine les eaux de la montagne, dont on a recueilli avec soin les sources éparses; l'autre est le canal par où les eaux salées, chassées par l'énorme compression du piston de la pompe refoulante, s'élèvent, d'un seul jet, à plus de quatre cents pieds de hauteur. Elles sont ainsi successivement portées à plus de deux mille pieds d'élévation. Le mécanisme de cette admirable machine est si simple et si peu compliqué, les mouvements s'en exécutent avec une telle précision et un tel calme, qu'établis

dans l'intérieur du bâtiment, tout à côté du corps des pompes, nous y avons dîné, M. le comte de Montgelas, le comte L. d'Arco et moi, sans que notre conversation fût troublée par le moindre bruit. On voyoit les pistons se mouvoir sans découvrir le moteur qui les faisoit agir. Ce moteur, c'étoit l'eau de la montagne qui, tombant de plus de cinq cents pieds de hauteur presque perpendiculaire, étoit introduit dans un énorme cylindre sous le piston d'un des balanciers qu'il soulevoit avec une force irrésistible, obligeant ainsi l'autre balancier à s'abaisser et à refouler l'eau salée dans la seule voie qui lui fût ouverte, celle des conduits de la montagne. Du reste, l'action du moteur étoit ménagée de la même manière que l'est la vapeur dans les pompes à vapeur. Tout ce grand travail a été terminé en trois ans. D'immenses ateliers et magasins ont été construits à Rosenheim, et la fabrication du sel a été augmentée du quart. Les forêts de toute la contrée que l'Inn et le Mangfall arrosent, ont ainsi pu être utilisées. Ces deux belles rivières venant, l'une du Tyrol, l'autre sortant du Tegernsée, coulent, la première à une très-petite distance de Rosenheim, l'autre traverse ce bourg, qui est le plus beau de la Bavière.

13 CES couvents, comme tous ceux de la Bavière, ont été sécularisés.

14 A WOLFERTSHAUSEN on voit les ruines d'un vieux château, qui anciennement a appartenu à des comtes de ce nom, qui ont été assez puissants pour faire la guerre aux ducs de Bavière.

15 EN allemand *Thalweg*. Ce mot a été adopté dans les transactions diplomatiques à Rastadt, pour exprimer le canal navigable du Rhin.

16 CETTE excursion a eu lieu en 1801.

17 ON a même fait des travaux pour découvrir le foyer de la mine; mais ces travaux n'ont point eu de suite. Le bois étant un des plus grands objets du commerce de ces environs, quantité de gens se sont trouvés intéressés à empêcher la réussite des premiers essais qui ont eu lieu, pour procurer à la Bavière un combustible si précieux. D'un autre côté, l'habitude a acquis un tel empire en Bavière, que les changemens même les plus avantageux à ceux à qui on les conseille, rencontrent quelquefois des difficultés insurmontables. On ne sauroit trop donner d'éloges à la tendance de l'administration actuelle, qui se dirige surtout contre les abus nuisibles; et il est doux de dire que déjà, dans plus d'une occasion importante, ses efforts ont été couronnés du succès.

18 PLANTES de la Benedicten-Vand trouvées dans une seule excursion. Le signe o indique les plantes qui n'avoient point encore été trouvées sur cette montagne, et le signe + celles qui sont entièrement nouvelles pour la Flore de Bavière de Schranck :

Veronica urticæfolia,
integrifolia +.
Aira montana.
Valeriana saxatilis o,
montana o,
tripteris o.
Poa alpina o,
vivipara +.
Phleum alpinum.
Agrostis arundinacea.
Globularia nudicaulis o,
cordifolia.
Alchemilla alpina.
Gallium pusillum o,
rotundifolium.
Gentiana lutea,
asclepiadea,
punctata o,
bavarica o.
Campanula thyrsoïdea.
Androsace lactea.
Thesium alpinum o.
Phellandrium mutellina o.
Laserpitium siler o.
Lonicera nigra.
Allium schœnoprasum o,
ursinum o.
Convallaria verticillata.
Polygonum viviparum.
Mœhringia muscosa.
Andromeda polyfolia.
Rhododendron hirsutum.
Veratrum album.
Pyrola uniflora.
Sedum atratum o.
Saxifraga autumnalis,
stellaris,
aizoon +,
rotundifolia.
Dryas octopetala.
Silene rupestris.
Mespilus chamæmespilus o.
Ranunculus aconitifol. (le Bouton d'argent des François).
Ranunculus alpestris o.
Stachys alpina o.
Pedicularis rostrata.
Myagrum saxatile o.
Arabis alpina o,
pumila +.
Coronilla minima +.
Doronicum bellidiastrum.
Senecio (aujourd'hui *Cineraria alp.*).
Cacalia alpina.
Centaurea montana.
Hieracium saxatile +,
aureum,
alpinum o.
Tussilago alpina.
Dypsacus pilosus.
Satyrium nigrum +, (aujourd'hui *Orchis nigra*).
Carex alba +.
C. brachystachys,
capillaris +,
ferruginea +.
Salix incana,
retusa,
arbuscula.
Aspidium alpinum +,
montanum +,
aculeatum o.
Scolopendrium officinarum o.
Lycopodium selaginoïdes o,
annotinum o,
inundatum o,
radicans o.
Lobaria nivalis.

D'après l'énumération ci-dessus des plantes trouvées dans une seule excursion de quelques heures et recueillies par mon ami le professeur Duval et par moi seulement, on peut se faire une idée de ce que l'on pourroit découvrir

en parcourant à diverses époques de l'année, et pendant plusieurs jours de suite, les diverses parties de cette belle montagne. Honneur soit rendu au savant aimable et bon, M. le professeur Schranck, qui le premier a signalé ces lieux favoris de Flore aux amateurs de la botanique.

19 Les poissons du Cochelsée sont la carpe (*cyprinus carpio*); le renken (*salmo renke*), la lotte (*gadus lota*), la truite saumonée (*salmo trutta*), le brème (*cyprinus brama*), la perche (*perca fluviatilis*), le huchen (*salmo hucho*), le barbeau (*cyprinus barbus*), le rothaugen (*cyprinus crithrothalmus*), le kaulkopf (*cottus gobio*), le nase (*cyprinus nasus*), le brochet (*esox lucius*), l'ombre de rivière (*salmo thymallus*), la tanche (*cyprinus tinca*), l'hemburge (*cyprinus carassius*), l'orfe (*cyprinus orfus*).

Un petit lac voisin, nommé le *Karpfsée,* ne contient que le *Silurus glanis*. — (*Schranck, bot. Reisen*, 1786).

Le Cochelsée, quoique beaucoup plus petit que le Wallersée, est beaucoup plus poissonneux. Ses eaux sont plus douces, et il est dans la plaine exposé à l'action du soleil. Ses rives marécageuses d'un côté offrent aussi plus de nourriture aux poissons.

20 C'est un bourgmestre de Munich, nommé *Barth,* qui a ouvert cette route en 1492, ainsi que l'indique une inscription placée vers la moitié de la hauteur.

21 Le comté de Werdenfels appartenoit aux évêques de Freysing, il a été dévolu à la Bavière, par le recès de l'empire en 1803. Outre Mittenwald, il y a encore deux assez grands bourgs, savoir : Parthenkirch et Garmisch, et dix villages. Les évêques de Freysing avaient à diverses époques, acheté, de plusieurs seigneurs, les domaines composant le comté de Werdenfels, et cela pour des sommes très-médiocres. Tout ce petit pays ne consiste qu'en quelques vallons assez étroits, et en hautes montagnes. Le Zugspitz, qui en est la plus haute, a 7,700 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes forment la première ligne de ce vaste amas d'immenses hauteurs, qui s'étendent depuis les confins de la Provence jusqu'aux rives de la Drave, et dont les points les plus élevés sont le Mont-Blanc, le Mont-Rosa, le Glockner, l'OErtlerspitz.

22 Les habitans de l'Appenzell paient une maison pareille, 600 à 800 florins.

23 Ceci a été écrit avant les dernières guerres.

24 Cette taxe se lève uniformément d'après des principes fixes, et s'appelle impôt commun. (*Gemein-Steuer*). Elle porte sur les terres, d'après une estimation très-modérée, et sans considération du propriétaire. Il y a une autre taxe noble (*Adel-Steuer*) qui porte sur les dîmes, rentes, etc. La division se fonde ici sur la différence de l'impôt, et non sur celle de la personne. (Ceci a été écrit en 1804.)

25 Pendant que le Tyrol a appartenu à la France et à la Bavière, les couvents ont été sécularisés, et les prélatures abolies. Depuis que cette province a de nouveau passé sous la domination de l'Autriche, l'empereur a rétabli autant que possible les anciennes formes. Les prélatures n'ont à la vérité pu être rétablies, mais les évêques et les principaux ecclésiastiques en dignité sont admis dans la composition des *Etats*.

26 Depuis que cet ouvrage a été écrit, les impositions du Tyrol ont été augmentées; et par suite du système prohibitif, les bénéfices du *transit* et du commerce ont sensiblement diminué; ce funeste système a entraîné une baisse dans les valeurs des produits, qui est extrêmement accablante pour le cultivateur : d'après cela, il ne faut pas s'étonner si la prospérité et l'aisance ont diminué dans cette province, comme dans tons les états environnants.

27 D'après *Posselt*, la totalité de la surface du Tyrol, y compris Trente, Brixen et le Voralberg, est de 519 milles carrés, savoir : 427 pour le Tyrol et le Voralberg, de 75 pour Trente, et de 17 pour Brixen. Voy. *Statist. Umriss. Brunswick*, 1805.

28 La famille actuellement régnante en Bavière, doit son origine à des princes qui sont les descendants de ces mêmes Agilolfinges.

29 Marguerite avoit épousé en premières noces Jean, prince de Bohême, fils du fameux roi Jean de Luxembourg, qui joua un si grand rôle sous Louis de Bavière. Jean avoit été un des amis les plus chauds de l'empereur; il devint un de ses ennemis les plus acharnés; et abusant honteusement de la bonne foi de ce prince, il feignit à diverses reprises de se rapprocher de lui, pour le trahir avec plus d'avantage. Jean étoit parvenu à assurer à son fils, le comté du Tyrol, en obtenant le consentement de l'empereur pour le mariage du prince de Bohême avec Marguerite, héritière unique du duché de Carinthie et du comté du Tyrol. Mais cette princesse ne trouva point dans son époux toutes les qualités qu'elle avoit droit d'en attendre. Elle se plaignoit, dit Zschokke, d'être depuis dix ans, restée pucelle à ses côtés. Le prince attribuoit ce malheur à quelque sortilége. De là désunion et trouble dans le ménage. Elle ne craignit point de s'ouvrir sur les défauts du prince envers l'évêque de Freysing, Ce dernier lui fit entendre que, dans un cas pareil, le mariage pourroit être annulé. Louis de Bavière, justement irrité contre le beau-père de Marguerite, songea à profiter de cette circonstance pour assurer à sa maison cette belle province; et comme il

ne pouvoit compter sur le pape pour prononcer l'annulation de ce mariage, puisque tout le temps de son règne ne fut qu'une longue et pénible lutte contre les papes Jean XXII, Innocent XII et Clément VI, l'évêque de Freysing étant mort par accident, il prit le parti d'évoquer la cause à son propre tribunal, et de prononcer la nullité du mariage. Il proposa alors à Marguerite, son fils, l'électeur de Brandebourg, dont la femme étoit morte peu auparavant. Marguerite accepta ce parti par obéissance. Marguerite eut de ce deuxième mariage Meinhardt, qui mourut peu avant elle, en février 1363. Ainsi, la seule injustice peut-être que l'histoire puisse reprocher à Louis de Bavière, pendant un règne de plus de trente années, fut sans résultat pour la puissance de sa maison. A la vérité, l'électeur de Brandebourg, par les conseils de l'empereur son père, avoit pu réparer ce qu'il y avoit d'illégal dans la manière dont il étoit parvenu à la possession du Tyrol, en épousant la souveraine de cette vaste contrée, quoiqu'elle fût liée par les nœuds d'un mariage antérieur. L'électeur avoit, dis-je, cédé au roi de Bohême les margraviats de Bautzen et de Gœrlitz, et payé en outre 20,000 marcs d'argent. Par ce moyen, il étoit resté paisible possesseur du Tyrol et de sa nouvelle épouse, et la paix de l'empire avoit été rétablie. Mais Marguerite étoit peu propre à assurer le bonheur d'un époux. Quelques historiens vantent sa beauté. Zschokke lui donne les épithètes de *schœn*, de *feurig*; d'autres attribuent son nom à la difformité de sa figure, et non à l'irrégularité de sa conduite. Les noces de Louis et de Marguerite eurent lieu avec éclat et magnificence, dans le château de Tyrol, en juin 1342. Il y eut un grand concours de nobles, mais peu d'ecclésiastiques d'un rang élevé, à cause de l'irrégularité de l'annulation du premier mariage. Après la mort de l'empereur son père, Louis de Brandebourg perdit le Brandebourg et la Lusace, et consacra ses dernières années au bonheur de ses possessions bavaroises et tyroliennes. Il mourut vers la fin de 1361, à Zorneting, près de Munich, ne laissant qu'un seul fils, le duc Meinhardt, qu'il eut de Marguerite. — Meinhardt, âgé de dix-huit ans, à la mort de son père, remplit sans éclat une carrière bornée; dépourvu de cette vigueur qui commande le respect, et d'un jugement droit qui en dirige l'action; il mourut en 1363 (Le 13 février); un breuvage très-froid que sa mère eut l'imprudence de lui présenter, après qu'il eut dansé beaucoup, lui causa la maladie dont il mourut. — Marguerite assembla aussitôt son conseil. — Les mauvais traitements que le duc Etienne de Bavière avoit fait éprouver à Meinhardt, avoient inspiré à Marguerite un grand éloignement pour la Bavière. Elle prodigua les dons et les richesses à ses conseillers, et cela dans les dix premiers jours après la mort de son fils, qui avoit épousé Marguerite, sœur de Rodolphe, archiduc d'Autriche. Rodolphe voulant mettre à profit les dispositions favorables de la comtesse de Tyrol, passa les Alpes au cœur de l'hiver, et la pressa de faire à sa maison donation de ses principautés et de ses domaines, quoique par son contrat avec Louis de Brandebourg elle se fût engagée à les laisser à la Bavière. La comtesse écouta les propositions de Rodolphe. Ce prince qui connoissoit le caractère mobile et capricieux de Marguerite, l'engagea à la mettre en possession du Tyrol, ce qu'elle fit, et elle le suivit à Vienne. La peinture qu'il lui avoit faite des agréments de sa cour, avoit séduit l'imagination de cette princesse. Elle se réserva cependant les revenus du Tyrol sa vie durant. Sa belle-fille l'accompagna. La maison de Bavière s'opposa à des arrangements si préjudiciables à ses intérêts, et qui étoient une violation manifeste des engagements pris par Marguerite dans son contrat de mariage avec Louis de Brandebourg. Le duc Étienne entra dans le Tyrol, prit Kufstein, Kitzbichel et Rattenberg, et s'avança jusqu'aux frontières de la Carinthie. Les princes autrichiens réclamèrent et obtinrent l'intervention de l'empereur. Après trois années de négociations, en septembre 1369, le jour de Saint-Michel, l'empereur Charles IV prononça à Scharding en qualité d'arbitre. Le Tyrol échut à l'Autriche; la Bavière retint Rattenberg, Kitzbichel et Kufstein; on lui rendit Scharding, qu'elle avoit engagé à l'Autriche, et on lui paya 116,000 florins. — C'est ainsi que le Tyrol fut perdu pour la Bavière, par l'influence prépondérante de l'empereur Charles IV.

30 Le général Ney fit attaquer ce passage le 5 novembre 1805: les François y firent des prodiges de valeur; ils parvinrent à le tourner par des sentiers réputés impraticables, et forcèrent la garnison autrichienne à se replier sur Inspruck, où les François entrèrent le 7 du même mois. A la même époque, les Bavarois commandés par le général De Roy, attaquoient avec non moins d'intrépidité et de succès, le fameux passage du Tyrol, du côté de Kufstein.

31 La Scharnitz a été appelée *porta Claudia*, du nom de *Claudia de Médicis*, épouse de Léopold, archiduc d'Autriche. En qualité de tutrice de ses deux fils, Ferdinand-Charles et Sigismond-François, elle eut l'administration du Tyrol, de 1632 à 1648. Ce fut dans cet intervalle, pendant la guerre de trente ans, qu'elle fit construire la forteresse de la Scharnitz, qui porte aussi le nom de sa fondatrice.

L'empereur Joseph II l'avoit laissé tomber en ruines: mais en 1796 elle avoit été solidement reconstruite. Les François après s'en être emparés, l'ont détruite.

32 Ces statues ont été fondues par ordre et du vivant de Maximilien Ier, qui vouloit les faire servir à la cérémonie d'un triomphe qu'il se destinoit à lui-même. La plus grande partie est d'un artiste nommé George Lœffler, les autres sont de Godt et Langenstranch. Je cite ces noms, parce qu'ils peuvent faire juger que les arts étoient, à cette époque, loin d'être négligés en Allemagne.

33 Les bas ne forment point un sac comme ceux dont nous faisons usage. C'est une longue bandelette de tricot dont les femmes environnent leurs jambes, de la même manière dont on employoit nos rubans de queue.

34 Ces armures ont été rassemblées par les soins de l'archiduc Ferdinand d'Autriche. Il y a entre autres cent trente armures qui ont effectivement appartenu à des princes des quinzième et seizième siècles.

Il y avoit dans le château des collections d'anciennes monnoies romaines, d'objets d'histoire naturelle, d'ouvrages travaillés en ivoire, de portraits, de miniatures; une partie de tout cela s'y voit encore. A la bibliothèque d'Inspruck, on voit une collection de dessins de grands maîtres allemands, et la carte originale du Tyrol, par P. Anich. P. Anich étoit le fils d'un paysan des montagnes. Les Jésuites, qui démêlèrent son génie, firent son éducation. Sa vie entière a été une continuité de travaux assidus, ingénieux et utiles. Il n'a point été récompensé en raison de ses mérites. Epuisé par les fatigues que lui avoit causées son travail pour la grande carte du Tyrol, il mourut à quarante-trois ans. Il n'avoit reçu pour tout traitement que 30 sous de France, environ, par jour. Il fut obligé de vendre ses instruments pour vivre. Après sa mort, son mérite fut tardivement reconnu. On lui fit, par ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, de superbes obsèques; et on donna à *Blasius Hubert*, parent d'Anich, et paysan comme lui, 300 florins de pension.

35 Ce plateau (d'après les mesures prises par le comte de Sternberg, auteur d'un voyage très-intéressant dans une partie de la Bavière, du Tyrol et des états vénitiens) est à 4,162 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Il est dominé à droite et à gauche par des montagnes encore fort hautes, et couvertes de neiges éternelles; de sorte que ce n'est, à proprement parler, qu'une gorge très-élevée qui se prolonge dans deux directions opposées, en s'inclinant vers Inspruck et vers Stoerzing.

36 Le Mühlbach vient du Pusterthal, l'une des principales vallées du Tyrol. Il porte sur les cartes le nom de *Rienz*.

37 Ses mérites, justement appréciés l'ont fait élire président de la Société impériale du musée de Prague, et il vient d'être nommé conseiller-privé actuel de S. M. l'empereur d'Autriche.

38 Cet ouvrage a paru et est traduit en françois. Il est fait pour intéresser sous toutes sortes de rapports.

39 Les plantes les plus remarquables que nous recueillîmes étoient : *Salix herbacea, Doronicum bellidiastrum, Dor. pardaliancher, Sibaldia procumbens, Primula minima, Ranunculus aconitifolius, Senecio incanus, Veronica saxatilis, Satyrium nigrum, Sempervivum rabrum, Semperv. arachnoideum, Semperviv. tectorum,* les quatre sortes de *Vaccinium, Azalea procumbens, Pinus larix*, en bas, *Pinus cembra*, en haut, *Gentiana nivalis, Sanchus alpinus, Juncus triglumis, Chrysanthemum alp., Aconitum napellus, Hypochœris uniflora, Polygala chamaebuxus, var, etc., etc.*

40 Fils du célèbre auteur de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Allemagne*, neveu du poëte, et digne lui-même de porter un nom si honorablement illustré. M. de Pfeffel est dans ce moment ministre de Bavière à la diète de Francfort.

41 Il me semble que la marche de la température n'a rien ici qui soit en sens inverse de ce que l'on observe habituellement. L'effet de la chaleur du jour sur la température des eaux ne se manifeste ordinairement que le soir, et jusque vers le milieu de la nuit. Il n'est donc pas étonnant que les eaux de l'Arve soient plus chaudes à dix heures du soir qu'au lever du soleil.

42 De là le nom de *Gau* ajouté à celui des contrées qui forment ces préfectures; Vintschgau, Sundgau, Breisgau, Burgau.

43 Le premier *comte de Tyrol* dont l'histoire fasse mention est Adalbert, (en 1150) fils du comte Adalbert Prévot (*Schirm-Vogt*) de Trente.

44 Les comtes d'Eppan (*Gaugrafen in Etschthal*), comtes de Botzen, Eppan, Utten, Altembourg et Greifenstein. Après ses malheurs sous Henri-le-Lion, cette famille s'est établie en Souabe, où elle a contracté des alliances très-inférieures à sa première splendeur.

45 L'Œrteles est une des montagnes les plus difficiles à monter à cause de l'immense étendue de ses glaciers. Un officier des mines au service d'Autriche, nommé Gebhardt, encouragé par les promesses de S. A. I. monseigneur l'archiduc Jean, avoit entrepris de le gravir en 1804, mais il tomba malade à Mals; et ce fut un chasseur de chamois, nommé Joseph Pichler, qui tenta cette périlleuse entreprise avec un seul compagnon. Ils parvinrent au sommet et y plantèrent une haute perche avec un drapeau pour servir de signal trigonométrique. Ces deux hardis montagnards pensèrent être gelés au sommet de l'Œrteles, et ils coururent vingt fois risque de la vie. Ils avoient pris par la vallée de Drofuy et les Trois-Fontaines. Personne n'a, à notre connoissance, tenté depuis ce même voyage.

Nous donnons ici les hauteurs, au-dessus du niveau de la mer, des montagnes des Alpes et des divers lieux dont nous avons fait mention dans cet ouvrage.

Mont-Blanc	14688 pieds.	Œrtler-Spitz *	14466 pieds.
Mont-Rosa	14580	Finster-Ahorn	13236

* M. de Velden, dans son voyage au mont Rosa, rabaisse beaucoup trop la hauteur de l'Œrtler ou Œrteles.

Fungfrau-Horn	12870 pieds.	Inspruck	1311 pieds.
Le Glokner	11992	Hall en Tyrol (la saline)	5068
Le Moncervin	10500	La ville de Hall	1934
Passage du Petit-Saint-Bernard	6750	La poste de Seefeld	4066
— du Grand-Saint-Bernard	6378	Mittenwald en Bavière	3089
— du Saint-Gothard	6390	Le Wallersée	2850
— du Simplon	6174	Trauenstein	2076
— du Brenner	4481	Munich	1889
(suivant M. de Buch, 4375.)		Le Tegernsée	2324
Le Steirach	3389	Salzbourg	1412
La Poste de Schœnberg	3267	Reichenhall	1649
Starzing	3030	Berchtesgaden	1923
Brixen	1903	Hallein	2607
Botzen	1094	Ischel (Autriche)	3563
Trente	716		

Le célèbre géologue baron de Buch a publié sur le Tyrol des observations géognostiques et physiques dont l'exactitude ne peut être contestée.

Il estime la profondeur du lac Achen au-dessus de l'Achental à quatre mille pieds. Toute la partie des Alpes bavaroises du côté de Benedicten-Bayern, de Tegernsée, et celles des environs de Salzbourg sont calcaires et renferment des carrières de très-beau marbre qu'on exploite entre autres à Tegernsée et à L'Untersberg. La chaîne des montagnes que l'on descend pour se rendre à Seefeld, dans l'*Innthal* est également calcaire.

Dans la vallée de l'Inn on rencontre beaucoup de débris des montagnes primitives, entr'autres du schyste micacé avec de beaux grenats, du chlorite schysteux, du schiste argileux, de la roche calcaire noire, quelques grosses masses de granit et beaucoup de hornblende.

A Schwatz et Hall, la chaîne centrale consiste en schiste argileux de deuxième formation.

Les salines de Hall sont à cinq mille quatre-vingt-huit pieds de hauteur; c'est le roc salin le plus élevé que l'on connoisse.

La masse du Brenner de Griès jusqu'à Starzing, est une roche calcaire blanche à petits grains. Après Mittenwald (dans le Tyrol), on rencontre le granit jusqu'à Brixen.

Le vieux château situé près de Kollmann s'appelle Trastbourg; il appartient aux comtes de Volkenstein.

Dans les environs de Botzen, le porphyre se montre dans diverses directions.

Dans la vallée de l'Adige, le porphyre occupe la droite et le calcaire la gauche. A Salurn l'Adige a percé la roche calcaire. On rencontre le radelflèche (roche à clous) dans les environs d'Inspruck et de Botzen. Le schiste micacé est au sud, la roche calcaire au nord du Siler. A Schœnberg, de la serpentine.

46 Le Tyrol a fourni peu de sculpteurs dignes d'être cités, mais plusieurs peintres d'un grand mérite. Horazio Giovanelli, Joseph d'Alberti, les deux Unterbergers, Martin Knoller, Jos. Scœhff., Michel Kœch, sont les plus fameux.

Horatius Giovanelli, du village de Cérano, dans le val de Flemis, fut élève des deux *Palmes*. On voit de ses ouvrages dans l'église de Cavalese et à Val-Floriane. + 1636.

François Fontanelli, de Tesere, étoit élève du précédent : meilleur dessinateur que son maître, il fut moins bon coloriste. Il a travaillé à Cavalese, dans l'église paroissiale. + 1686.

Joseph d'Alberti de Cavalese, élève du *cavaliere* Liberi de Venise, a peint la belle chapelle du Crucifix, dans la cathédrale de Trente. Dessinateur correct, il réussissoit surtout dans les têtes de vieillard. Il a été le maître du célèbre Martin Knoller, qui a peint à fresque toute la grande et magnifique voûte de l'église de Bénédict-Bayern, et celle de Neresheim, en Souabe, un des plus magnifiques ouvrages à fresque de toute l'Allemagne; Joseph Schæff, auteur du beau crucifix qu'on admire dans la cathédrale de Brixen, et Michel Kœch, à qui la même église doit plusieurs fort beaux ouvrages, étoient aussi ses élèves.

Alberti a beaucoup travaillé à Welsch-Michæl et à Cavalese.

Michel Unterberger, oncle du célèbre Christophe, étoit aussi élève d'Alberti; il a peint deux tableaux d'autel pour la cathédrale de Brixen : l'un représente la transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le Thabor; l'autre le martyre de sainte Agnès.

François Unterberger, frère de Michel, étoit un bon peintre : il a beaucoup travaillé à Brixen. On aimoit sa société. Son caractère étoit aimable et gai, autant que celui de Michel étoit sérieux

Christophe Unterberger, frère des précédents, fut le père du fameux Christophe, qui naquit à Cavalese en 1732.

Ignace Unterberger a aussi été un excellent peintre. Il a beaucoup travaillé à Vienne. Il étoit très-goûté du prince Kaunitz : il étoit en même temps grand mécanicien. — 1787. Il a laissé de nombreux écoliers, parmi lesquels plusieurs Tyroliens, entr'autres Ant. Vicenzi de Cavalese.

Christophe Unterberger, neveu de Michel, et né à Cavalese, comme nous venons de le voir, a travaillé à Rome, conjointement avec *Mengs*, dans la chambre dite des *Papyrus*, au *Vatican*, et au *Museo Pio-Clementino*. — Les loges de Raphaël, que l'impératrice Catherine a fait placer à l'Ermitage, et qui éternisent ce charmant ouvrage, que l'air, la pluie et le soleil dégradent chaque jour davantage dans la galerie ouverte du Vatican, sont

l'ouvrage d'Unterberger. Il a travaillé en Allemagne. Il a fait les tableaux du maître-autel dans les cathédrales de Spolette, de Macerata, de Subiaco et Urbino.

Revenu dans sa patrie en 1796, l'invasion des François l'effraya : il s'enfuit à Trieste, à travers les neiges, et s'embarqua pour Rome. Les François ne tardèrent pas à le poursuivre dans ce dernier asile. La révolution qu'ils excitèrent à Rome, en 1798, entraîna la banqueroute de la banque, où il avoit placé les 45,000 florins qu'il avoit reçus de Russie pour les *Loges*. La mort de ses deux frères survint à cette même époque. Tant de coups le plongèrent dans un profond chagrin, dont il mourut à Rome le 25 janvier 1798.

Il a laissé un fils unique, qui a étudié sous Camucini , et qui a excellé surtout dans la perspective aérienne.

Antoine Pichler, fils du fameux J. Pichler, étoit de Brixen. Il se maria à Naples. Ainsi J. Pichler est né à Naples, et L. Pichler est né à Rome, de même que Joseph; tous deux fils de Jean, et graveurs en pierres fines comme lui. J. Pichler est mort à Rome en 1779. La femme du célèbre poëte *Monti* est une Pichler.

FIN DES NOTES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 2, ligne 9. Verdenfels, *lisez* Werdenfels. Cette faute se trouve répétée plusieurs fois.

Page 45, ligne 11. *Sigismunds Korne*, lisez *Sigismunds Krone.*

Page 56, lignes 19 et 22, l'Isère; *lisez* : l'Iser.

PARIS. — A ÉGRON, IMPRIMEUR
DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

PLANCHES

QUI ACCOMPAGNENT CET OUVRAGE.

1. Vue de Donau-Stauf.................... Cette petite ville est à deux lieues au-dessus de Ratisbonne. Elle appartient aujourd'hui à la maison de Latour et Taxis.

2. La grotte d'Edertshausen............ Edertshausen est un bourg à deux lieues de Ratisbonne, sur la route de Nuremberg. La grotte est située dans un beau bois dépendant de la terre de ce nom. Le rocher dans lequel elle est creusée par la nature, est une pierre calcaire.

3. Vue de Munich........................ Cette capitale de la Bavière est prise ici du côte du couchant, sur la rive droite de l'Iser, en face de l'ancien pont de pierre.

4. Porte de Sigismond, a Salzbourg...... Elle est taillée dans le roc, et a été construite par l'archevêque Sigismond de Firmian. C'est une *crypta* qui traverse la base de la montagne (Mönchsberg). Cette route a trois cents pieds de longueur.

5. Vue du Mönchsberg................... C'est une des trois montagnes isolées qui enferment Salzbourg. Les aspects en sont délicieux. Il existe un joli petit ouvrage allemand, intitulé *Description du Mönchsberg*.

6. Costumes du pays de Salsbourg........

7. Manière de se rendre aux Salines de Hallein........................... On se sert de traîneaux, voiture la plus commode pour franchir cette route formée de rondins mis à côté les uns des autres.

8. Vue du Dürrenberg................. Cette montagne domine la ville de Salzbourg.

9. Cascade du Dürrenberg.............. On voit à gauche le moulin à paille.

10. Entrée dans les salines de Hallein....

11. Sortie des salines....................

12. Vue de la ville de Hallein...........

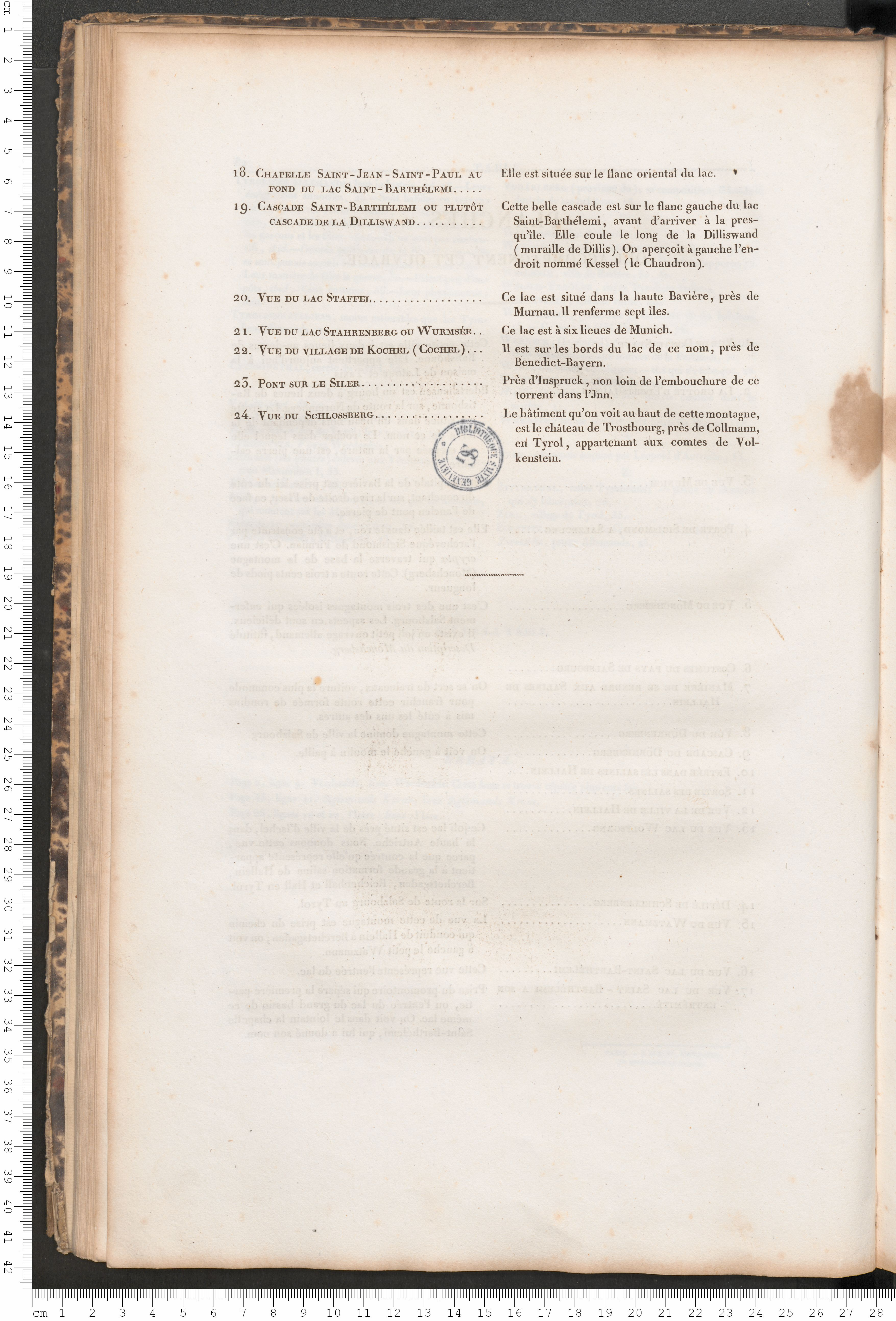
13. Vue du lac Wolfsgang............. Ce joli lac est situé près de la ville d'Ischel, dans la haute Autriche. Nous donnons cette vue, parce que la contrée qu'elle représente appartient à la grande formation saline de Hallein, Berchetsgaden, Reichenhall et Hall en Tyrol.

14. Défilé de Schellenberg.............. Sur la route de Salzbourg au Tyrol.

15. Vue du Watzmann.................... La vue de cette montagne est prise du chemin qui conduit de Hallein à Berchetsgaden; on voit à gauche le petit Watzmann.

16. Vue du lac Saint-Barthélemi......... Cette vue représente l'entrée du lac.

17. Vue du lac Saint-Barthélemi a son extrémité.......................... Prise du promontoire qui sépare la première partie, ou l'entrée du lac du grand bassin de ce même lac. On voit dans le lointain la chapelle Saint-Barthélemi, qui lui a donné son nom.



18. Chapelle Saint-Jean-Saint-Paul au fond du lac Saint-Barthélemi.....	Elle est située sur le flanc oriental du lac.
19. Cascade Saint-Barthélemi ou plutôt cascade de la Dilliswand..........	Cette belle cascade est sur le flanc gauche du lac Saint-Barthélemi, avant d'arriver à la presqu'île. Elle coule le long de la Dilliswand (muraille de Dillis). On aperçoit à gauche l'endroit nommé Kessel (le Chaudron).
20. Vue du lac Staffel..................	Ce lac est situé dans la haute Bavière, près de Murnau. Il renferme sept îles.
21. Vue du lac Stahrenberg ou Wurmsée..	Ce lac est à six lieues de Munich.
22. Vue du village de Kochel (Cochel)...	Il est sur les bords du lac de ce nom, près de Benedict-Bayern.
23. Pont sur le Siler..................	Près d'Inspruck, non loin de l'embouchure de ce torrent dans l'Jnn.
24. Vue du Schlossberg................	Le bâtiment qu'on voit au haut de cette montagne, est le château de Trostbourg, près de Collmann, en Tyrol, appartenant aux comtes de Volkenstein.



Rösel del.

Vue de Donaustauf.



Grotte de Edertshausen.


Warnberger del.

Vue de Munich.


Rörol del.

Porte de St. Sigismond.


Rösel del.

Vue du Mönchsberg près de Salzbourg.



Costumes du pays de Salzbourg.



Manière de se rendre aux salines de Hallein.

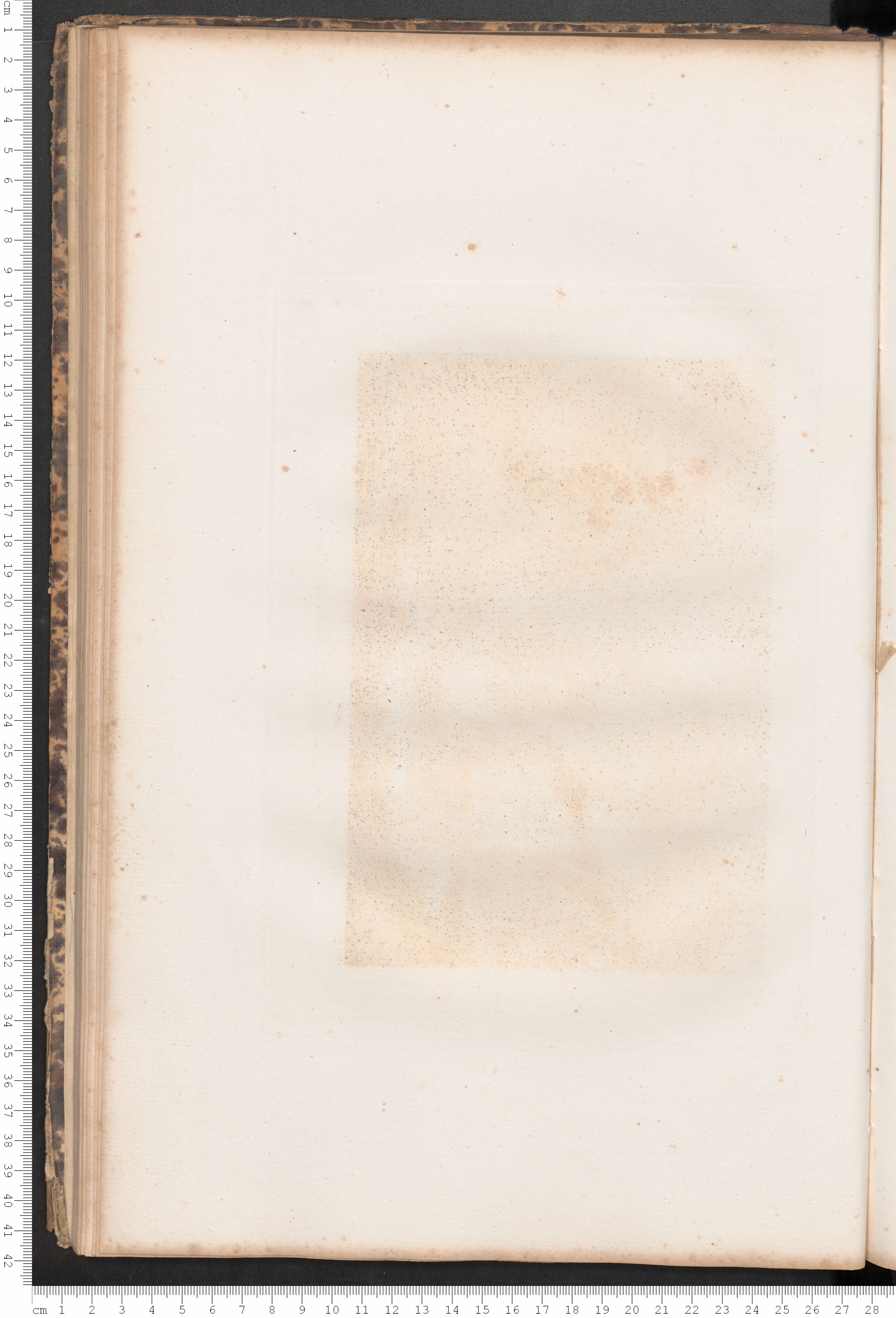


Rösel del.

Vue du Dürrenberg.

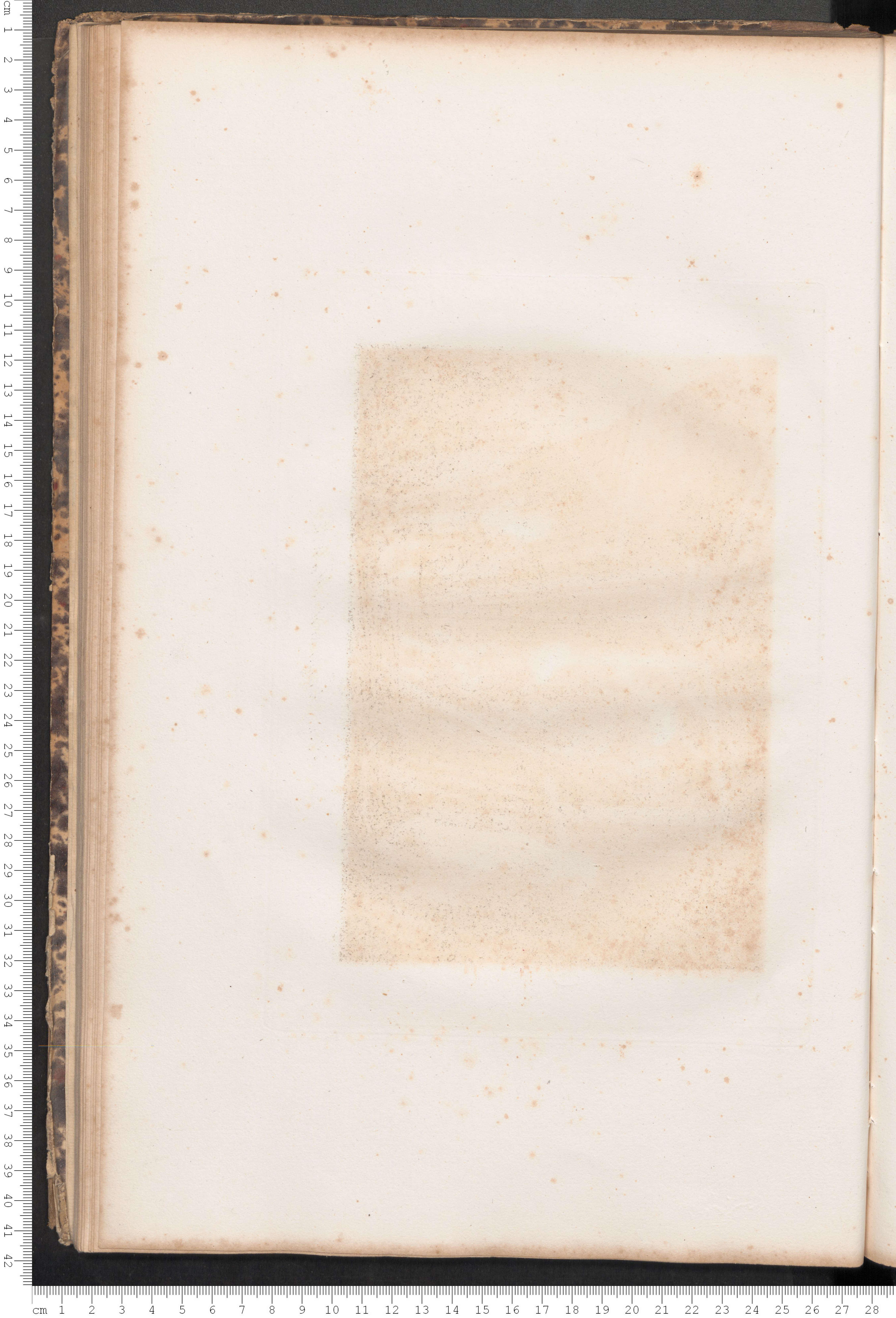


Cascade du Dürrenberg.




Rösel del.

Descente dans les mines de Hallein.





Sortie des mines de Hallein.



Rösel del. — Gros f.

Vue de la Ville de Hallein.



Vue du Lac de Wolfgang.



Défilé de Schellenberg, entre Hallein et Berchtesgaden.



Rösel del.

Cros sculp.

Vue du Watzmann, prise de la route de Berchtesgaden au lac St. Barthélemy.



Rösel del.

Vue du Lac de St. Barthélemy.



Vue du Lac de St. Barthélemy, à son extrémité.



Chapelle de St. Jean et St. Paul à l'extrémité du Lac St. Barthélemy.



Cascade de S.t Barthélemy.



Vue du Lac de Stafel.



Warnberger del.

Goss f.

Vue du Lac de Stahrenberg.

Rösel del.

Vue du Village de Kochel.



Pont sur le Siler.



Warnberger del.

Vue de Schloßberg.

